



Et la planète sauta

Bruss, B.R

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



b.r. bruss

et la planète sauta...

roman

robert laffont

Et la planète sauta

Book Jacket

Tags: From:HACKED, Lang:FR, Length:NOVEL, Genre:ScienceFiction,
State:ToRead

Et la planète sauta

Book Jacket

Tags: Length:NOVEL, From:HACKED, Genre:ScienceFiction,
State:ToRead, Lang:FR

B. R. BRUSS

ET LA PLANÈTE SAUTA...

roman



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
6, place Saint-Sulpice, Paris-6^e

PREFACE

En 1946 paraissait un roman prophétique, Et la planète sauta... // révélait un authentique écrivain dans le droit fil d'une tradition remontant à Rosny aîné et passant notamment par Maurice Renard, Jacques Spitz et René Barjavel. En 1946, on avait peu encore entendu parler en France de la science-fiction anglo-saxonne. On se souvenait tout juste de Wells. Ou bien du Huxley du Meilleur des mondes. Mais le centre de gravité des littératures de l'imaginaire n'avait pas encore — apparemment du moins — basculé de l'autre côté de l'Atlantique. Et peut-être pour la même raison, la science-fiction française qui ignorait encore son nom se cherchait un destin. Elle ne devait pas le trouver tout de suite; elle ne l'a peut-être pas encore trouvé. Mais le nouvel auteur, B. R. Bruss, paraissait devoir être de ceux qui lui donneraient un visage moderne.

Cet après-guerre, c'était aussi la découverte de la possibilité d'une apocalypse à côté de laquelle le conflit qui venait de s'achever risquait de faire figure de bagarre provinciale. Il existe aujourd'hui deux types d'hommes bien différents, ceux qui ayant atteint l'âge de raison apprirent un beau jour l'existence de l'arme nucléaire, et ceux qui sont nés dans un monde qui connaissait déjà cette menace. Pour les premiers, cette découverte fut l'occasion d'un spasme bref, d'une angoisse vite réprimée. Pour les seconds, cette réalité entraîne la croyance en la possibilité de la fin prochaine du monde, de tout un monde, de notre monde : les cultes millénaristes qui foisonnent un peu partout aujourd'hui dans le monde — et surtout dans les Etats développés détenteurs de l'arme nucléaire — sont surtout — peut-être exclusivement — l'affaire des jeunes, de ceux qui sont nés après 1944, après l'explosion de la première bombe atomique. Ils disent une seule et même chose, sous des formes plus ou moins élaborées ou plus ou moins confuses : vivez comme si ce jour était le dernier. Que cette appréhension soit historiquement fondée ou non, elle correspond, mais d'une manière encore secrète, à l'un des bouleversements idéologiques les plus colossaux de l'histoire, à l'une des mises à l'épreuve les plus radicales de tous les systèmes de valeurs. Car comment des valeurs fondées — au-delà de l'évanescence des individus — sur l'idée de la pérennité du sang, de la nation, de l'espèce, résisteraient-elles en profondeur à la croyance en la destruction irrémédiable et prochaine de l'espèce elle-même? Que peuvent

bien signifier la gloire et la puissance s'il ne subsiste pas d'historiens pour les conter, pas de monuments ni même de ruines intelligibles pour les signifier? Est-il dissuasif, le risque d'une destruction personnelle, quand c'est tout l'univers humain qui est menacé de destruction? L'inventeur du L. S. D. 25 qualifiait récemment, selon les journaux, cette drogue semi-synthétique de « bombe atomique de l'esprit ». On sait que son usage s'est répandu à une vitesse foudroyante dans tout le monde industrialisé. Les conditions économiques et sociales ont bien entendu contribué à ce succès et à la dégradation irréversible des systèmes de valeurs hérités du passé. Mais la crainte d'une apocalypse nucléaire est venue donner à tout ce qui éclaire en détruisant la justification irréfutable de l'absurde. Aussi, jamais peut-être le problème de la transcendance de — et dans — l'instant, n'a-t-il été plus instamment posé que de nos jours, sauf pendant les périodes de grandes calamités, famines, épidémies, guerres, que justement depuis 1945 les pays développés ne connaissent plus que par ouï-dire. Chaque homme découvre tôt ou tard la réalité de sa mort certaine; beaucoup ne survivent pas moralement à cette expérience. C'est aujourd'hui une famille de civilisations, la planète entière, qui font la même découverte. La question de savoir si l'espèce résistera moralement à cette crise reste posée. Mais la seule issue actuellement proposée demeure d'ordre esthétique et passe par la fuite dans l'imaginaire.

Le petit spasme d'angoisse que suscita en 1944 l'explosion de la première bombe atomique engendra une petite vague de romans, en France notamment, dont les érudits dresseront un jour la liste et qui, à de rares exceptions près, ont sombré miséricordieusement dans l'oubli. C'est qu'ils choisissaient presque tous de décrire l'événement inimaginable lui-même, et souvent, selon une illusion humaniste caractéristique, la survie d'un couple chargé prophétiquement d'assurer le recommencement. La qualité du roman de B. R. Bruss vient de ce qu'il ne s'intéresse aucunement à... l'accident lui-même, mais aux circonstances dans lesquelles un monde meurt. Sans doute s'agissait-il alors, dans l'esprit de Bruss, du monde de l'avant-guerre. Mais le roman est trop riche d'ambiguïté, trop sensible et trop intelligent pour qu'une autre lecture, aujourd'hui, ne soit pas possible. Le Journal intime de Morar rend en 1971 un son singulièrement moderne. Je puis me tromper, mais je crois sincèrement que c'est auprès de ceux qui sont nés après la bombe atomique qu'il trouvera son véritable public.

Faute de l'avoir rencontré, ce public, dès 1945,

B.R. Bruss n'a pu manifester qu'une parcelle de son talent. En 1953, il publiait Apparition des surhommes, l'un des rares remarquables romans sur le thème des mutants qui parviennent à égaler le Rien qu'un surhomme d'Olaf Stapledon et à dépasser, à mon avis, par la richesse de l'invention, le A la poursuite des Slans de A. E. Van Vogt. Jacques Bergier a eu l'excellente idée de le rééditer aux Editions Rencontre en 1970. Mais en 1953 aussi, B. R. Bruss faisait la rencontre d'un éditeur qui a absorbé à

ce jour la presque totalité d'une production aussi abondante qu'alimentaire, mais jamais méprisable. Il y a, il faut le dire, un abîme entre le Bruss des deux premiers romans et celui des quarante ou cinquante suivants. Il faut vivre. Mais tel roman paru dans les séries Angoisse et Anticipation des Editions du Fleuve Noir, devenues entre-temps le Département Fleuve Noir des Editions des Presses de la Cité, renferme une idée ou quelques pages qui auraient mérité un développement plus approfondi ou un autre contexte. Je signalerai en passant Le Grand Feu, pour lequel j'ai une prédilection particulière.

La renaissance, Bruss devait la connaître sous le nom de Roger Blondel en publiant Bradfer et l'Eternel qui est peut-être l'un des livres les plus originaux des années 1960. Bradfer est un voyageur de l'imaginaire dont la seule drogue est le verbe. Il a des amis fervents qui sont en général des admirateurs de Queneau, de Vian et de Borges.

Curieusement, comme Stefan Wul, B. R. Bruss ne se contente pas d'écrire. Il peint et il sculpte. Il vit la moitié de l'année à la campagne. Au risque de le choquer, je dirai qu'il a réussi, contre vents et marées, ce que beaucoup de jeunes, les hippies par exemple, tentent aujourd'hui — être soi-même.
G.K.

PREMIERE PARTIE

LA PIERRE TOMBEE DU CIEL

Le 10 novembre 1925, deux jeunes hommes rentraient de la chasse, quelque part en Sologne, à l'heure où le crépuscule commence à pouvoir s'appeler la nuit, lorsqu'ils entendirent dans le ciel un bruit singulier.

Il faisait un temps froid et sec. L'atmosphère était limpide. Le silence quasi total. A trois ou quatre reprises, les chasseurs avaient vu promptement glisser et s'évanouir des étoiles filantes. L'un d'eux s'était même écrié : « Dépêchons-nous de faire un vœu ! » Mais ces apparitions célestes sont si promptes et fugaces que personne n'a jamais eu l'esprit assez vif pour former une pensée dans l'instant qu'elles se manifestent. D'où vient, sans doute, que nos vœux les plus chers ne sont presque jamais exaucés.

Puis il y avait eu ce bruit. Un bruit si insolite dans la paix du soir, si aigu et si sourd à la fois, si grondant et si menaçant, et qui s'était enflé avec une rapidité si folle, au point d'emplir tout l'espace, que les deux jeunes hommes, mus par un réflexe des années assez récentes encore qu'ils avaient passées à la guerre, s'étaient jetés à plat ventre au milieu du chemin. On eût dit, en effet, que quelque formidable obus venait de passer au-dessus de leurs têtes.

Il n'y eut pas positivement d'explosion. Mais un son lourd et puissant, comme d'un choc terrible, et qui un moment roula, pareil au tonnerre, au-dessus des étangs et des taillis. Le silence revint. Tout fut comme avant, limpide, immobile, calme. Une chouette chanta. Une étoile filante passa dans le ciel. Personne n'eut le temps de former un vœu.

— Eh bien ! fit l'un des chasseurs.

Sa voix tremblait un peu. Plus tard, il devait raconter que s'il avait eu tout spontanément le réflexe d'un soldat surpris par la mitraille, ses sentiments, en revanche, avaient été fort différents. Il n'avait point éprouvé une peur d'une variété connue, mais bien plutôt une terreur parente de celle que devait ressentir l'homme primitif en présence des phénomènes inhabituels ou des cataclysmes de la nature. « J'ai eu sur-le-champ, disait-il, la sensation qu'il venait de se produire je ne savais quoi d'absolument inaccoutumé et, pour tout dire, d'extra-terrestre. »

Chez son compagnon, au contraire, qui était d'une complexion moins nerveuse et moins fine, la sensation avait été liée au réflexe. Il avait cru qu'un obus de très gros calibre venait de passer au-dessus d'eux. Sans d'ailleurs songer à l'absurdité d'une telle supposition. Les événements insolites et prompts laissent toujours l'esprit désarmé. Ce n'est qu'après coup que l'on comprend ; ou bien, si l'explication s'avère

difficile, que l'on commence à bâtir des hypothèses.

— // est tombé là devant nous!

Le mot *il*, pronom personnel, remplaçait tout naturellement le mot obus dans l'esprit du chasseur.

Les deux hommes restèrent un instant silencieux, à l'écoute. Rien ne bougeait, ni sur terre ni dans l'espace.

— Il n'y a pourtant pas de champ de tir dans le voisinage. Ni, que je sache, de grandes manœuvres dans la région. D'ailleurs, aux manœuvres, on ne tire qu'à blanc. Qu'est-ce que cela signifie?

— Es-tu sûr, fit l'autre, que ce soit un obus?

— Et que veux-tu que ce soit? Un avion désarmé en train de s'abattre? Les avions qui tombent ne font pas ce bruit-là. J'en ai entendu tomber assez souvent.

---Si nous allions voir? Il m'a semblé qu'en même temps que nous entendions ce mugissement, il y avait, m-dessus de nos têtes, une lueur... Comme un sillage phosphorescent.

Je n'ai pas remarqué. Je me suis jeté à terre en cachant ma tête entre mes bras. J'ai dû fermer les yeux. J'ai cru que *cela* arrivait droit sur nous.

Cela n'a pas dû tomber loin. Bien qu'il soit difficile de se rendre compte. En tout cas, pour autant qu'il m'a semblé, la trajectoire suivait la même direction que le chemin sur lequel nous sommes.

- Et il n'est pas possible que *cela* n'ait pas laissé de traces.

Les deux hommes, un instant encore, furent aux aguets. Mais comme seuls, de temps à autre, les oiseaux de nuit faisaient entendre leurs cris revêches, ils se levèrent.

L'un de ces deux hommes — ils ont maintenant une cinquantaine d'années — se nomme Paul Devraigne. L'autre — le plus intuitif et le plus nerveux — Léon Grif.

Notez ces deux noms. Bientôt ils seront célèbres.

Même l'esprit le plus fruste, s'il est le témoin d'un fait mystérieux, inquiétant, éprouve le désir de l'élucider.

Paul Devraigne ni Léon Grif n'étaient des esprits frustes. L'un et l'autre s'étaient spécialisés dans l'étude des langues orientales et dans les recherches archéologiques. Ils avaient déjà participé à une mission en Asie Mineure, où ils devaient retourner le printemps suivant pour tenter avec leur maître, le professeur Calvel, de déchiffrer certains textes figurant sur des stèles funéraires récemment découvertes, et rédigés dans une langue proche parente de l'araméen, mais encore fort mal connue.

Devraigne, qui jouissait d'une large aisance, c'est-à-dire de loisirs infinis lui permettant de se livrer à des travaux désintéressés, possédait en Sologne un château — le château de la Huttière — situé tout près de l'endroit où se produisit le fait qui vient d'être rapporté. Il

était venu y passer huit jours, avec son ami Grif, pour s'y livrer aux plaisirs de la chasse. Il n'aimait pas particulièrement la Huttière, où pourtant il était né, et où il avait vécu son enfance : il la jugeait froide et sombre, et au climat de la Sologne il préférait celui des pays ensoleillés. Il ne se doutait pas qu'il allait y passer plus de vingt années sans presque en sortir. En compagnie de Grif. Et aussi du professeur Calvel, jusqu'à la mort de ce dernier, survenue en 1937.

Mais revenons à ce soir glacial de novembre qui devait se terminer si singulièrement pour les deux jeunes orientalistes, et avoir, sur leur vie et leurs travaux, des effets si surprenants. Du mot « destin », on a dit qu'il n'était qu'un synonyme de « hasard ». Que survienne à l'horizon quelque figure inattendue, et parfois, brusquement, tout change. Les chasseurs qui rentraient à la Huttière, après un après-midi fructueux, ne se doutaient point — pas même après l'étrange et tonnant passage d'ils ne savaient quoi — que tout allait changer pour eux. Ils sifflèrent leurs chiens. Ceux-ci revinrent à eux en rampant, visiblement effrayés. L'un d'eux même poussait de petits cris plaintifs.

— Tu vois, fit Devraigne. Ils ont eu peur, eux aussi. Ah! je voudrais bien savoir de quoi il retourne.

— Il me semble, dit Grif, que *cela* n'a pas dû tomber à plus de deux cents mètres.

— Rappelle-toi combien, à la guerre, les approximations pouvaient être décevantes. Un obus, on s'imagina qu'on va le recevoir sur la figure, et c'est à un kilomètre qu'il éclate.

Une crainte leur vint, que Devraigne exprima :

— Pourvu que *cela* ne soit pas tombé sur le château.

La Huttière était dans la direction qu'avait suivie la trajectoire, à quinze cents mètres, au bout du chemin à peu près rectiligne. Ils pressèrent le pas, regardant toutefois de droite et de gauche, mais sans rien remarquer d'anormal. La nuit, d'ailleurs, était devenue plus noire et il eût été difficile de déceler quoi que ce fût en dehors du chemin même. Ils excitaient leurs chiens, comme s'il se fût agi de retrouver un gibier tombé dans un fourré. « Cherche! Cherche! » Mais si l'odorat des chiens est propre à découvrir les senteurs animales, les objets tombés du ciel le laissent sans doute insensible.

Ils arrivèrent à la grille du château, où ils trouvèrent Firmin, le valet d'écurie, qui venait à leur rencontre.

— Rien d'anormal? lui demanda Devraigne.

— Non, Monsieur. Mais il y a un quart d'heure, on a entendu comme un coup sourd dans le lointain, du côté d'où vous venez. Jacques prétend même qu'il a vu une lueur.

— *Cela* a donc dû tomber, fit Grif, entre le château et l'endroit où nous étions tout à l'heure.

Ce soir-là, dans la vaste salle à manger, autour de la table familiale où

se trouvaient, outre les deux amis et la mère de Devraigne, des invités venus du bourg voisin, les péripéties de la chasse ne firent point, comme d'habitude à la Huttière, les frais de la conversation. On ne parla que de l'étrange « incident ». Il excitait vivement l'esprit des deux jeunes hommes, et Grif, en particulier, plus nerveux qu'à l'accoutumée, se montrait soucieux d'élucider ce mystère. Il reprit, non sans vivacité, l'hypothèse qu'il avait déjà émise sur le chemin du retour, d'une « pierre tombée du ciel ».

— Pourquoi pas ? dit Mme Devraigne.

— L'idée qu'il pourrait s'agir d'un obus, reprit Grif, me paraît en effet bien invraisemblable.

— A moins, fit un convive, qu'une guerre n'ait commencé sans que nous en sachions rien; qu'un de nos voisins n'ait découvert un engin capable de lancer des projectiles à des centaines de kilomètres, et ne nous ait attaqués par surprise.

— Je serais bien étonné, répliqua Grif, qu'il commence par bombarder la Sologne!

Devraigne, riant, émit l'hypothèse d'un bombardement interplanétaire.

— As-tu remarqué, fit Grif, qu'il y avait dans le ciel, ce soir, beaucoup d'étoiles filantes? Bien des gens croient communément qu'il s'agit d'étoiles véritables, se déplaçant à une vitesse vertigineuse. En fait, ce sont des fragments de matière solide, parfois minuscules, qui errent dans l'espace, et qui, d'aventure, traversant notre atmosphère, s'échauffent et s'enflamment à son contact, y faisant une brusque traînée lumineuse. Un essaim de ces bolides a dû passer ce soir dans les parages de notre planète, et c'est l'un d'eux sans doute qui, happé par l'attraction terrestre, est tombé près de nous. Mais j'aimerais bien voir la figure qu'il a.

On discuta sur la nature des aérolithes, leur origine. Aucun des convives n'était très versé en astronomie. Devraigne s'en fut à la bibliothèque, pour y chercher quelque ouvrage traitant de ces étranges corps célestes. Il n'en ramena que le grand Larousse, qui ne leur apprit que ce qu'ils savaient déjà.

— Demain matin, fit-il, nous irons prospecter les lieux. Peut-être ce bolide est-il tout en or...

Les vrais chasseurs se lèvent tôt. Devraigne et Grif étaient de vrais et excellents chasseurs. Ils se levèrent, le lendemain matin, plus tôt encore que de coutume. Mais le désir d'abattre des lièvres et des perdrix n'était pour rien dans leur hâte. La curiosité les animait. L'impression que leur avait causée « l'incident » de la veille était encore très forte en eux. Ils voulaient savoir.

Le jour se levait à peine qu'ils étaient déjà en route. Trois valets de ferme les accompagnaient, ainsi que le régisseur du château. L'espace qu'ils allaient explorer faisait partie de la propriété de la Huttière. Les

six hommes s'avancèrent en tirailleurs, de chaque côté de la route. Dès qu'ils eurent quitté les prairies — c'est-à-dire à trois ou quatre cents mètres de leur point de départ — leur marche se fit plus malaisée. Ils entraient en effet dans une zone de taillis et de broussailles où, de surcroît, la vue était masquée de tous côtés et où une anomalie du terrain, une excavation pouvait rester inaperçue, même si l'on passait tout près.

Les chercheurs atteignirent le point où, la veille au soir, les deux chasseurs s'étaient jetés à plat ventre, sans qu'aucun d'eux n'eût rien découvert.

— Il n'y a pourtant pas de doute, dit Grif. La chose est tombée entre le château et l'endroit où nous sommes.

— Cela n'a pas forcément fait un très gros trou, dit Devraigne.

Ils reprirent leurs recherches en sens inverse, s'étalant un peu plus largement de chaque côté du chemin, et pratiquant, sur le conseil de Grif, une marche plus zigzagante. Cette fois encore, leur prospection fut infructueuse.

La matinée allait s'achever, ils en étaient à leur neuvième « voyage », et les deux orientalistes commençaient à désespérer de jamais retrouver les traces du bolide, lorsqu'ils entendirent un appel :

— Ohé! Oh!... Venez voir...

Le régisseur appelait ainsi. Les autres coururent dans la direction de sa voix. Ils le virent, près d'un arbre fraîchement brisé et dont les branches jonchaient le sol, penché sur une excavation.

C'était bien un aérolithe. Dès le premier regard,

Devraigne et Grif en eurent l'assurance, bien qu'il fût très profondément enfoncé dans le sol, et fort peu visible. Sans l'arbre brisé, un jeune chêne, les chercheurs auraient pu passer une fois de plus auprès de lui sans le voir. Mais l'attention du régisseur avait été éveillée par les branches éparses et déchiquetées. L'excavation n'était pas très large. Deux mètres environ de diamètre. Le cratère d'un obus de 210 est beaucoup plus vaste. Pourtant, il s'agissait d'un « caillou » d'assez forte taille. Les premières paroles que prononça Grif furent :

— Tu vois bien que j'avais raison.

Il se mit à rire, et la grande nervosité qu'il avait montrée depuis la veille se dissipa brusquement.

Les valets de ferme qui à toutes fins utiles avaient été nantis de pioches se mirent en devoir de dégager le bolide. Le sol n'était que très superficiellement durci par le gel, et il sembla, au premier abord, que leur tâche ne serait ni trop malaisée ni trop longue. Il apparut pourtant assez vite que la pierre tombée du ciel était très profondément enfoncée dans l'argile, et qu'elle était plus grosse qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Elle avait cet aspect rougeâtre, cet air calciné que l'on voit aux bombes volcaniques, et ça et là, à sa surface,

on apercevait des traînées vitreuses pareilles à des coulées de lave.

Au château, on savait déjà qu'il s'agissait d'un aérolithe. Le journal de la ville voisine, qui venait d'arriver, mentionnait en effet en quelques lignes, dans sa rubrique régionale, que les habitants de plusieurs villages avaient aperçu dans le ciel, tout au début de la nuit, un grand météore qui les avait quelque peu impressionnés. Mais l'hypothèse qu'il avait pu tomber quelque part dans le voisinage n'était point émise par l'auteur de l'article.

— Après tout, fit Devraigne, c'est un caillou comme les autres, composé de fer, de carbone, de sodium, de je ne sais quoi encore, mais qui ne contient rien que l'on ne trouve en abondance sur notre planète. Il ne fait que nous confirmer dans cette opinion que l'univers manque plutôt de variété.

Ils étaient bien d'avis toutefois qu'il fallait amener le corps céleste jusqu'au château. Devraigne avait l'intention de l'installer sur un socle de granit, au milieu de la petite cour intérieure de la Huttière que l'on appelait un peu pompeusement la cour d'honneur.

— Ce sera une curiosité supplémentaire à montrer aux visiteurs. Tout comme la cheminée gothique de la salle à manger, les panneaux Louis XV du salon ou le portrait de mon arrière-grand-père par Ingres.

Il fallut plusieurs jours pour dégager le bolide et l'amener, en utilisant toutes les bêtes de trait de la ferme, jusqu'au lieu où il devait rester. Cette masse oblongue et informe pesait quatre ou cinq tonnes.

Un caillou tombé du ciel n'est un objet mystérieux que par l'idée qu'on en a. Il en est ainsi de toutes choses dites mystérieuses. Nous ne pouvons faire que notre imagination ne travaille devant l'inconnu. Et comment ne travaillerait-elle point en présence de ces corps singuliers qui depuis la nuit des temps ont erré dans l'éther, venant on ne sait d'où, et qui un jour sont tombés dans nos champs, tout aussi simplement qu'une pierre lancée par un enfant tombe dans un carré de luzerne. En vain nous scrutons le ciel peuplé d'innombrables étoiles. Ce que les savants, malgré leurs prodigieux calculs et leurs admirables découvertes, savent avec le plus de certitude, c'est que, tout compte fait, ils ne savent pas grand-chose.

Certes, Devraigne et Grif avaient connu l'un et l'autre, dans l'instant où l'aérolithe avait été découvert, un plaisir d'une sorte assez aiguë, mais en aucune façon comparable à l'émotion sacrée qui les avait envahis le jour où, par exemple, en Asie Mineure, ils avaient rendu à la lumière la statue intacte d'un dieu assyrien. Les pioches, ils les avaient ce jour-là arrachées aux mains des terrassiers pour continuer eux-mêmes le travail, avec quels soins, quelles précautions, quelle joie! Et l'enchantement avait persisté en eux durant de longues semaines.

Comment auraient-ils pu soupçonner que cette masse rocheuse, au profil rugueux, et recouverte encore par endroits d'une carapace de glaise, recelait dans ses flancs le plus prodigieux secret qu'une tête pensante, depuis qu'il y a sur notre terre des êtres qui pensent, ait jamais eu à confronter?

L'affaire était déjà classée dans leur esprit.

— Dressé sur un socle, dit Devraigne en plaisantant, cela fera un assez bel obélisque.

— Mais qui, répliqua Grif, du point de vue de l'esthétique, ne rappellera que d'assez loin celui de Louqsor.

Les valets de ferme avaient été chargés du nettoyage de « l'objet ». A grands seaux, ils l'inondaient, puis le frottaient avec des brosses de chiendent. Un aérolithe est moins fragile qu'une statue de dieu assyrien. Et, somme toute, beaucoup moins précieux. Les deux amis étaient partis à la chasse. Ils voulaient profiter de cette dernière journée, car ils devaient le lendemain regagner Paris pour y reprendre leurs travaux habituels et commencer les préparatifs de leur second voyage en Orient.

Lorsqu'ils revinrent, à l'heure du déjeuner, ils trouvèrent le bolide dépouillé des impuretés qui le recouvraient, propre et luisant comme un sou neuf.

— Drôle de caillou, tout de même, fit Devraigne. Ils se mirent en

devoir de l'examiner d'un peu plus près — encore que sans grande compétence — et sans pressentir que l'instant était imminent qui allait leur donner un choc extraordinaire et bouleverser leur vie.

Si Grif ne s'était pas agenouillé pour mieux voir la partie qui touchait au sol, sans doute ne se serait-il rien passé, tout au moins à ce moment-là. Il poussa un cri brusque :

— Oh! Viens voir...

Devraigne s'agenouilla auprès de lui, et tous deux, tête contre tête, se mirent à considérer ce que Devraigne montrait du doigt :

— Regarde... On dirait une niasse de métal pur encastrée dans la pierre... Quelque chose comme du nickel ou de l'argent.

Ils se levèrent, se regardèrent.

— Cela n'a peut-être rien de surprenant, fit Devraigne. Sans doute n'est-il pas sans précédent que des coulées de métal à l'état pur se trouvent emprisonnées dans des matériaux plus disparates. J'ignore si une telle particularité a déjà été observée sur d'autres aérolithes. C'est en tout cas curieux.

— J'aimerais bien voir, dit Grif, la face qui repose sur le sol.

— Pour cela, il nous faut retourner ce joujou.

Leur curiosité s'était réveillée. Déjà, des idées commençaient à courir dans la tête de Grif. Devraigne, plus positif, moins rêveur, moins intuitif aussi, se bornait à penser : « Nous allons voir. »

Ils appelèrent les domestiques, qui retournèrent le caillou, non sans effort, car il reposait sur celle de ses faces qui était la plus large. L'argile maculait encore cette partie du corps céleste. Grif s'en fut lui-même chercher un seau d'eau et une brosse, puis, grimpé sur la pierre, il la décrassa. La coulée de métal pur — un métal brillant comme le nickel, mais d'une couleur jaune pâle — non seulement se prolongeait sur cette face de l'aérolithe, mais s'y élargissait.

— Curieux, très curieux, répétait Devraigne. Soudain, Grif, qui allait terminer le nettoyage, poussa un cri, un véritable cri, un cri issu d'une émotion intense, d'une stupeur, d'une angoisse peut-être, d'une curiosité indicible en tout cas.

— Oh! Regarde! Regarde... Regarde... Là... Regarde...

Il avait lâché sa brosse de chiendent. Ses mains tremblaient. Sa voix était rauque.

Lorsqu'ils devaient, plus tard, raconter cet instant extraordinaire, Devraigne et Grif disaient qu'avant toute pensée un peu cohérente, deux mots s'étaient imposés à leur esprit, deux mots d'une résonance toute banale et d'un usage fort courant, mais qui prenaient, en la circonstance, une allure fantasmagorique : le mot « rainure » et le mot « ciselure ».

Il y avait, en effet, dans la partie métallique du « caillou », une figure absolument rectiligne, d'une trentaine de centimètres de long et de

trois de large, qui semblait se prolonger sous la carapace rocheuse et dont la coupe, assez complexe d'ailleurs, faisait invinciblement penser à celle d'une rainure ou d'une moulure. Mais ce n'était point tout. A quelques centimètres de cette strie extraordinaire, se trouvait une figure bien plus surprenante encore. Dans un cercle d'une courbe absolument parfaite était ciselée, eût-on dit, une sorte de rosace compliquée dont chaque élément offrait la symétrie parfaite de l'élément qui lui était opposé. La même figure, semblait-il, était reproduite un peu plus bas, mais la gangue pierreuse la recouvrait plus qu'aux trois quarts.

— Ça, alors-Tels furent les premiers mots que prononça

Devraigne. Les spectacles les plus merveilleux ou les plus affreux ne nous inspirent jamais, dès l'abord, que des exclamations sottes. Si le ciel, au-dessus de nos têtes, prenait brusquement la couleur du rubis, ou si le soleil, sans cesser de nous éclairer, devenait noir, nous ferions : « Oh! »

Grif ne prononça pas des paroles beaucoup plus mémorables. Il semblait en proie à une agitation extrême. Il avait saisi les deux mains de son ami, et il bégayait :

— Paul, tu te rends compte... Dis, Paul, tu te rends compte de ce qui nous arrive...

Ils ne pouvaient, l'un et l'autre, qu'articuler des mots tout simples et tout bêtes. Mais des torrents de pensées et de sentiments inexprimés, et peut-être inexprimables, traversaient leur être. L'événement les écrasait, mais aussi les exaltait au-delà de tout ce qui peut être imaginable.

— Paul, tu te rends compte... Hein! Tu te rends compte? Le doute n'est pas possible... Hein! Paul, il n'est pas possible...

Ses yeux brillaient d'un éclat inhabituel.

— Regarde, Paul... Regarde ça... Et ça... Sur une pierre tombée du ciel... Hein! Tu te rends compte...

Ils étaient comme hypnotisés par les figures inscrites dans le métal — figures si simples pourtant, si banales — et si étonnantes. Un instant, Grif leva les yeux. Ses regards errèrent sur les tours à poivrières du château, sur les fenêtres à meneaux, sur l'écusson sculpté au-dessus d'une porte, témoins muets et vigilants d'une civilisation solidement incrustée dans le sol de notre planète.

— J'ai cru, dit-il plus tard, que j'allais avoir un accès de vertige, comme si je m'étais trouvé au bord d'un gouffre dans lequel le temps, l'espace, la vie, la mort, la pensée se seraient confondus et abolis.

Mais ses regards, attirés, comme le fer par un aimant, s'étaient à nouveau fixés sur la rosace qui lui donnait une si violente émotion.

— Paul, dit-il enfin, Paul, mon cher Paul, nous sommes les premiers hommes à savoir de science absolument sûre que notre planète n'est

pas la seule, dans l'univers, à avoir engendré des êtres pensants. Te rends-tu compte?

— C'est ahurissant! fit Devraigne.

— Paul, songe qu'il y a là sous nos pieds, dans ton château, l'objet le plus extraordinaire et le plus rare qui soit sur terre... Songe que la chance, entre des milliards et des milliards de possibilités, nous a envoyé à nous ce message... Je ne sais à quoi tu penses, Paul. Mais j'ai pensé, moi, à tant de choses, depuis cinq minutes, qu'il me faudrait au moins trois jours pour les dire.

— Moi aussi... Mais je pense qu'il nous faut d'abord regarder cela de plus près et essayer de tirer de sa gangue, sans l'abîmer, cette masse métallique.

— Mettrais-tu en doute que...

— Naturellement pas... J'ai reçu le même choc que toi; je suis aussi exalté que toi. Mais j'obéis à l'esprit scientifique, qui commande d'abord la méfiance.

— Peux-tu croire un seul instant que ces formes n'ont pas été tracées... j'allais dire par une main humaine... en tout cas, par une patte, une griffe, un bec, un tentacule, tout ce que tu voudras, mais dirigé par un esprit pensant. Comment voudrais-tu que la nature seule...

— La nature peut bien des choses... Puisque c'est elle qui dispose de toutes les chances et de tous les hasards...

— Passe encore pour cette sorte de rainure... Elle aurait pu être produite par le frottement d'un corps dur sur le métal à l'état pâteux. Mais cette rosace, si finement et si exactement ciselée?... Et si même un hasard inouï et aveugle l'avait façonnée, comment admettre qu'un autre hasard, infiniment plus inouï encore, aurait façonné, exactement à la même distance de la rainure, cette seconde rosace qui s'amorce ici? Je suis sûr, entends-tu, je suis sûr que nous en trouverons une troisième, et peut-être une quatrième et une cinquième, lorsque nous aurons délivré ce métal de sa gangue, ce que nous allons faire tout de suite.

Devraigne se laissa d'autant plus aisément convaincre qu'il avait été agité, depuis leur découverte, par les mêmes pensées que son ami. Et s'il avait prononcé le mot « méfiance », c'était en vertu de l'esprit de rigueur que lui avaient enseigné ses maîtres.

Ils s'en furent chercher tous les outils dont disposait le château, et qui pouvaient convenir à leur dessein. La matière rocheuse dont était composé l'aérolithe était d'une dureté extrême, et il leur fallut user d'infinies précautions pour ne pas abîmer le métal. L'émotion sacrée qu'ils avaient éprouvée en déterrants le dieu assyrien n'était rien au regard de celle dont ils étaient maintenant pénétrés.

Ils dégagèrent la seconde rosace, qui était en tout point semblable à la première. Et ils virent s'amorcer, sous leurs doigts anxieux, exactement

à l'endroit où elle devait se trouver, une troisième rosace.

— Hein? Es-tu convaincu?

La voix de Grif avait pris l'accent du triomphe et de l'ivresse.

— Ce message, fit-il, depuis combien de millions d'années vagabondait-il à travers l'espace? Qu'étaient les êtres qui l'ont tracé? Pouvaient-ils penser qu'un jour, après quelles courses dans les nuits glacées, il tomberait entre nos mains? Et cette rainure? Ces rosaces? Que signifient-elles? Où se trouvaient-elles? Nul doute qu'elles n'aient été conçues dans un esprit ornemental. Peut-être s'agit-il tout simplement d'un fragment de cheminée, ou d'un panneau revêtant une boutique ou un temple. Et que s'est-il passé? Pourquoi cette pierre, si chargée d'éclaircissements et de mystères, est-elle venue toute seule jusqu'à nous? Ah! Paul, quelles énigmes, que nous ne percerons jamais! Mais aussi, quelle certitude, désormais! C'est la première fois que notre planète reçoit un tel message, et ce sera sans doute la dernière...

Grif s'agitait comme un homme ivre.

Les deux amis pourtant étaient loin de soupçonner encore la richesse et la variété prodigieuses et stupéfiantes du « message » dont ils ne venaient, pour ainsi dire, que de tourner la première page : une page sans texte, mais ornée de deux ou trois petits dessins.

Nos joies sont vives et durables en proportion de la densité, de la chaleur, de la force vibratoire des événements ou des êtres qui les provoquent. Grif, dont la nature était assez peu encline à l'optimisme, pressentait déjà le moment où le beau bloc de métal serait complètement dégagé de son enveloppe rocheuse, où ils en auraient fait le tour, découvert à sa surface quelques particularités nouvelles, et où l'excitation, la haute ivresse intellectuelle qu'il éprouvait, commenceraient à décroître. Un objet, même le plus rare qui soit au monde, on ne peut pas passer sa vie à le contempler.

— Du point de vue de l'art, fit Grif pendant le déjeuner — car ils avaient fini par se décider à aller déjeuner — ces rosaces sont assez banales. Elles ressemblent beaucoup plus aux ornements que l'on peut voir dans les bars de luxe qu'à ceux que nous avons découverts sur certaines frises chaldéennes ou babyloniennes.

— Mais il s'agit de tout autre chose que de leur beauté! s'écria Devraigne. Tu aurais peut-être voulu que les habitants de... de cette planète... nous expédiassent, pour te faire plaisir, leur Vénus de Milo? Tu trouves que le hasard grâce auquel nous voici en possession d'un bout de cheminée ou de quelque autre objet aussi banal, mais venu des profondeurs de l'infini, n'est un hasard ni assez heureux ni assez propice? Ils rirent.

Grif interrogea son ami :

— Dis-moi, Paul, as-tu l'intention de donner beaucoup de publicité à notre découverte ?

— Aucune, pour le moment du moins. Quand tout sera terminé, on verra. Je crois d'ailleurs qu'il serait bon, avant de reprendre notre travail, de faire transporter l'aérolithe dans un endroit couvert. Je pense qu'il pourra entrer dans la salle des gardes, dont la porte est plutôt basse, mais a plus de deux mètres de large. Là, nous serons à l'abri des regards indiscrets. Et nous pourrons avoir un peu de feu, ce qui n'est pas négligeable. Pendant que je procéderai à cette opération, tu feras, veux-tu, un saut en voiture jusqu'à la ville, et tu tâcheras d'en ramener quelques outils un peu plus précis et délicats que ceux que nous avons ici.

— Alors, fit Grif, nous ne partons pas demain?

— Pas question, bien entendu, tant que nous n'aurons pas terminé cette besogne.

Ils prirent la précaution, avant de faire transporter le bolide jusqu'à la salle des gardes, d'enduire de glaise sa partie métallique, et plus particulièrement la rainure et les rosaces. Devraigne, à l'aide d'une pince coupante, fit un petit prélèvement.

— Tu iras voir Daincourt. Tu sais, le vieux Daincourt de l'Institut de Chimie, qui a déjeuné ici l'an dernier, et qui habite à La Chomette. C'est sur ta route. Tu lui demanderas ce que c'est exactement que ce métal, sans lui dire, bien entendu, quelle est son origine.

Quand Grif revint, le bolide était dans la salle des gardes, où Devraigne avait fait allumer un grand feu de bois qui pétillait dans l'immense cheminée.

— Dis-moi, fit-il, j'ai vu Daincourt. Il paraît que c'est du platine, allié à un peu d'iridium, et sans doute, m'a-t-il dit, à un autre métal qu'il n'a pas pu identifier.

— Du platine? Eh bien! fit Devraigne, à vue de nez, il y en a là pour une jolie somme. Mais comme nous n'avons pas l'intention de le fondre pour le vendre en lingots, il nous est indifférent que ce soit du plomb ou du platine, bien que je préfère celui-ci, parce qu'il est plus agréable à regarder et à manipuler.

Ils se mirent aussitôt au travail. Mais ils n'étaient pas au bout de leurs peines. La dure substance résistait à leurs outils. Et la peur qu'ils avaient de détériorer l'« objet » encastré dans le bolide les incitait à n'avancer qu'avec d'infinies précautions. Il leur apparut très vite que cet « objet » devait être d'assez grosses dimensions. La rainure se prolongeait très loin sous une couche pierreuse assez mince — encore que de plus en plus épaisse — et au cours des journées suivantes, ils dégagèrent, sans surprise d'ailleurs, de nouvelles rosaces.

Ils étaient attelés depuis une semaine déjà à leur tâche, quand, après un coup de ciseau qui venait de détacher un assez gros fragment de roche, ils s'avisèrent que la rainure ne se prolongeait pas plus avant. Ni le métal. Ils étaient arrivés, à cet endroit-là, au bout de l'objet. Quelques sondages prudents leur permirent de constater que le métal, maintenant, s'enfonçait dans la masse à angle droit par rapport à la surface plane qu'ils avaient en partie mise au jour. Il s'agissait désormais de travailler en profondeur, ce qui ne serait ni plus aisé ni surtout plus rapide. Devraigne et Grif, toutefois, pensèrent d'abord qu'ils atteindraient assez promptement ce qu'ils appelaient : « l'autre face de l'objet ». Ils croyaient, en effet, qu'ils se trouvaient en présence de quelque plaque ornementale d'assez faible épaisseur. Nous sommes souvent prisonniers des mots que nous avons prononcés au hasard ou à la légère. L'idée qu'il pouvait s'agir d'un « revêtement de cheminée » hantait leur subconscient. Ils ne tardèrent pas à constater que l'« objet » était singulièrement plus « profond » qu'ils ne l'avaient imaginé, et à se dire que si c'était un « revêtement de cheminée », sa forme était plutôt anormale. Cette découverte excita d'ailleurs vivement leur curiosité. Et l'idée leur vint de changer de tactique dans leur travail. Au lieu de « grignoter » le bolide autour de la masse métallique, ils songèrent à le fendre en deux par des moyens plus

énergiques. Cela demandait réflexion. Devraigne opinait pour cette solution radicale. Grif hésitait. Ils adoptèrent une technique intermédiaire, qui consista à user de petites foreuses électriques assez rapides mais dont les dégâts qu'elles pourraient causer seraient de toute façon limités. Ce que craignait Grif — et Devraigne finit par se ranger à son avis — c'était qu'il n'y eût, emprisonnés dans la masse, d'autres « objets ». Hypothèse qui devait d'ailleurs se confirmer presque aussitôt par la mise au jour d'un minuscule morceau de métal — ce n'était pas du platine, mais bien, cette fois, du nickel — affectant la forme d'une pièce ouvragée, sans qu'ils pussent deviner toutefois quelle avait pu être sa destination. Mais cette découverte avait à la fois renforcé leur prudence et ravivé leur excitation. Ils vivaient dans une fièvre joyeuse. Ils avaient la sensation que le bolide était une « mine » extraordinaire.

Sans doute serait-il fastidieux de rapporter par le menu la façon dont s'y prirent les deux jeunes orientalistes pour achever ce qu'entre eux ils appelaient « l'autopsie du caillou céleste ».

Arrivons-en à l'essentiel.

La plaque de platine n'était pas une plaque, mais une masse considérable de métal d'une forme parfaitement régulière, un bloc homogène dont chaque **face** offrait la figure d'un rectangle, le tout formant **ce qu'en** géométrie dans l'espace on appelle un parallélépipède.

Un des coins, celui qui émergeait de l'aérolithe, était écrasé. La face qu'ils avaient d'abord dégagée n'était pas la plus importante, mais un des « côtés » de l'objet; la face principale, profondément enfoncée dans la masse, était encadrée d'une double rainure plus ouvragée que la première. On y retrouvait les motifs de rosaces, mais avec plus de variété dans la disposition, et plus de richesse, au point que Grif, toujours si sévère en matière d'art, dut convenir de leur réelle beauté ornementale. L'autre « côté » était le pendant de celui qu'ils avaient tout d'abord exploré. Les deux autres faces ne comportaient aucune ornementation. Elles étaient parfaitement lisses.

On devine avec quelle curiosité grandissante les deux amis avaient tiré de sa lourde et dure enveloppe cette « masse » chargée de mystère.

Lorsqu'il l'eurent — avec quelle peine, étant donné son poids énorme! — posée sur le sol, comme une pièce encore mal dégrossie, car de nombreux fragments rocheux y adhéraient encore, ce fut Grif qui, traversé par une pensée soudaine et prodigieusement excitante, prononça ces mots si simples, mais si lourds de promesses éventuelles : On dirait un coffre!

Devraigne restait silencieux, en proie à une émotion intense. Puis il fit, de la voix d'un homme qui soi t d'un rêve :

- Oui, un coffre... Et même un coffre-fort... **Quelque** chose comme la

cantine d'un adjudant milliardaire...

Grif, soudain aussi agité que le jour où, à genoux sur le bolide, il avait découvert la première rosace, lui avait pris les mains :

— Paul, mon vieux Paul, ce serait prodigieux si nous trouvions là-dedans...

L'idée que, dans ce « coffre », il pouvait y avoir des « choses » les mettait dans un état de passion et de fièvre inimaginable. En toute hâte, ils faisaient sauter les derniers fragments pierreux, au risque d'endommager le métal.

— Vite! s'écria Grif lorsqu'ils eurent fini, allons chercher la grosse bascule à grain... Quelle est la densité du platine?... Nous allons savoir immédiatement si cette masse est pleine ou creuse...

L' « objet » était creux.

En examinant avec attention sa face principale, ils constatèrent qu'il y avait, en son centre, et tout pioches l'un de l'autre, deux trous minuscules affectant la forme d'un hexagone dentelé.

- C'est certainement par là que ce coffre s'ouvrait, fit Devraigne.

- Oui. Mais nous, comment allons-nous l'ouvrir? Ils essayèrent à tout hasard de prendre une empreinte, mais très vite se rendirent compte de la vanité d'une telle méthode. D'abord ils ne savaient même pas si ce « coffre » s'ouvrait au moyen d'une clef, ou par quelque autre procédé plus subtil. Et puis il y avait de fortes chances pour que la « porte » qui devait, pensaient-ils, correspondre à l'une des deux rainures, et probablement à la plus petite — ait été faussée et coincée par le choc qui avait écrasé un coin de l' « objet ».

Après une assez longue délibération, ils résolurent de découper la face principale, en l'attaquant sur les cotés, au niveau des rainures latérales afin que ce travail fût le moins apparent possible et ne modifiât point l'aspect général du « coffre ». Ils avaient un tel respect pour cette étonnante relique qu'ils préféraient réfréner leur impatience pendant quelques semaines encore s'il le fallait, plutôt que de la remettre défigurée entre les mains des hommes.

Ils firent un voyage à Paris pour se procurer les outils nécessaires à l'accomplissement de leur dessein, et profitèrent de leur bref séjour pour aviser de leur découverte le maître qu'ils vénéraient, le professeur Calvel, et pour lui montrer la série de photos qu'ils avaient prises depuis l'instant où ils avaient trouvé le bolide.

Prodigieusement intéressé, le savant orientaliste leur dit :

— Quand vous serez sur le point d'ouvrir votre « coffre », faites-moi signe, et j'accours. Je veux vivre avec vous cette minute extraordinaire.

Il avait fallu près de quinze jours aux deux amis pour procéder au « découpage » prévu.

— Nous avons vraiment l'air de cambrioleurs! disaient-ils parfois au cours de leur travail, tandis qu'ils maniaient le chalumeau oxydrique ou la scie à métaux.

Lorsqu'il ne resta plus que quelques millimètres à découper, ils télégraphièrent à Calvel. Le lendemain matin, celui-ci était à la Huttière.

— Nous vous avons laissé le soin, maître, lui dit Devraigne lorsqu'ils furent en présence du coffre, de rompre, pour ainsi dire, le dernier sceau qui peut-être nous sépare d'un étonnant mystère. Quelques

coups de scie et ce sera fait.

Jamais archéologues sur le point d'ouvrir le tombeau d'un pharaon n'éprouvèrent des sentiments aussi exaltants et chauds que ceux que devaient connaître, en cette minute pour eux rigoureusement solennelle, les trois hommes réunis dans la salle des gardes du château de la Huttière. Car les archéologues ne peuvent trouver dans le tombeau d'un pharaon que des cadavres humains et des objets terrestres, dont les plus anciens n'ont guère que quatre ou cinq mille ans : la durée d'un éclair au regard de l'éternité. Au lieu que...

La scie fit entendre son petit grincement. La main du professeur Calvel tremblait un peu.

— C'est fait, je crois, dit-il simplement.

Devraigne et Grif firent glisser le lourd couvercle sur des rouleaux qu'ils avaient préparés à cet effet.

Et alors, ils virent...

Une sorte de déception se peignit sur leurs traits. Ce qu'ils virent ne semblait pas les exciter extraordinairement. Ils restaient debout, autour du « coffre » maintenant ouvert, silencieux, émus, méditatifs. Les songes parfois absurdes qu'ils avaient faits, les hypothèses qu'ils avaient émises ne s'inscrivaient point à première vue dans ce rectangle de platine.

Le « coffre » était divisé en petits casiers de dimensions inégales qui lui donnaient un peu l'aspect d'un cabinet florentin. Certains de ces casiers étaient fermés, à la façon des classeurs à rideaux, mais une petite boucle, visiblement, servait à les ouvrir. Dans les autres, on pouvait voir un très grand nombre de petits objets métalliques, tous semblables les uns aux autres, et qui, empilés côte à côte, ressemblaient assez *h* des rouleaux de pièces de monnaie.

C'est du moins l'impression qu'eurent tout d'abord les trois savants.

Devraigne parla le premier :

Cela m'a tout l'air d'être un coffre-fort, au sens où nous l'entendons nous-mêmes. Le bolide nous a apporté la fortune d'un habitant d'une planète évanouie. Mais les moindres objets d'un usage courant nous auraient passionnés beaucoup plus que ces espèces de pièces... Tout cela n'en est pas moins d'un intérêt extrême.

Oui, fit le professeur Calvel. Mais ne nous lui lons pas de conclure. N'essayons pas d'interpréter ht nature et la destination de ces objets d'après les normes et usages qui sont les nôtres. Nous sommes en plein mystère. J'ai été tenté, au premier coup d'œil, de dire comme vous. Mais je m'en suis abstenu, pour la raison que je viens de vous indiquer. Il y a aussi ces casiers clos, qui peut-être nous réservent des surprises. Regardez : ne dirait-on pas qu'au-dessus de chacun d'eux il y a des signes qui sans doute offriraient un sens à qui saurait les déchiffrer?

Les trois hommes, pendant près d'une demi-heure, tournèrent autour du coffre sans oser, semblait-il, toucher à son contenu. A combien de milliers ou de millions d'années remontait l'instant où ces objets étranges et muets avaient connu pour la dernière fois le contact d'un être vivant?

— Ah! fit Calvel, il nous faut regarder tout cela d'un peu plus près.

— J'ai grande envie, dit Grif, d'ouvrir ces casiers...

— Essayons...

Le premier casier sur lequel ils tentèrent l'expérience s'ouvrit avec une facilité extrême, comme si la veille encore on avait fait fonctionner le petit rideau à lames métalliques qui en masquait l'entrée. Grif y plongea une main timide et hésitante. Il en ramena, tout doucement, deux ou trois objets qu'il s'en fut poser sur la table voisine.

— Oh! des bijoux!...

Le doute n'était guère possible. Cela ressemblait étonnamment à des bijoux. Il y en avait trois : l'un avait l'air d'un pendentif, et de minuscules pierres y étaient enchâssées; les deux autres, moins ornés, et d'une forme moins aisément déchiffrable, faisaient songer à des boutons de manchettes. Devraigne, à son tour, avait plongé la main dans le casier et en avait sorti, lui, une sorte de collier à torsades, élégant et mince et une petite boucle sertie de pierres jaunes qui lançaient des feux très vifs.

Cette découverte ranima leur fièvre.

— Etonnant! Etonnant! répétait Grif.

- Et voilà qui semble bien confirmer, dit Devraigne, que nous sommes en présence d'une sorte de coffre-fort. Son propriétaire devait y ranger ce qu'il avait de plus précieux.

— Ça en a, en effet, tout l'air, admit Calvel. Une grosse loupe à la main, ils examinèrent un moment ces objets à la fois si familiers et si étranges.

— Il est incontestable que ce sont là des bijoux, fit le professeur.

— Voyez, dit Devraigne, comme ils sont petits...

— Ils sont, en effet, très petits, reprit Calvel. Mais cela semble indiquer que ceux ou celles qui les portaient — ces êtres inconnus dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'ils savaient confectionner des coffres et des bijoux — étaient d'une taille assez sensiblement inférieure à la nôtre. Et c'est là un premier renseignement qui ne manque pas d'intérêt.

Le casier contenait un assez grand nombre de bijoux, tous de petite dimension, ce qui confirma leur impression première. Certains d'entre eux, par leur finesse, la pureté de leurs lignes, l'harmonie des pierres qui y étaient enchâssées, touchaient à la perfection.

— Ces bijoux, dit Grif, sont d'une surprenante beauté. Les artisans qui les ont conçus et façonnés valaient bien les meilleurs des nôtres.

— Oui, certes, dit Calvel. Regardez celui-ci. Sur cette plaque, ne dirait-on pas qu'il y a quelques lignes, gravées dans cette même écriture que nous avons déjà remarquée sur les casiers?

— Si fait, s'écria Grif. Mais ce sera encore plus calé à déchiffrer que de l'araméen! Si jamais on y parvient...

Il ajouta, assez mélancoliquement :

_ Ah! Si seulement nous trouvions là-dedans quelques livres... Ou tout au moins ce qui correspondait à des livres pour ces êtres-là. Combien ce serait passionnant d'essayer de les lire!... Peut-être y parviendrions-nous s'ils étaient accompagnés de quelques images susceptibles de nous mettre sur la voie...

— Je crois bien, fit Calvel, que vous brûlez du désir d'ouvrir sans plus tarder tous ces casiers. Voyons... Il y en a une quinzaine encore qui sont clos. Peut-être aurons-nous des émotions.

Le premier casier dont ils soulevèrent le rideau était vide. Tout au fond, il y avait un peu de poussière blanchâtre.

— Peut-être, dit le professeur, contenait-il des objets faits d'une matière périssable, textile ou papier, et qui n'ont pas pu résister à l'inexorable usure du temps. Peut-être y avait-il là les livres que vous espériez...

— Hélas! fit Grif.

Dans le second casier, ils trouvèrent encore des bijoux, plus beaux que ceux qu'ils avaient précédemment fait surgir de la nuit, plus riches, ornés de pierres quasi phosphorescentes. Le métal dont étaient faits les uns et les autres semblait être de l'argent — parfois allié au platine — d'où l'on pouvait déduire que, sur la planète d'où provenait le bolide, l'argent avait été un métal rare et précieux.

Un moment ils contemplèrent, éblouis, ces trésors, puis ils reprirent leurs investigations.

Dans les trois casiers suivants, ils trouvèrent des objets à peu de chose près semblables à ceux qu'ils avaient tout d'abord vus en ouvrant le coffre.

— Encore du numéraire! répétait Grif, chaque fois, avec un air de dépit.

Le quatrième leur donna une secousse de haute qualité. Ils en sortirent une série d'objets : petites boîtes en métal ouvragé, contenant des pierres précieuses, bibelots d'argent aux formes étranges, sorte d'éventail fait d'une matière dure qui n'était ni du métal ni de la pierre, canif compliqué — mais était-ce un canif? Certains de ces objets semblaient incomplets, comme si, parmi les matières qui les composaient, les moins dures s'étaient évanouies.

Dans le casier suivant, il en fut de même — avec une diversité plus grande encore. La table sur laquelle s'étaient ces effarantes richesses commençait à ressembler à l'éventaire d'un bijoutier dont tous les

articles auraient été d'une nouveauté et d'une originalité extrêmes.

Mais dans les derniers casiers, ils ne trouvèrent que ce que Grif appelait du « numéraire ». Deux des petits rideaux métalliques ne s'étaient pas ouverts, et ils n'avaient pas tenté de les forcer, se réservant d'examiner comment ils pourraient les faire fonctionner sans les endommager.

— Ce sera la part de l'inconnu, dit Grif. Elle nous permettra de rêver encore un jour ou deux.

— Sans compter, dit Calvel, que tout cela représente une assez belle moisson, et nous renseigne d'une façon plus qu'éloquente sur le degré de civilisation des êtres qui ont créé ces petites merveilles. Combien de fois, au cours de nos recherches en Asie Mineure, nous sommes-nous enthousiasmés sur une simple fibule de bronze ou sur un tesson où figuraient deux ou trois signes, c'est-à-dire sur des trouvailles infiniment moins précieuses et rares que celles que nous avons sous les yeux ! Ah ! mes amis, vous avez été favorisés par une chance inouïe. L'espèce humaine, qui brûle toujours de tout savoir, ne sera peut-être jamais beaucoup mieux renseignée sur les éventuels habitants des autres mondes que nous ne le sommes, nous, en ce moment...

Mme Devraigne mère vint prévenir les trois savants que le déjeuner était servi. Mais ils restèrent encore auprès du « coffre ». Calvel y avait pris un de ces petits objets si nombreux qui garnissaient la plupart des casiers, et l'examinait. C'était un cylindre creux de deux à trois centimètres de long et d'un diamètre sensiblement égal à celui d'un crayon ou d'un stylo. Il portait, à l'une de ses extrémités, un mince fil métallique enfilé dans un petit trou et formant boucle. A l'autre extrémité, on distinguait une minuscule protubérance. Le métal était sans doute du platine. Ou de l'or, un or très pâle.

— Oui, fit le professeur, cela a bien l'air d'être une monnaie... Un moyen d'échange... Le petit anneau métallique devait servir à rassembler plusieurs de ces... de ces pièces... en un trousseau. Cela ressemble, en plus riche, à ces colliers de coquillages qui, chez certaines tribus sauvages, servent encore de signes monétaires. Je présume que les êtres qui vivaient autour de ces étonnants vestiges appartenaient à une civilisation qui, bien que fort avancée à certains égards, était plutôt ignorante de nos techniques et de nos sciences. Quelque chose, sans doute, d'assez analogue à la civilisation crétoise, ou étrusque, ou égyptienne.

— Quel dommage, fit Grif, que nous n'ayons rien trouvé qui nous renseigne sur l'apparence de ces êtres, sur leurs sentiments, sur leurs pensées...

— Ne demandons pas trop au destin, reprit le professeur. L'aubaine est déjà bien assez prodigieuse. Mais je crois que Mme Devraigne est venue nous prévenir que le déjeuner était servi... Je m'en voudrais si

nous la faisons attendre.

Il arrive que l'on passe auprès d'une réalité quasi miraculeuse et que l'on ne s'en avise pas. Les phénomènes les plus surprenants de notre univers sont sans doute les moins visibles. Nous vivons dans un cercle d'idées toutes faites, de coutumes, de préjugés, et nous n'avons que trop tendance à tout ramener à nous-mêmes. Pour que l'esprit y voie clair dans le domaine des apparences souvent lumineuses mais presque toujours trompeuses, il faut d'aventure qu'un trait de génie le traverse. L'œuf de Christophe Colomb, le poêle de Descartes, la pomme de Newton marquent des repères fulgurants dans notre découverte du monde sensible et de l'espace intellectuel.

Le « coffre » tombé du ciel, contrairement à ce qu'avaient pensé, après un premier examen de son contenu, les trois savants — qui pourtant étaient tout le contraire de trois imbéciles — était bien un coffre, mais pas un coffre-fort au sens où nous l'entendons. Pourtant, l'hypothèse qu'ils avaient forgée ne manquait pas de vraisemblance. Et pendant le déjeuner, ils trouvèrent de nouveaux arguments propres à l'étayer.

Mais ils ne s'attardèrent point à table. La dernière bouchée avalée, ils retournèrent en hâte — avec moins de fièvre toutefois que le matin — dans la salle des gardes.

— Ce qu'il nous faut faire tout d'abord, déclara le professeur Calvel, c'est dresser un inventaire minutieux des objets que nous avons trouvés. Pour chacun d'eux, nous établirons une fiche. Mais d'abord, il nous faut aviser au moyen d'ouvrir les deux casiers qui sont restés fermés. J'espère qu'ils ne sont pas vides, mais je doute, hélas! qu'ils puissent nous réserver de grosses surprises.

A nouveau, ils essayèrent de tirer sur les boucles de ces deux casiers, mais en vain.

— Je crois, fit Grif, qu'il nous faut user des grands moyens. Mais ce sera moins long que pour le coffre lui-même. Ces petits rideaux métalliques sont fort minces. Et en les attaquant à la base, nous ferons sans doute sauter aisément le déclic coïncé qui doit les retenir.

En moins d'un quart d'heure, ils parvinrent en effet à ouvrir un de ces casiers.

Contrairement à la prédiction de Calvel, une surprise les attendait. Ils retirèrent, en effet, de cette case — un peu plus grande que les autres — un objet tout différent de ceux qu'ils avaient jusqu'alors mis au jour. Il était enfermé dans une boîte métallique de quinze centimètres de long sur dix de large qui s'ouvrait un peu à la façon des machines à écrire portatives, et il évoquait, lui aussi, dès l'abord, l'idée de machine, d'instrument, mais sans que l'on pût deviner à quoi il pouvait

servir : quelques rouages très simples sur un bâti fixé dans le socle, une manivelle, une tige horizontale faite de cette même matière qu'ils avaient déjà remarquée sur l'un des objets trouvés dans un autre casier, et qui n'était ni du métal ni de la pierre, une espèce de ressort et, dans le socle, sur le côté, un orifice rond.

— Etrange, fit le professeur. Tout à fait étrange.

— Maître, dit Grif, voilà qui bouleverse un peu les idées que nous développons tout à l'heure.

— Oui, certes. Et nous avons eu tort de nous emballer. Mais je voudrais bien savoir à quoi pouvait servir ce curieux appareil.

Calvel s'inclinait toujours devant les faits. Il avait d'ailleurs coutume de dire : « Lorsqu'on ne voit qu'un aspect des choses, on ne voit quasi rien. »

— Cela ressemble un peu, dit Devraigne, aux premières machines à calculer construites par Pascal.

— Oui, concéda Grif. Mais comme nous ne sommes ni les uns ni les autres très forts en mécanique, nous serions bien en peine de dire jusqu'où va la ressemblance. Tout ce que nous pouvons affirmer — et encore! — c'est que cet objet n'est pas un objet d'art. Mais peut-être est-ce un instrument aussi banal qu'un moulin à café ou une machine à dénoyer les cerises.

— Tout est possible, fit Calvel. Mais nous examinerons cela tout à l'heure. Ouvrons d'abord le dernier casier. C'est le plus grand de tous. Et sa dimension m'incite maintenant à penser que nous y trouverons peut-être quelque pièce curieuse.

Le dernier rideau métallique fut forcé en moins de dix minutes. Lorsqu'il eut roulé dans ses rainures, les trois savants aperçurent deux nouveaux objets dont ils ne distinguèrent pas très bien, dès l'abord, quelle était la forme et quel pouvait être l'usage. Ils en sortirent un.

— Oh! fit Grif, regardez.

— On dirait une sorte d'appareil photographique, s'écria Devraigne.

— Indubitablement, fit Calvel.

Une *sorte* d'appareil photographique, voilà en effet l'impression première que donnait cet étrange objet fait de platine et d'une curieuse matière plastique. Un appareil, en tout cas, dont l'utilisation se fondait sur les lois de l'optique, car il comportait trois objectifs superposés, entourés d'une foule de manettes, de boutons, de rouages. Il affectait la forme générale d'un cube d'une quinzaine de centimètres de côté et l'on remarquait, à sa surface, beaucoup d'autres particularités encore, qui laissaient les trois « terriens » infiniment perplexes, mais excitaient leur imagination au plus haut degré.

Le second objet n'était pas moins curieux que le précédent, mais il était plus indéchiffrable encore. Tout ce que l'on pouvait dire, c'est qu'il était d'une complication effarante, et bravant toute description.

En vain le professeur Calvel et ses deux élèves essayaient de se remémorer si, au cours des visites — d'ailleurs assez rares — qu'ils avaient faites dans des laboratoires ou des usines, ils avaient jamais rien vu de semblable. Seuls certains appareils destinés à des expériences délicates sur l'électricité ou les radiations pouvaient à la rigueur s'apparenter à ce mystérieux mécanisme.

— En tout cas, fit Devraigne, voilà qui ne saurait, de toute évidence, être assimilé à un moulin à café.

— Ce sont là, à n'en pas douter, dit Calvel, des appareils de haute précision. Et je crois bien que, pour la première fois de ma vie, j'ai le regret de ne pas être un « scientifique ».

Ils restèrent un instant silencieux, en proie à la curiosité la plus intense, à l'émotion la plus rare. Un tic nerveux parcourait le visage de Grif. Devraigne, sans s'en apercevoir, sifflotait. Le professeur rompit le silence. Ce fut pour répéter quatre ou cinq fois :

— C'est prodigieux!

Mais ils ne soupçonnaient pas combien leur découverte était plus prodigieuse encore qu'ils ne le pensaient, et que le plus intéressant n'était pas ces deux appareils qui les laissaient émerveillés et perplexes.

Le plus intéressant, ils l'avaient déjà mis au jour. Mais sans le savoir.

Une discussion, qui devait se prolonger fort avant dans la soirée, s'était élevée entre eux sur l'opportunité de communiquer au monde savant leur trouvaille.

Calvel était d'avis qu'ils le fissent sans tarder.

— Nous avons découvert, disait-il, des objets auxquels nous ne comprenons rien. A part les bibelots, les bijoux et le « numéraire », que même un pur profane aurait identifiés comme tels, nous nous trouvons en présence de trois appareils étranges qui constituent, à n'en pas douter, la partie la plus précieuse et la plus révélatrice du trésor dont nous sommes momentanément les dépositaires. Seuls des scientifiques — et probablement même des scientifiques hautement spécialisés dans certaines branches de la connaissance rigoureuse — pourront peut-être nous dire à quoi servaient ces appareils, et, le cas échéant, en tirer profit pour l'espèce humaine. Pour moi, je me garderais d'y toucher, de peur de les détériorer. Ah! Si, comme le souhaitait Grif ce matin, nous avions trouvé des textes, sous quelque forme qu'ils se présentassent, nous aurions pu tenter de les déchiffrer, en faisant en sorte que personne ne vînt mettre le nez dans nos travaux. Nos connaissances, nos méthodes, notre expérience nous auraient parfaitement désignés pour une entreprise aussi délicate — et d'ailleurs aussi incertaine. Mais tel n'est point le cas. S'il y a eu dans ce coffre des livres ou des papiers ou quelque chose d'analogue, ou bien encore des photographies, ce qui eût été vraisemblable étant donné la présence de cet appareil, le temps, sans nul doute, les a réduits en cendre.

Grif et Devraigne jugeaient ces propos très raisonnables. Mais on sentait bien qu'ils n'avaient nulle envie de se dessaisir de « leur » bolide avant d'en avoir eux-mêmes percé les secrets.

— Il y a ces inscriptions, fit Grif. Sur le coffre... Et sur certains bibelots. Peut-être en trouverons-nous d'autres, en cherchant bien.

— Voyons, Grif, vous ne parlez pas sérieusement. Vous savez fort bien que ce n'est pas avec cinq ou six inscriptions que l'on peut reconstituer une langue. Ou même songer à déchiffrer quoi que ce soit. Surtout lorsque l'on manque absolument de points de comparaison.

— Evidemment, fit Devraigne. Mais moi, s'il le faut, j'apprendrai les sciences, la mécanique, tout... Nous avons dû déjà apprendre pas mal de choses pour décortiquer ce bolide et en extraire proprement ce coffre. Au fait, l'autopsie n'est pas terminée. Dans cet énorme bloc — et même dans ceux qui sont plus petits — il y a peut-être encore des objets intéressants. Nous avons l'intention de les découper méthodiquement en tranches. Les quelques bribes que nous vous

avons montrées et que nous avons trouvées hors du coffre au cours de notre dépeçage nous encourageant à persévérer.

Il fut convenu, en conclusion à ce débat, qu'ils procéderaient d'abord à l'inventaire minutieux des pièces déjà trouvées, qu'ils termineraient l'autopsie du bolide et qu'à ce moment-là seulement, d'un commun accord, ils décideraient de l'attitude à adopter.

Pour l'instant, ils jouissaient en toute plénitude du fastueux héritage que leur avait apporté une étoile filante. Et l'après-midi se passa surtout en bavardages. Assis au milieu de leurs trésors, ils bâtissaient des hypothèses à perte de vue. Notamment sur l'origine du bolide. Devraigne et Grif, depuis un mois, dévoraient chaque soir des ouvrages traitant de l'astronomie. Ils s'en étaient fait expédier de Paris un lot important. Ils avaient lu déjà avec passion à peu près tout ce qui se rapporte aux astéroïdes et aux aérolithes.

Connaissez-vous la loi de Bode? Au début du siècle dernier, un savant de ce nom établissait que les diverses planètes de notre système solaire s'échelonnent dans l'espace à des distances sans cesse croissantes mais liées entre elles par des rapports mathématiques, loi confirmée à une époque relativement récente par la découverte d'une planète dite « trans-neptunienne », qui fut baptisée Pluton, et qui se trouvait, au-delà de Neptune — que l'on croyait jusqu'alors être la plus éloignée de notre soleil —, exactement à la place que lui donnaient les calculs astronomiques. La loi de Bode, toutefois, sembla longtemps en défaut sur un point. Entre Mars, notre voisine, et Jupiter, il y avait un vide. L'orbite assignée par la science à la planète qui aurait dû être la cinquième dans l'ordre de l'éloignement par rapport au soleil — les quatre premières étant Mercure, Vénus, la Terre et Mars — cette orbite semblait, si l'on peut dire, inhabitée. Jusqu'à ce qu'un jour, l'on découvrit un astre minuscule, puis un second, puis un troisième, puis d'autres, en foule : un véritable essaim, le gros de la troupe ne s'écartant guère de l'orbite sur laquelle aurait dû se mouvoir la planète absente. Cette poussière céleste — on a dénombré aujourd'hui plus de quinze cents de ces astéroïdes — comment pourrait-on douter qu'elle est faite des débris d'une sœur de la Terre victime d'un accident de parcours? Si la plupart de ces corps célestes, dont les dimensions sont infiniment variables, continuent sagement leur course en demeurant fidèles à leur route originelle, d'autres, plus vagabonds, s'en sont quelque peu écartés, et errent jusque dans les parages de Jupiter, de Mars et même de la Terre.

Devraigne et Grif, leur imagination aidant — mais quelle autre hypothèse plus valable auraient-ils pu former? — étaient convaincus que « leur bolide » provenait de cette planète défunte. Et souvent, quand la nuit était glaciale et l'atmosphère limpide, ils sortaient un instant dans la cour de la Huttière, pour contempler pensivement le

ciel.

Comment la planète sans nom avait-elle péri? A la suite de quelle monstrueuse catastrophe s'était-elle dispersée dans l'espace? A combien de temps remontait ce drame céleste? Avait-il précédé de peu l'apparition de notre mémoire historique, ou bien datait-il d'une époque fabuleusement ancienne? Autant de questions que les deux jeunes hommes se posaient avec une curiosité d'autant plus passionnée qu'ils savaient maintenant que des êtres pensants avaient vécu sur cette autre terre, et que la mort et la destruction les avaient surpris en plein essor.

Comment auraient-ils pu deviner, ou même vaguement soupçonner, qu'une réponse à ces questions — et tout d'abord la confirmation même de leur hypothèse quant à la provenance du bolide — était inscrite dans le contenu du coffre?

De longues années devaient s'écouler avant qu'ils commencent à y voir un peu clair. Mais n'anticipons point.

A l'issue de cette journée si chargée en émotions de toutes sortes, et de si haute qualité, et qui s'était terminée tard dans la nuit, après des conversations passionnées, les trois orientalistes s'étaient séparés en se promettant de passer, dès le lendemain, à l'exécution de leur programme.

Devraigne avait lui-même, comme il le faisait chaque matin — car la salle des gardes était rigoureusement interdite aux domestiques — allumé le feu dans la haute cheminée. Le professeur Calvel était assis près d'une table, son stylo à la main, devant une pile de fiches. Devraigne lui passait les objets un à un. Grif les rangeait avec soin dans une petite armoire que l'on avait amenée pour la circonstance d'une autre pièce du château. On eût dit des commissaires-priseurs dressant un catalogue en vue d'une vente publique. Parfois, ils s'attardaient assez longuement sur un objet, l'examinant à la loupe, se le passant de main en main, discutant à son sujet. Au fond d'une des boîtes qui contenaient des pierres précieuses, ils découvrirent des sortes de médailles, ornées de figures géométriques et portant en leur centre des inscriptions.

Tandis que Grif et le professeur avaient ouvert un débat sur la nature de ces inscriptions, Devraigne, qui s'était mis à examiner un des petits objets, en apparence semblables les uns aux autres, qu'ils nommaient du « numéraire », s'écria tout à coup :

— Dites donc, les petits cylindres...

— Qu'est-ce qu'ils ont, les petits cylindres?

— Ils ne sont pas tous faits comme ceux que nous avons regardés hier.

— Ah!

— Ainsi, en voilà un qui ressemble à un tube d'aspirine... Il s'ouvre effectivement comme un tube. Et à l'intérieur, il y a des espèces de

petits rubans bizarres...

— Fais voir, dit Grif, qui brûlait toujours de découvrir du nouveau.

— Tiens, regarde...

L'objet correspondait bien au signallement qu'en avait donné Devraigne. Le tube était toutefois moins long qu'un tube d'aspirine, et d'un diamètre un peu moindre.

— Ils sont bien minces, ces rubans, fit Grif. On dirait plutôt des lacets. Et la matière en est étrange... Très dure et très souple à la fois... Et translucide... Oh! mais, dis donc... Ces rubans sont empilés par petites bobines dans le tube... Les unes au-dessus des autres, comme des comprimés. Il y en a une quinzaine là-dedans... Oh! mais, chaque bobine est terriblement longue... Regardez... J'ai déjà débobiné huit à dix mètres, et cela fait à peine le quart de ce minuscule rouleau... Ces rubans sont extraordinairement minces. A quoi pouvaient-ils bien servir? Qu'en pensez-vous, maître?

— Je pense que c'est très curieux. Et qu'il peut aussi bien s'agir d'un objet extraordinaire que d'un objet banal comme un lacet de soulier ou un ruban de machine à écrire. Y a-t-il d'autres tubes semblables à celui-ci?

— A vue de nez, tout ce casier en est plein, et sans doute y en a-t-il ailleurs, fit Devraigne.

— Bon, reprit Calvel. Mais ne nous interrompons pas trop dans notre travail pour sauter d'une chose à une autre. Sans méthode, nous n'arriverons à rien de bon.

Le professeur était terriblement méthodique, voire un peu maniaque, et ses deux élèves préférés, qui connaissaient bien ses travers, mais qui admiraient son grand savoir et sa haute intelligence, s'étaient toujours inclinés devant ses désirs. Devraigne, cependant, qui puisait dans le coffre les objets et les passait à Calvel, semblait s'intéresser de moins en moins à la confection des fiches. Il examinait les petits cylindres. Il commençait à douter qu'ils fussent du « numéraire ». Comme il manipulait un de ceux qui étaient creux et ouverts aux deux bouts, il en vit sortir un autre, puis, de celui-ci, un troisième. Opérant avec précaution, il constata que le cylindre apparent en contenait une quinzaine, qui s'emboîtaient très exactement les uns dans les autres, chacun si mince que, tous réunis, leur épaisseur n'était pourtant que de quelques millimètres, et si résistants, si durs, que de toute évidence il aurait fallu une solide tenaille pour les écraser.

— Tiens, tiens, se dit-il.

Et il s'avisa que ces cylindres multiples issus d'une sorte de « cylindre-gigogne » étaient retenus par le petit crochet qui se trouvait à l'une des extrémités de l'objet et qu'il avait dû faire jouer sans s'en apercevoir.

Poursuivant ses observations sans en faire part à ses amis, il remarqua que chacun des cylindres portait à son extrémité un petit signe. Ce

signe différait de l'un à l'autre. Il eut l'idée d'un « numérotage » qui, en effet, était nécessaire pour remettre aisément en place toute la collection.

— Ce sont peut-être après tout des espèces de pièces de monnaie, se dit-il. Et leur emboîtage les unes dans les autres n'était sans doute qu'un moyen pratique d'en emporter un grand nombre sous un faible volume.

Il concentrait toute la vigueur de son esprit sur cette énigme.

— Pratique? se dit-il. A tout prendre, pas si pratique que ça...

Il resta un moment rêveur, tournant entre ses doigts le petit objet mystérieux. Il s'avisa que sa surface était légèrement rugueuse. Il l'examina à la loupe. Il eut l'impression qu'elle était un peu granuleuse, plus exactement striée, par une série de petits traits fort minces et pressés les uns contre les autres. Comme si une brosse très fine et très dure — c'est l'image qui lui vint à l'esprit — avait été passée autour du cylindre, mordant légèrement le métal. La surface interne, au contraire, était parfaitement lisse.

Une pensée bouleversante le traversa. Il ne sut dire, plus tard, comment cela s'était fait. Une sorte de coup de fouet dans la nuit. Une brusque et étincelante hypothèse, d'une extraordinaire audace. L'esprit, pendant de longues heures, semble travailler en quelque sorte à vide. Il repasse vingt fois, cent fois par les mêmes chemins sans trouver ce qu'il cherche. Il tient en suspens devant lui tous les éléments d'un problème qu'il ne parvient pas à résoudre. Il refait les mêmes raisonnements, retrouve les mêmes ornières. Et puis tout à coup, sans qu'il sache lui-même pourquoi, il file par la tangente. Un éclair l'a délivré. Il trouve.

Devraigne n'était pas sûr d'avoir trouvé. Mais il avait une hâte folle de confronter sa pensée à celle de ses amis. C'est d'une voix presque anxieuse qu'il interrompit le professeur Calvel, qui venait de se lancer dans un discours sur les pierres quasi phosphorescentes dont certains bijoux étaient ornés.

— Patron, fit-il, je m'excuse... Mais je viens d'examiner très attentivement un de ces petits cylindres... Et si l'idée qui m'est subitement venue se trouvait exacte...

Si, deux heures plus tard, un indiscret était venu coller son oreille à la porte de la salle des gardes, il aurait entendu un incompréhensible et singulier discours, prononcé par une voix plus singulière encore. Une succession de sons tantôt sifflants et doux, tantôt rauques, tantôt nasillards et colorés comme ceux qui sortent d'un saxophone, parfois quasi métalliques, articulés pourtant, organisés, et qui, bien qu'on n'en pût saisir le sens, donnaient irrésistiblement la certitude qu'ils en avaient un.

L'indiscret aurait été surpris, intrigué au plus haut point. Mais il aurait été loin de se douter que *l'espèce de voix* qu'il entendait surgissait de la nuit des temps, et qu'elle était la voix la plus étrange, la plus extraordinaire, la plus mystérieuse qui eût jamais retenti sur notre planète.

S'il avait entrebâillé la porte, il aurait aperçu le professeur Calvel, Devraigne et Grif, béants de stupeur et ravagés par l'émotion, assis autour d'une table sur laquelle reposait un petit appareil assez simple, qui ressemblait tout aussi bien à une des premières machines à calculer construites par Pascal qu'à une machine à dénoyauter les cerises. C'est de cet appareil que sortait la voix. Sa tige horizontale tournait. Sur cette tige était fixé un petit cylindre. Sur ce cylindre se mouvait une griffe minuscule. La voix se tut. La tige, d'elle-même, cessa de tourner.

Les trois hommes se levèrent. Ils ne dirent rien. Ils étaient momentanément incapables de parler. Ils se serrèrent les mains.

Non, le coffre, malgré les bijoux qui s'y trouvaient, n'était pas un coffre-fort. C'était au sens plein du ternie — et Grif fut le premier à insister sur ce point — non pas ce que nous appelons une discothèque, mais bien une « bibliothèque », encore qu'il y eût quelques « cylindres » musicaux. Les cinq cent vingt-trois « cylindres » — chacun en contenant une quinzaine d'autres — qui furent par la suite inventoriés, étaient bel et bien des livres; non pas des livres imprimés, mais des livres sonores. La finesse presque microscopique de l'impression « parlée » faisait que l'audition d'un seul cylindre durait en moyenne une demi-heure. Comme il y en avait quinze ou vingt dans chaque « volume » et que pour les entendre tous il fallait par conséquent huit à dix heures, le tout correspondait à un ouvrage de trois à quatre cents pages. La boucle de fil métallique accrochée à chacun d'eux, et dont les savants avaient cru d'abord qu'elle servait à les réunir en trousseaux, portait sans nul doute une petite étiquette où figurait le titre de l'ouvrage, étiquette faite de papier ou de quelque autre

matière aussi périssable.

Le coffre était non seulement une « bibliothèque », mais aussi une « filmothèque » — car les minces et curieuses bobines que contenaient les « tubes d'aspirine » — et il y avait deux cent quinze tubes dans divers casiers — n'étaient autres que des films, établis selon les procédés, que l'on commençait à peine à utiliser sur terre, de la microphotographie. L'appareil muni de trois objectifs — une merveille de précision et de robustesse — était conçu tout ensemble pour les prises de vues, les projections et les enregistrements sonores. Outre les films, d'autres « tubes » contenaient une foule de microphotographies parlantes qui devaient correspondre à ce que sont, chez nous, non seulement les albums de photographies d'amateurs, mais aussi les journaux et les magazines.

Quant au dernier appareil, celui qui était si affreusement compliqué, il devait demeurer indéchiffrable aux trois hommes. D'autres qu'eux, demain, diront peut-être à quoi il servait.

Aucun message plus bouleversant que celui qui était enclos dans ce coffre n'aurait pu être apporté aux hommes par une pierre errant dans l'espace. Encore ne pouvait-on imaginer, dès l'abord, jusqu'à quel point il était bouleversant...

Calvel, Devraigne, Grif, s'étaient sentis comme écrasés sous le poids de ces énormes révélations. Il leur semblait que des êtres inconnus, dont ils ne savaient rien encore de précis, dont ils ignoraient comment les visages et les corps étaient faits, mais dont ils ne pouvaient s'empêcher de penser, d'après leurs travaux et leurs réussites, qu'ils étaient assez peu dissemblables de nous-mêmes, avaient envahi la salle des gardes, rôdaient dans le château de la Huttière, prêts à lancer sur notre monde un cri prodigieux. Cri menaçant ou tendre? Cri d'une intelligence aux ailes largement déployées, ou cri de désespoir? Cri révélant des secrets non encore percés, des découvertes non encore faites? Cri d'encouragement ou cri de lassitude? Ou cri d'alarme? Les trois savants n'auraient pu le dire. Mais ils sentaient bien que ce qui allait sortir de ces petits cylindres et de ces « tubes d'aspirine », à l'air si anodin, serait de nature à bouleverser les conditions de vie sur notre propre planète. Ils sentaient qu'ils avaient là, entre leurs mains, les éléments, peut-être, d'un nouveau destin de l'homme.

C'est d'une voix passionnée que Grif s'était écrié :

— Il faut que nous déchiffrions tout cela!

Quels hommes, mieux que ces trois-là, eussent été qualifiés pour une telle entreprise? On eût dit que les doigts mystérieux du destin avaient poussé le bolide et l'avaient fait choir juste à l'endroit où le message qu'il contenait avait le plus de chance d'être recueilli et compris. D'aucuns sans doute verront là une intervention miraculeuse. D'autres admireront une accumulation fabuleuse de hasards et de chances.

— Oui, il faut que nous déchiffrions tout cela, dussions-nous y passer notre vie entière, avait répété Devraigne, non moins passionnément. Calvel hochait silencieusement la tête. Il approuvait. Il sentait que c'en était désormais et à jamais fini des travaux qu'avec tant d'amour et de conscience il avait poursuivis jusqu'à ce jour. Mais ceux qu'ils allaient tous trois entreprendre seraient-ils si différents de ceux qu'ils abandonnaient d'un cœur léger? Les problèmes qu'ils auraient à résoudre ne seraient-ils point de même nature? Et combien plus exaltants et prenants?

Un caillou tombe du ciel. Et voici que — pour commencer — la vie de trois hommes est bouleversée de fond en comble.

Ils se sentaient hissés au-dessus d'eux-mêmes, et comme envoûtés. Lorsqu'ils eurent terminé l'inventaire détaillé des objets contenus dans le coffre, ils firent le serment — et ils l'ont tenu — de ne plus jamais quitter la Huttière, de vivre en bénédictins, et de ne rendre publiques leurs découvertes que lorsqu'ils seraient en mesure de donner aux « terriens », sur les habitants de la planète défunte, des éclaircissements assez nombreux et assez précis pour que d'autres, avec eux ou après eux, puissent poursuivre leur tâche. Pendant plus de vingt ans, ils ont travaillé en secret.

« Rhama... Rhama... Rhama... Rhama... »

C'était le « mot », ou tout au moins l'assemblage de sons, qui revenait le plus souvent lorsqu'ils faisaient tourner, sur le « phonographe », les petits cylindres.

Longtemps, bien longtemps, ils ignorèrent ce que ce mot-là signifiait. Mais ils le choisirent pour baptiser la planète inconnue, la planète morte, dispersée dans le ciel en une poussière d'astéroïdes, et qui n'avait pas encore de nom sur notre terre.

Et de « Rhama », ils tirèrent « Rhaméens », pour désigner les êtres pensants qui avaient vécu sur cette planète.

— Il faut, avait dit Calvel, que nous sachions tout d'abord nous astreindre à écouter, pendant des heures et des heures, et sans y comprendre goutte, les discours des Rhaméens, uniquement afin de nous familiariser avec les sonorités de leur langue. Et lorsque nous serons en état d'en bien dissocier tous les éléments sonores, et d'en sentir les moindres nuances, nous pourrons commencer à essayer de les transcrire selon des conventions figuratives que nous établirons ensemble. Peut-être nous faudra-t-il créer des lettres nouvelles, en raison de l'énorme variété des sons, qui d'ailleurs est plus apparente que réelle. Mais cela n'est qu'un détail purement matériel. Nous devons ensuite nous attacher, en nous fondant sur les répétitions de mêmes assemblages de sons, et sur les silences, les points d'orgue, à isoler les mots, les phrases. Ce sera infiniment compliqué, car nous ignorons tout de la morphologie de cette langue. Après quoi... nous verrons, nous aviserons. Les difficultés Commenceront à ce moment-là.

Avec une patience étonnante, ils avaient écouté. Très vite, ils arrivèrent à cette conclusion que certains cylindres, d'ailleurs les plus nombreux, n'étaient pas enregistrés dans la même langue que les autres. C'était une langue d'une sonorité plus douce, et plus proche de celle qu'ont nos parlers terrestres. C'est sur ces cylindres-là qu'ils décidèrent de travailler tout d'abord.

Mais la conviction finit rapidement par s'imposer à leur esprit que leur entreprise de déchiffrement des « textes » rhaméens serait peut-être sans issue si elle n'était point étayée par des images. Leur attention se porta donc à nouveau sur l'appareil aux trois objectifs. Mais ils n'osèrent pas le démonter. Ils n'avaient d'ailleurs pas encore l'absolue certitude que les petits rubans étaient des films. A l'œil nu, et même à la loupe, ils n'y distinguaient rien de précis. Ils pressentaient toutefois que si leurs hypothèses étaient exactes, ils se trouvaient en possession

des documents les plus vivants dont un historien puisse rêver. Mais il fallut, pour faire fonctionner l'appareil, recourir aux lumières d'un ami.

On devine quels furent leurs sentiments lorsqu'un soir, dans la pièce qu'ils venaient d'aménager pour y travailler à l'aise, ils virent apparaître, sur le mur, les Rhaméens en mouvement.

L'auteur de ces lignes s'honore d'être depuis toujours l'intime ami de Paul Devraigne et de Léon Grif. 11 compte parmi les très rares personnes — et leur nombre ne s'est pas accru depuis — qui presque dès l'origine furent dans le secret des trois savants, et qui, incidemment, les aidèrent dans leurs travaux.

J'étais à la Huttière lorsque fut projeté le premier film rhaméen. C'est moi qu'on y avait appelé en consultation. Les connaissances que je possède en optique et en mécanique furent mises à rude épreuve dans l'examen que je fis de l'appareil aux trois objectifs.

Il m'apparut assez vite, toutefois, que les « rubans » s'adaptaient bien à cet appareil. Je constatai même qu'un système fort ingénieux permettait de les décaler à droite ou à gauche dans leur glissière, d'où la déduction, vérifiée ensuite, que le même film comportait plusieurs bandes : quatre exactement. Chaque bande se divisait elle-même en deux parties, plus, au milieu, une troisième, très mince, qui donnait le son.

Les films étaient en couleur et *en relief*. Les images ne passaient pas directement à travers l'objectif. Elles étaient en quelque sorte filtrées par une série de prismes diversement colorés, et j'ai toujours pensé — la science dira plus tard si c'est exact — que ces films ne prenaient leur coloration qu'au cours de ce passage. Des dispositifs analogues se trouvaient dans la partie de l'appareil destinée aux prises de vues, et qui comportait une chambre noire. En somme, n'eussent été la petitesse des « pellicules » et la présence des prismes, je me serais trouvé dans un domaine assez familier. Et c'est sans crainte que je démontai et remontai l'appareil pour bien me pénétrer de son mécanisme.

Nous eûmes toutefois beaucoup d'appréhension lorsque nous nous décidâmes à y introduire un courant électrique. N'allions-nous pas tout démolir? Deux pôles, pourtant, semblaient bien n'être là que pour cet usage. Mais nous ignorions si les Rhaméens n'utilisaient pas un fluide différent de l'électricité. Aussi commençâmes-nous par de très faibles voltages, augmentant progressivement leur puissance. Soudain, une lampe s'alluma, brillant d'un éclat Intruse. Et l'appareil fonctionna, obéissant aux **finettes** exactement de la façon que j'avais supposée. Cette étonnante et complexe machine était d'un maniement si simple qu'un enfant aurait pu la diriger. Il fut convenu que le soir même nous ferions un **essai**.

Moi qui fais profession d'écrire, je cherche des mois, je n'en trouve pas; je confesse mon impuissance, à traduire ce que j'éprouvai, ce que nous éprouvâmes. Déjà dans le cours d'une jeunesse assez mouvementée, j'avais assisté à maints spectacles « impressionnants », les uns terribles, les autres merveilleux, comme cette aurore boréale qu'il me fut donné de voir au cours d'une croisière dans le grand **Nord**. Je venais de revivre en raccourci les émotions *p*\ les exaltations de mes amis. J'avais entendu la voix des Rhaméens qui dormait sur les petits cylindres. **Tout** cela n'était rien auprès de ce qui allait s'offrir à nos yeux.

Nous avions fait la nuit, après avoir fixé au mur un grand drap blanc. Nous n'étions que cinq spectateurs : Mme Devraigne mère, le professeur Calvel, Devraigne, Grif et moi. Mais jamais « première » ne fut plus mémorable. D'abord, et avant qu'aucune Image ne s'inscrivît sur l'écran, un grondement sourd se fit entendre, coupé de hurlements lugubres. Puis un paysage apparut, et sa profondeur étonnante nous ne nous attendions pas à ce que le film fût en relief — nous causa une étrange surprise, la sensation que le mur de la pièce brusquement s'était évanoui pour faire place à une immense plaine couleur safran sur laquelle couraient des lueurs bleues et surgissaient çà et là des bouquets rouges pareils à une fumée que le vent déchiquetait, cependant qu'une âcre odeur, une odeur inconnue de nos narines, se répandait autour de nous. Le ciel était couleur de plomb.

Tout à coup — Mme Devraigne poussa un cri strident et s'évanouit dans son fauteuil, mais nous étions trop subjugués par cette vision pour nous en aviser — tout à coup, nous vîmes surgir du sol des êtres fantastiques, effrayants, hallucinants, et que le relief rendait si vrais, si tangibles, si effectivement présents, que lorsqu'ils se mirent à marcher sur nous en poussant des cris rauques, la peur, une peur panique nous saisit tous. Mais les spectateurs de nos premiers films n'étaient-ils point tentés de fuir lorsqu'ils voyaient une locomotive foncer sur eux? L'effrayante scène d'ailleurs s'était brusquement évanouie pour faire place à une scène au contraire toute de douceur et d'harmonie. Nous avions sous les yeux un ample jardin où se balançaient des fleurs énormes. De délicats parfums nous envahissaient sans qu'il restât autour de nous la moindre trace de l'irritante odeur que nous avions précédemment sentie. Le ciel, pourtant, avait la même bizarre couleur de plomb. Une musique suave passait dans l'air. Mais aucun être vivant n'apparut dans ce décor exquis. A nouveau, ce fut la plaine couleur de safran. Deux Rhaméens surgirent, et, de cette voix dont les sonorités nous étaient déjà familières, ils engagèrent un rapide dialogue. Ils allaient, semblait-il, se séparer, lorsqu'un gros bouquet de fumée rouge surgit brusquement auprès d'eux, avec un affreux bruit ululant, les masquant un instant, et semblant nous envelopper nous-

mêmes dans un épais brouillard, tandis que l'odeur se faisait plus âcre et plus irritante, et qu'une sensation d'angoisse nous pénétrait comme si nous allions être asphyxiés.

Lorsque le nuage se fut dissipé, nous vîmes un des Rhaméens se dirigeant — en hâte semblait-il — vers l'horizon, tandis que l'autre restait couché sur le sol, immobile, au premier plan, tout près de nous, si près que nous avions la sensation qu'en avançant de quelques pas, nous aurions pu le toucher avec la main.

Ces êtres stupéfiants ressemblaient à des scaphandriers qui auraient eu une dizaine de bras ou de tentacules. Leurs yeux étaient des sortes de hublots inexpressifs. Ils n'avaient, du moins apparemment, ni nez ni bouche. Dans la scène suivante, dont le décor était analogue, nous en vîmes un très grand nombre, dans les lointains, parmi ces surprenants nuages rouges qui se formaient brusquement et se dissipaient peu à peu; puis d'autres passèrent, plus près, à la file, traversant l'écran — je dirai plutôt l'espace qui était devant nous, car nous n'avions même plus la sensation qu'il y eût un écran — à une allure très rapide, courant sur leurs étranges tentacules, tantôt debout, tantôt dans une position presque horizontale. Des scènes analogues se succédèrent, coupées parfois de détentes fleuries et parfumées. Puis des Rhaméens se pressèrent autour d'une machine énorme et monstrueuse d'où jaillit soudain une grande flamme, avec un bruit crépitant. Le ciel était toujours couleur de plomb. Tout cela nous paraissait incompréhensible, mais nous tenait haletants.

Ce n'était pas un film, c'est-à-dire un reflet, que nous avions sous les yeux, mais bien plutôt, nous semblait-il, la réalité *totale*, avec ses formes, ses reliefs, ses couleurs, son éclairage authentique, ses bruits et jusqu'à ses odeurs. Et nous étions effrayés de constater que les Rhaméens revêtaient un aspect si différent du nôtre, et, pour nous, repoussant.

J'entendis la voix de Devraigne. Elle me sembla lointaine, insolite, au milieu de ces rumeurs, de ces grondements, de ces ululements, de ces appels métalliques. Devraigne nous criait :

— Mais c'est une guerre que nous voyons! Comment ne m'en étais-je pas avisé plus tôt? Tout, alors, devint compréhensible, cohérent, bien que toujours hallucinant. Nous assistâmes à un assaut furieux livré par des milliers de Rhaméens contre un monticule qui semblait artificiel, car il avait strictement la forme d'un dôme. Nous vîmes passer dans le ciel d'énormes machines volantes, et l'une d'elles s'abattit en flammes devant nous, si près que nous crûmes sentir sur nos corps la chaleur même de l'incendie. Nous fûmes les témoins de l'écroulement d'une tour géante, couleur de turquoise.

Et soudain — ce fut vraiment la plus grosse de nos surprises après tout ce dont nous venions d'être les témoins — dans un de ces décors de

détente, de douceur et de rêve qui déjà s'étaient offerts à nos yeux, un être tout différent des autres Rhaméens apparut.

Une exclamation jaillit de nos lèvres :

— Oh! un homme!

Vingt années se sont écoulées depuis cette soirée mémorable. Vingt années qui furent, pour Calvel, Devraigne et Grif, des années de travail intense et exaltant, travail que j'ai pu suivre pour ainsi dire pas à pas, car je faisais, à la Huttière, des visites assez fréquentes et toujours passionnantes. Le professeur Calvel est mort à la tâche, en 1937, alors que déjà le plus gros et le plus difficile — le déchiffrement des langues rhaméennes — avait été accompli et que de nombreux « textes », tout au moins dans leurs parties les plus accessibles, avaient été traduits. Ses élèves poursuivirent seuls l'entreprise.

Quel curieux destin que le leur!

— C'est à peine si nous vivons sur terre, m'ont-ils dit maintes fois.

Depuis longtemps déjà, ils se meuvent avec aisance dans les arcanes du monde rhaméen — encore qu'ils n'en aient pas élucidé, tant s'en faut, tous les mystères. Ils parlent entre eux, presque couramment, bien que, j'imagine, avec un fort accent « terrestre », celle des langues rhaméennes qui, par ses sonorités, se rapproche le plus des nôtres, et leur conversation en français sur leurs travaux est truffée de termes empruntés à cette langue lorsqu'il s'agit pour eux de désigner un objet qui n'existe pas sur terre.

Ils se proposaient, en 1939, de faire connaître leurs travaux, lorsque la guerre éclata. Ils décidèrent alors sagement d'attendre pour cela la fin des hostilités. Et lorsque vint le temps de l'occupation, ils redoublèrent de précautions pour garder le secret.

Conscients de leurs responsabilités, ils s'étaient d'ailleurs préoccupés, dès les premiers mois qui suivirent la découverte du bolide, de mettre leur trésor à l'abri de tous les risques, à commencer par celui de l'incendie. Ils avaient aménagé, sous les caves du château, une sorte d'hypogée inexpugnable, dont ils étaient seuls à connaître l'entrée, et ils y avaient transporté toutes les reliques rhaméennes, ne gardant auprès d'eux, dans la vaste salle riante et claire où ils se tenaient habituellement, que les objets nécessaires à leur travail.

Ils avaient, à temps perdu, achevé le « décorticage » du bolide, trouvant dans sa masse, çà et là, quelques objets en fort mauvais état, et un coffret, malheureusement écrasé, contenant des cylindres.

Imaginez qu'il vous faille expliquer à des créatures pensantes, mais ignorant tout de notre planète, ce qu'est la Terre, quelle est son histoire, comment on y vit, à quoi on s'y occupe. Vous ne sauriez, tant la matière serait vaste, par où commencer. J'éprouve un embarras tout semblable à parler des Rhaméens.

En voyant le premier film, choisi forcément au hasard parmi ceux que

contenait le coffre, nous avions cru tout d'abord que les habitants de Rhama étaient — pour nous, Terriens, car tout est relatif dans l'univers — des sortes de monstres, physiologiquement plus proches du crustacé que de l'homme. Et puis nous avons eu l'immense surprise de découvrir qu'ils avaient des visages quasi humains.

Il semble que la nature — au moins dans des conditions analogues de température, de pression, etc. — suive partout les mêmes pentes et aboutisse, après des milliers et des milliers d'essais informes ou infructueux, à des résultats sensiblement identiques.

Les Rhaméens n'étaient point des hommes; ils n'étaient point exactement faits comme nous; mais leur silhouette, dans ses grandes lignes, ressemblait étonnamment à la nôtre. D'une extrême sveltesse, qui donnait à leurs mouvements une grande élégance, ils avaient des membres légèrement plus longs que ceux de l'homme. Leurs mains possédaient cinq doigts, mais avec sur les nôtres cet avantage qu'elles comportaient deux pouces : un de chaque côté. Leurs visages étaient d'une surprenante beauté et ne portaient jamais les marques et flétrissures de la vieillesse. Ils avaient de très grands yeux, une bouche petite, un nez d'une forme parfaite, un vaste front et des oreilles minuscules, le tout parfaitement harmonisé et équilibré. Leur peau était d'un jaune safran très vif — rien de comparable avec le teint jaunâtre de nos races asiatiques — et cette couleur safranée semblait être celle qui dominait sur la planète. Certains indices, notamment les bijoux trouvés dans le coffre — mais peut-être n'étaient-ce que des bijoux d'enfants — donnent à penser qu'ils étaient d'une taille quelque peu inférieure à la nôtre. Mais là encore, tout est relatif. Si brusquement les choses qui nous entourent, et nous-mêmes, changions de dimensions, nous ne nous en aviserions même pas, pour la raison que les proportions n'auraient point varié.

Les monstres que d'abord nous avions pris pour les habitants de Rhama, étaient bien des Rhaméens, mais des Rhaméens-soldats, revêtus d'une extraordinaire carapace qui leur servait tout ensemble de moyen de locomotion, par les tentacules inférieurs qu'elle comportait, d'instrument de combat, car les tentacules supérieurs n'étaient autres que des armes, et d'enveloppe protectrice, non seulement contre les projectiles, mais aussi contre les gaz asphyxiants qui se dégageaient des gros bouquets rouges que nous avions vus.

Et le film était bien un film de guerre, pris dans le feu de l'action. C'était d'ailleurs un film d'une date peu *récente* — on voit dans quel sens j'emploie le mot *récent* — mais nous ignorions tout, alors, de la chronologie rhaméenne, et nous n'étions même pas tentés de penser, tant nos vieux instincts anthropomorphiques sont tenaces, que les Rhaméens, lorsque leur planète fut détruite, connaissaient le cinéma depuis plus de six siècles et que leur mémoire historique remontait à

vingt ou trente mille ans.

Rhama possédait trois continents, d'inégale grandeur, et nettement séparés les uns des autres par **de** vastes océans. Le plus petit, que nous nommerons **de** son nom rhaméen légèrement transposé, l'Orbal, était à cheval sur l'équateur. Il convient dès maintenant **de** noter que les régions qui, sur terre, passent pour des régions froides ou même tempérées étaient, sur Rhama, quasi inhabitées en raison du climat trop rude qui y régnait. La vie, en revanche, se faisait plus active à mesure que l'on approchait de l'équateur. L'Orbal avait été le berceau de la civilisation rhaméenne, et celle-ci, dans ses lignes essentielles, avait eu, avec des hauts et des bas, une évolution comparable à la nôtre, depuis la découverte du feu par un être qui était l'équivalent **de** notre homme des cavernes, jusqu'à la création de mécanismes infiniment complexes.

Tout d'abord, et pendant des milliers d'années, les Orbaliens, divisés en « tribus » — j'emploie, même s'ils ne sont pas toujours tout à fait exacts, des termes humains pour la commodité du langage — avaient vécu d'une vie plutôt statique, de caractère principalement agricole, mais qui n'était dépourvue ni **de** raffinement ni de grandeur. Si l'on met à part les inévitables querelles entre tribus rivales, les heurts, parfois, entre les campagnes et les villes, et les vicissitudes inhérentes à la condition de tous les êtres, on peut dire qu'il y avait harmonie entre leur climat, leur sol, leurs dieux, leurs usages et leur destin. Ils cultivaient des plantes qui ressemblaient aux nôtres, des céréales, notamment, aux grains énormes, et d'un rendement merveilleux. Ils élevaient des animaux qui, de loin, auraient pu faire penser à des moutons — plutôt à des lamas — ou à ces bœufs bossus que l'on voit en Asie. Des bêtes familières rôdaient à leurs côtés. Elles ressemblaient à nos écureuils. Ils croyaient que leur « terre » était plate, qu'elle avait été faite d'une dent du Soleil, tombée de la bouche de celui-ci un jour où il était en colère contre la Lune (ils avaient un satellite, plus près d'eux que ne l'est le nôtre par rapport à la Terre, et qui leur semblait plus gros), mais qu'au bout des temps, elle réintégrerait sa place, et que les Rhaméens, tout au moins ceux qui avaient été vertueux, vivraient alors éternellement et en béatitude au sein de l'astre généreux qui était leur père à tous, les autres étant relégués sur la Lune, où ils connaîtraient les affres de la froidure et de la nuit perpétuelles.

Mais le démon de la « bougeotte » et de la recherche est sans nul doute le propre de tout ce qui respire. Des Orbaliens, déjà, avaient

exploré les côtes de leur continent. D'autres s'étaient rapprochés des régions glaciales. Mais le froid y était si violent qu'ils n'avaient pu aller très loin. Un jour, un « savant » déclara que Rhama était ronde comme le fruit du « rhimalmé ». Il fut brûlé, et l'on n'en parla plus pendant mille ans. Mais le démon est tenace. Quelques Orbaliens qui habitaient la capitale de la tribu merkéenne, sur l'Océan occidental, préparèrent en secret une grande expédition maritime. Après avoir longtemps vogué, ils découvrirent une terre inhabitée, qu'ils baptisèrent Nécorb, et qui n'était autre que le plus grand continent de Rhama. Comme ils ne voulaient pas être brûlés à leur retour, et qu'ils avaient pris le soin d'emmener leurs compagnes, ils y restèrent et y firent souche.

Pendant quelques milliers d'années, on n'entendit plus parler d'eux. Puis on les vit revenir — c'est-à-dire leurs descendants — sur des bateaux plus grands et mieux équipés que ceux sur lesquels ils étaient partis. Mais les Nécorbiens — ainsi nommait-on ce nouveau peuple — étaient de mœurs brutales, et beaucoup moins raffinés que les Orbaliens, chez qui, précisément, depuis un siècle ou deux, brillaient d'un éclat particulier les lettres et les arts, mais qui s'endormaient dans la mollesse. Les Nécorbiens revinrent en nombre et saccagèrent tout. Ce fut une sorte de nuit qui dura deux mille ans. Plus que jamais, on croyait que Rhama était plate. Et l'on avait déifié un oiseau bizarre qui ressemble au hibou.

La civilisation, peu à peu, se réveilla. Les villes redevinrent florissantes sur le continent orbitalien. On brûla moins les gens trop curieux. Une expédition fut tentée contre le Nécorb, qui fut colonisé. Dans le même temps, les Orbaliens exploraient l'Océan oriental. Ils devaient y découvrir un continent, moins grand que le Nécorb, mais plus grand que l'Orbal. Ils le nommèrent Branec. Des peuplades sauvages l'habitaient, qui furent exterminées.

Pendant des siècles, les divers peuples orbaliens firent plus ou moins la guerre entre eux pour se disputer les territoires du Nécorb et du Branec. Mais leur vitalité était si grande, et si féconde leur intelligence créatrice, qu'ils vivaient néanmoins dans la prospérité, et maintenaient aisément leur pouvoir sur l'ensemble de Rhama, dont ils savaient maintenant qu'elle n'était pas une terre plate, mais un globe.

Un Orbalien découvrit un jour qu'il était possible de faire des calculs, non plus avec des chiffres, mais avec des signes conventionnels disposés d'une certaine façon, et modifiés de proche en proche selon des règles qu'il avait fixées. Cela d'abord ne parut être qu'un agréable passe-temps à l'usage des intellectuels. Mais il en devait résulter des conséquences étonnantes et d'une variété infinie, d'autant plus qu'un grand nombre d'Orbaliens s'étaient mis à examiner d'un peu près les plantes, les métaux, les cadavres des animaux, les étoiles, les liquides,

les gaz, à tout peser, à tout mesurer, à tout disséquer et à inventer une foule d'objets nouveaux. Ils commençaient même à douter sérieusement que l'oiseau qui ressemblait au hibou fût un dieu, lorsqu'un Nécorbien leur apporta la révélation que le monde avait été créé par un être tout-puissant, fait à leur image, et qui habitait, derrière le soleil, un palais de nickel. Le nickel était le métal le plus rare et le plus précieux sur Rhama, où le platine était, au contraire, extrêmement abondant. Ce nouveau dieu finit par l'emporter, non sans qu'il y eût toutefois, des révolutions et des heurts sanglants. Car rien ne divisait autant les Rhaméens que les idées, surtout lorsqu'elles avaient trait aux origines du monde et à ses fins dernières.

Un temps vint où une grande partie du territoire de Branec proclama son indépendance. Le peuple orbalien qui était possesseur de ce territoire ne put le maintenir sous sa domination. Ses voisins de l'Orbal s'en réjouirent. Certains d'entre eux y avaient même prêté la main. Mais la même aventure devait leur arriver. Le Nécorb se souleva, et, dans un élan irrésistible, rejeta toutes les tutelles qui pesaient sur lui. Bientôt il ne resta plus aux Orbaliens que quelques ports sur les côtes du Branec. Encore les perdirent-ils très vite, et furent-ils réduits à leurs seuls territoires. Ceci se passait au début de l'ère dite des « grandes créations », qui devait apporter tant de changements dans la vie matérielle des Rhaméens. On avait découvert ce qu'on appelait les « gaz-forces », qui permettaient de faire se mouvoir toutes seules les machines. Au lieu des lents charrois effectués par les bœufs bossus (les Rhaméens n'avaient pas l'équivalent de notre cheval), on vit des véhicules de plus en plus rapides, que les « gaz-forces » animaient. Des bateaux furent construits sur le même principe. De vastes entreprises naquirent, équipées de la même façon, et qui produisirent à foison toutes sortes d'objets. Tout le vingt-deuxième siècle de l'ère « akriniste » (du nom du dieu Akri — celui qui habitait derrière le soleil) fut marqué par ces transformations. Les villes s'agrandirent démesurément. De hautes constructions métalliques, pas toujours d'un goût excellent, se dressèrent vers le ciel. (Le métal — surtout le platine — était extrêmement abondant sur Rhama. Le bois, en revanche, y était quasi inconnu, car les plantes ligneuses étaient très rares.) De grands changements politiques étaient également survenus, notamment à la suite de la révolte des « urbrans », catégorie d'Orbaliens qui jusque-là avaient vécu un peu en parias. Des schismes s'étaient produits dans la religion « akriniste ». On distinguait les « akrinistes bleus », qui prétendaient que leur dieu s'incarnait en toutes choses, et les « akrinistes blancs », qui affirmaient le contraire et déclaraient que sa toute-puissance était « incessible mais rayonnante ». Il y avait enfin des Orbaliens qui niaient l'existence d'Akri, mais on ne les brûlait plus depuis longtemps.

Les Branecoïs, eux, s'étaient mis à adorer un nouveau dieu, un dieu à trois têtes et à quatre jambes — symbole probablement de la pensée et de la vitesse. Les Nécorbiens restaient fidèles à Akri, mais se subdivisaient en une multitude de sectes.

Si l'Orbal n'exerçait plus son pouvoir sur toutes les terres habitées de la planète, du moins il restait, malgré sa petitesse, le continent majeur par excellence, et qui continuait à briller d'un vif éclat par ses productions dans les lettres, les arts et les sciences et à donner le ton dans l'ensemble du monde rhaméen.

Un peuple de l'Orbal — les Dragéens — qui venait de perfectionner ses canons et de construire une énorme flotte, tenta de reprendre au Branec les territoires qu'il avait perdus. Ce fut la première guerre intercontinentale. Elle se termina à l'avantage des Dragéens, qui avaient retrouvé leurs antiques vertus guerrières, mais qui durent se retirer, sans même combattre, au bout de quelques années.

Cette guerre, toutefois, avait marqué le début d'un nouvel essor dans l'ordre des conquêtes scientifiques, et cette fois, les Nécorbiens et les Branecoïs rivalisèrent avec les Orbaliens dans la course aux inventions et aux perfectionnements. Le vingt-quatrième siècle venait de commencer lorsque fut réalisée la conquête de l'air. L'électricité était connue et utilisée depuis deux siècles déjà. La photographie, le cinéma, depuis un demi-siècle, la radio depuis vingt ans. La télévision faisait ses premiers essais. La médecine et la chirurgie réalisaient de grands progrès. De nouveaux fluides étaient découverts. De nouveaux armements aussi, de plus en plus puissants.

Une nouvelle guerre intercontinentale éclata, entre le Nécorb et l'Orbal, et qui sans doute aurait été beaucoup plus vaste et sanglante que la précédente, et désastreuse sans doute pour l'Orbal — car leurs adversaires étaient armés jusqu'aux dents — si un événement singulier ne s'était produit. Les Orbaliens, en effet, avaient découvert le moyen d'établir le long de leurs côtes un écran dit « énergétique », absolument inexpugnable. Cette découverte amena rapidement la paix, et eut pour effet — car les Nécorbiens et les Branecoïs ne tardèrent pas à en connaître eux aussi le secret — d'interdire toute guerre intercontinentale pendant plusieurs siècles.

Les peuples orbaliens ne se privèrent toutefois pas de se battre entre eux, car l'écran protecteur ne pouvait être établi qu'au-dessus des océans. La plus mémorable de ces guerres fut celle qui mit aux prises les Merkéens et les Dragéens, et qui ensanglanta le milieu du vingt-cinquième siècle. C'est de **cette guerre-là** — menée avec des moyens particulièrement puissants — que datait le premier film que **nous** avions vu.

Rhama était entrée dans une ère prodigieuse. Le stade de l'imprimerie — invention qui déjà remontait à **une** lointaine antiquité — venait

d'être dépassé. On n'imprimait plus guère que des ouvrages de grand **luxe**. La « projection » et la « sonorisation » étaient devenues les modes d'expression les plus courants. Même les Rhaméens les moins riches possédaient leur appareil de prises de vues et leur projecteur. Les journaux étaient des films parlants, concurrencés d'ailleurs par la télévision en couleur et en relief. On **Renvoyait** plus de lettres, mais on s'expédiait pour ainsi dire soi-même, sous la forme d'une « bande » parlante. Les contrats étaient des contrats « verbaux », enregistrés sur des rubans ou des cylindres. Dans les écoles, les professeurs commençaient à être remplacés par des films. On se déplaçait à des vitesses vertigineuses. On travaillait de moins en moins. On produisait de plus en plus. La médecine et la chirurgie étaient parvenues — par la suppression intégrale des microbes — à porter à cent dix ans la moyenne de la vie des Rhaméens, qui n'était autrefois que **de** cinquante, et à corriger les laideurs naturelles **ou** celles qui étaient inhérentes à la vieillesse.

Mais ces progrès merveilleux engendraient parfois des crises effroyables, de sanglantes convulsions, et il arrivait que de vastes territoires tombassent dans un **tel** état de désordre que la vie, pour une durée indéterminée, y devenait plus pénible qu'au bon vieux temps **où** les bœufs bossus tiraient les voitures à **six** roues.

L'an 2720 s'ouvrit dans un grand tumulte d'explosions et de destructions. Les Nécorbiens, qui dans **les** sciences et les techniques avaient fini par surpasser **les** Orbaliens, et qui possédaient d'immenses **ressources** naturelles, venaient de trouver le moyen de neutraliser le fameux « écran protecteur ». Ils attaquèrent l'Orbal, dont les peuples avaient continué à s'épuiser dans des querelles stériles, le vainquirent, et lui imposèrent leur administration, leurs coutumes et leurs produits. Toute la planète allait encore changer de visage. Le vingt-neuvième siècle s'achevait. On venait de capter la force des marées, de construire d'étonnants accumulateurs capables de recueillir et de conserver l'énergie solaire, de mener à bien des expériences concluantes sur la possibilité de commander aux vents et aux nuages et d'utiliser la chaleur interne de Rhama. Les régions froides et glaciales avaient été explorées (on constata qu'elles reliaient entre eux les trois continents), et de gigantesques entreprises avaient été créées en vue de les rendre habitables et exploitables par un réchauffement artificiel. Déjà les travaux avaient été amorcés — à la fois par les Nécorbiens et par les Branecoïs — et se poursuivaient à vive allure, lorsqu'un incident se produisit. Depuis plusieurs années on pressentait d'ailleurs, dans le monde rhaméen, que d'énormes rivalités d'intérêts allaient surgir entre les deux continents qui, l'un et l'autre, étaient surpeuplés. La course engagée dans la conquête des terres glaciales devait mettre le feu aux poudres.

Une guerre éclata, monstrueuse, terrifiante, aux abords de l'an 3000.
Mais nous sommes entrés, si l'on peut dire, dans les temps « actuels ».

On ne saurait, en quelques pages, résumer l'histoire d'un monde.

Aussi bien, mon dessein n'est-il pas d'étudier l'évolution des peuples rhaméens. Il y faudrait, même en condensant beaucoup, cinq ou six gros volumes. Une telle tâche n'est point de ma compétence.

Si j'ai, en un raccourci fort bref, donné un aperçu de ce que fut la vie sur Rhama, c'est presque uniquement pour faciliter aux lecteurs l'intelligence de ce qui suivra. Ils vont lire, en effet, le plus surprenant récit qui ait jamais été publié sur notre Terre, car son auteur est un Rhaméen.

Mais je voudrais d'abord vous le « présenter ». Il nous faut, pour cela, revenir un instant à la Huttière, et nous remettre dans l'atmosphère des travaux délicats poursuivis par les trois savants.

Ceux-ci, dès qu'ils furent en mesure de saisir quelques bouts de phrases, en faisant inlassablement défiler sous leurs yeux les scènes parlantes, dans la langue qui, à juste raison, leur semblait la plus facile ---c'était le nécorbien --- notèrent le vocabulaire et commencèrent à établir la syntaxe. Leurs progrès furent rapides. « Nous avons la sensation, me dirent-ils souvent, de vivre dans un pays étranger, où pendant des mois on n'entend goutte à ce qui se dit, jusqu'au jour où, assez brusquement, l'on se met à comprendre beaucoup de choses. » Les films « documentaires » et les films d'« enseignement », qui étaient très nombreux dans le coffre, leur furent d'un grand secours.

Leur premier soin, dès qu'ils se trouvèrent en possession d'un bagage suffisant, fut de trier leurs documents, afin de s'attaquer aux plus aisément déchiffrables. La « bibliothèque », dont il a déjà été dit qu'elle comportait plus de cinq cents ouvrages, offrait une grande variété, et visiblement avait dû appartenir à un Rhaméen de haute culture. On y trouvait des romans, des essais, des œuvres d'imagination qui voisinaient avec ce qui avait dû être la littérature classique « nécorbienne », mais aussi, et surtout, des « textes » sur l'histoire, la géographie, l'économie politique, la philosophie, la médecine, les sciences. Les « livres » scientifiques étaient fort nombreux, mais la plupart d'un caractère si ardu que les trois savants ne songèrent même pas un instant à les déchiffrer. Il appartiendra aux hommes de science de tenter cette entreprise et sans doute y trouveront-ils de nombreuses réponses à une foule de questions qui les mettent dans l'embarras.

La « filmothèque » était plus riche encore. D'une invraisemblable richesse. Près de deux mille films inspirés, eux aussi, par les sujets les plus variés. Nombre d'entre eux devaient être de véritables

instruments de travail pour les Rhaméens eux-mêmes.

C'est ainsi que l'un d'eux — à titre d'exemple — constitue un véritable traité d'astronomie. Outre maintes observations qui seront d'un intérêt capital pour nos astronomes, ce document nous apporte la preuve que Rhama était bien la planète qui se trouvait entre Mars et Jupiter. Dans ce film, réalisé au moyen de télescopes d'une puissance inouïe, on voit non seulement Mars de tout près (et les Rhaméens ont péremptoirement prouvé que Mars était habitée à leur époque) mais aussi la Terre, notre Terre, dans son relief et sa couleur — nulle apparition ne pouvait être plus émouvante — et portant sur ses flancs le dessin des continents tels que la géologie nous enseigne qu'ils étaient au début de l'ère quaternaire, ce qui, du même coup, nous apprend que la destruction de Rhama remonte à quelques milliers de siècles.

Les films sur l'art sont d'une impressionnante beauté. Ils nous restituent au naturel les plus grands chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture et de la peinture rhaméennes. Ceux qui font revivre les métiers et les industries ne sont pas moins précieux. Et si l'on note que les principaux événements des cinq derniers siècles de la planète sont enregistrés sur les petits rubans, on mesure l'incomparable richesse de cette « filmothèque ».

Nos savants eurent d'abord quelque peine à faire le partage entre la fiction et la réalité. Mais leurs connaissances faisant boule de neige ils ne tardèrent pas à évoluer dans le monde rhaméen mieux encore qu'ils ne l'eussent fait parmi les pâles fantômes de Babylone et de Palmyre.

Ils classèrent à part les « journaux » et « magazines », qu'ils se présentassent sous forme de rubans (des bandes assez courtes, généralement) ou de petits cylindres. Enfin, ils ne manquèrent point de remarquer que d'assez nombreux films avaient pour ainsi dire un caractère privé, et ils ne mirent pas en doute qu'ils eussent été confectionnés par le propriétaire même du coffre, par ses amis et par ses proches. Bien que ces documents fussent d'une qualité technique un peu inférieure aux autres, encore que fort nets, ils les considérèrent avec le plus vif intérêt, pour la raison qu'ils allaient y puiser des renseignements directs — et non littéraires ou historiques — sur la vie des Rhaméens aux abords de l'an 3000. Maints cylindres présentaient le même caractère, notamment les lettres « parlées ».

Un soir où je venais d'arriver à la Huttière, après une longue absence à l'étranger, Devraigne me prit sous le bras et me dit :

— Viens, je vais te présenter mon ami Morar.

Je crus qu'il s'agissait de quelque visiteur, de passage, comme moi, au château. Mais il m'entraîna vers le laboratoire où il mit en marche le projecteur.

Les images rhaméennes m'étaient déjà familières, et m'enchantèrent

toujours par la sensation si vive qu'elles me donnaient d'une réalité quasi irréfutable. Je vis, dans une vaste pièce, à la fois sobre et luxueuse, un Rhaméen assis devant une table qui devait être son bureau. A sa gauche, un coffre entrouvert — qui n'était autre que le coffre parvenu jusqu'à nous. A sa droite, une large baie, par laquelle on apercevait une ville énorme, où dominaient les tons safranés. Dans un vase, sur un petit trépied de platine, des fleurs mettaient une note vive, jaune et bleue. Le Rhaméen souriait. Il avait des yeux immenses, gris-vert, un fin visage à la fois doux et pensif, un air de concentration, et sa lèvre semblait marquée par un léger pli d'amertume. Son sourire s'accentua et il se mit à parler. Sa voix, malgré les sonorités un peu rauques et métalliques qui sont le propre des langues rhaméennes — où les consonnes sont plus nombreuses que dans nos langues, et où les voyelles sont souvent presque escamotées — me sembla souple, harmonieuse et presque caressante. Je ne comprenais pas ce qu'il disait, mais j'eus l'impression qu'il s'entretenait, familièrement et cordialement, avec un ami — ou une amie — probablement la « personne » qui était en train de le photographier.

— C'est lui, fit Devraigne. C'est Mhrar, ou si tu préfères, Morar, comme nous l'appelons entre nous. Et voici une femme qui doit être son épouse et qui s'appelle Hulmine.

Je vis entrer dans la pièce une Rhaméenne svelte et flexible, une splendide créature, qui respirait la santé et la joie. Son visage était pétri d'intelligence et de vivacité. Ses longs cheveux dorés descendaient librement jusqu'à la taille. Elle mit sa main sur sa poitrine, geste qu'imita Morar, et qui était la façon de se saluer chez les Nécorbiens.

Ils étaient vêtus, l'un et l'autre, de ce costume tout d'une pièce, très simple, mais fait apparemment d'un tissu de haute qualité, qui était porté par tous les Nécorbiens du trentième siècle. Celui d'Hulmine, toutefois, était orné de pierres précieuses et de quelques broderies discrètes.

On les voyait ensuite dans un jardin, en compagnie d'autres Rhaméens, puis sur un bateau, puis en train de se baigner sur une plage.

— C'était pour Morar le temps de la lune de miel, me dit Devraigne. Un temps heureux, à en juger d'après ces images.

Dans un autre film, il me montra Morar enfant.

— C'est curieux, n'est-ce pas, me dit-il, de pouvoir présenter ainsi une vie à reculons. Regarde-le maintenant en commandant de machine volante.

Je vis alors des scènes impressionnantes. Des scènes de guerre. Mais je n'insisterai pas maintenant sur ce point.

— Et le voici à son travail.

Il était dans un laboratoire, penché sur un appareil compliqué. On entendait un bruit un peu semblable à celui que fait la transmission d'une dépêche en morse. Puis un nouveau personnage apparut.

— C'est son ami Rahrs, me dit Devraigne. Ils ont longtemps travaillé ensemble.

Une conversation s'engagea entre les deux Rhaméens. Elle devait occuper presque tout le film. De temps à autre, l'un d'eux se levait, allait inscrire quelques signes sur un tableau accroché au mur.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit? fis-je, lorsque ce fut terminé.

— J'avoue, me répondit Devraigne, que, dans ce film, les trois quarts de leurs propos nous échappent. Même quand je comprends les mots dont ils se servent, je ne saisis par de quoi il retourne. Ils usent de nombreux termes techniques dont nous n'avons pas pu percer le sens. Il s'agit d'ailleurs moins, en l'occurrence, d'un problème linguistique que d'un problème scientifique. Nous avons cinq ou six films de ce genre, et nous n'avons même pas pu discerner à quoi Morar travaillait. Physique? Chimie? Biologie? Le tout à la fois? Nous ne savons point. Mais il est bien sympathique, n'est-ce pas, ce Morar? Un peu énigmatique aussi. Nous vivons en sa compagnie depuis des mois. C'est un peu notre professeur, notre introducteur dans le monde rhaméen. Il semble avoir joué un rôle dans la vie politique « nécorbienne ». C'était en tout cas un personnage important. Tu le verras sous d'autres aspects, dans d'autres films, notamment lorsqu'il intervient devant une sorte de congrès, quelques jours avant que la guerre n'éclate entre le Nécorb et le Branec. Une séance passionnante. Tu verras aussi le père de Hulmine, un bien curieux Rhaméen, d'une sorte plutôt coriace — encore qu'il ait l'air d'un jeune homme, comme tous les Rhaméens à cette époque. Ceux qui évoluent autour de Morar sont presque tous d'une intelligence surprenante — la fine fleur de la planète, j'imagine. Ils sont même parfois trop intelligents pour nous; trop prompts dans l'échange de leurs pensées, et c'est pourquoi, sans doute, nous ne les comprenons pas toujours.

Devraigne poussa un soupir.

— Parfois, poursuivit-il, lorsque Morar est là devant moi, si vivant, si vrai, si semblable à ce qu'il devait être, l'envie me prend de lui parler, de le questionner dans sa propre langue. Il est hélas! prisonnier des mêmes gestes, des mêmes phrases. Il ne dira, il ne fera jamais rien d'autre que ce qu'il dit et fait sur ces rubans. Mais n'est-ce point déjà bien assez prodigieux qu'il nous soit ainsi restitué?

A quelque temps de là, je retournai à la Huttière. Devraigne me dit :

— Nous venons de déchiffrer, dans les « papiers » de Morar, un document effarant; sa correspondance, que nous avons en partie traduite, nous avait passionnés, mais n'était rien auprès de ce texte. Tu

verras. C'est le propre journal de Morar. Tu verras comment il se termine... Jamais nous n'aurions pu soupçonner que le coffre contenait un tel « message ».

Dans quelques semaines, Devraigne et Grif vont présenter leurs travaux au monde savant. Jamais encore celui-ci n'aura reçu à la fois tant de révélations, et d'aussi haute importance. Jamais encore, non plus, ne lui fut apportée la matière à d'aussi amples recherches. Devraigne et Grif, modestement, considèrent que ce qu'ils ont réalisé ne constitue que « la mise en train des études rhaméennes ». Ils ont voulu, disent-ils, donner aux futurs « spécialistes » de ces études un instrument de travail. Ils ont notamment écrit trois ouvrages qui seront en quelque sorte la clef de voûte des travaux ultérieurs : une nomenclature des objets, des instruments, des coutumes, des manières d'être, etc., dont nous n'avons pas l'équivalent sur terre, et dont la connaissance sera indispensable à quiconque voudra apprendre l'histoire de Rhama sans être trop dépaysé, un dictionnaire « nécorbien », suivi d'une étude sommaire sur les langues « branecoises » et « orbaliennes ».

Notons, en passant, que l'intelligence des langues rhaméennes non encore déchiffrées et dont des spécimens figurent dans la bibliothèque de Morar, sera grandement facilitée par le fait qu'elles dérivent toutes, et sans avoir subi des altérations trop considérables, de l'« orbalien » primitif et qu'au surplus certains textes semblent exister dans leur idiome originel et dans leur version « nécorbienne ». Pratiquement, au moment où la planète fut détruite, on n'y parlait plus guère que deux langues : le « nécorbien » et le « branecois ».

Outre une trentaine de « textes » qu'ils ont traduits — principalement des textes historiques — Devraigne et Grif présenteront une quinzaine de films, accompagnés de leur version française et des éclaircissements qu'ils requièrent.

On sera surpris du labeur accompli par les trois savants, et des résultats magnifiques obtenus par leurs efforts conjugués. L'esprit méthodique et la longue expérience du professeur Calvel, l'intuition de Grif, la sagacité et la ténacité de Devraigne, si fraternellement harmonisés, ont vaincu des difficultés qui pouvaient sembler dès l'abord insurmontables.

Devraigne et Grif m'ont demandé d'écrire, pour le grand public, l'historique de leur découverte et de leurs travaux.

Voilà qui est fait.

Ils m'ont demandé aussi d'« adapter », dans le même esprit et le même but, « l'effarant message de Morar ».

C'est ce message que l'on va lire. Devraigne et Grif ont estimé que cette publication était urgente. Bien qu'au cours de ces vingt dernières années ils aient assez peu vécu sur Terre, ils ne sont pas restés

ignorants des événements de notre planète au point de ne pas s'être aperçus que l'espèce humaine, après les convulsions qu'elle vient de vivre et les découvertes fulgurantes qu'elle vient de faire, est en position de tout espérer, mais aussi de tout redouter, et que son destin est en quelque sorte en suspens. Les civilisations, elles, savent qu'elles sont mortelles. Et les planètes, elles-mêmes, peuvent mourir. Les dernières années du monde rhaméen seront pour nous, Terriens, pleines d'enseignements.

J'ai hésité sur la forme à donner au « Journal intime de Morar ». Il ne pouvait être question de le livrer au grand public dans le texte élaboré par Grif et Devraigne, qui est — comme il se devait — une traduction quasi littérale dont chaque ligne, ou presque, est complétée par des notes, des références, des éclaircissements et, dans le doute, par des hypothèses. (Certains passages, ceux notamment où il est question des travaux scientifiques de Morar, étaient au surplus presque totalement inintelligibles.) J'aurais pu « romancer » purement et simplement, en partant des données fournies par mes amis. Je m'en suis gardé. Je n'ai pas voulu, non plus, élaborer un texte allégé, mais comportant encore des notes nombreuses qui eussent rebuté maints lecteurs. Il me fallut donc pratiquer d'abondantes et parfois importantes coupures — l'œuvre intégrale est très longue — et, pour ce que je gardais, recourir à l'adaptation.

Je n'ai pas hésité — dussé-je encourir le reproche d'anthropomorphisme — chaque fois que la clarté du récit m'y a obligé, et ce fut souvent le cas, à recourir à ce que j'appellerai des « équivalences terrestres ». C'est ainsi, par exemple, que je me sers du mot « homme » et du mot « femme » et du mot « heure », faute de quoi j'aurais été obligé souvent de recourir à de longues et ridicules périphrases. Mais il me suffit, je pense, de l'indiquer pour qu'on ne m'en fasse pas grief. En revanche, toutes les fois qu'un mot rhaméen sans équivalent chez nous pouvait être rendu suffisamment explicite par son contexte, je l'ai utilisé sans l'alourdir par une note. Je confesse enfin que j'ai intégré dans ce récit maints détails puisés dans la correspondance et les films de Morar. Je n'ai pas pensé que c'était le trahir. J'ai respecté la chronologie du « Journal », mais j'ai mis les dates en chiffres, pour ne pas tomber dans la complication des désignations rhaméennes. On notera toutefois que l'année, sur cette planète, était divisée en quatorze mois, de chacun quatre décades. Ceux qui d'ailleurs voudront étudier de plus près le monde rhaméen auront la possibilité d'aller droit aux sources, car les premiers ouvrages de Grif et Devraigne vont paraître incessamment.

Ce que je n'ai, hélas! pas pu rendre, c'est le ton, si curieux, le tour, la sombre poésie, ni certaines images saisissantes de l'œuvre originelle, ni cet humour rhaméen si différent du nôtre, ni les jeux de mots —

dont on sait depuis longtemps qu'ils sont intraduisibles. Devraigne et Grif m'ont confié qu'ils n'étaient pas suffisamment en possession des nuances de la langue « nécorbienne » pour juger des qualités purement littéraires de l'œuvre de Morar. C'est en tout cas une œuvre étonnante et bouleversante.

Songez qu'elle fut conçue il y a plusieurs milliers de siècles. Mais songez aussi que c'est le temps que met la lumière pour nous parvenir de certaines étoiles. L'imagination s'effare. Mais la raison nous montre notre petitesse, notre fragilité et la vanité de nos effarements. Une année, mille années, un million d'années, c'est tout un dans l'abîme du temps. Les planètes sont des grains de poussière perdus dans l'espace. Même lorsqu'elles doivent mourir de leur mort naturelle, elles ne vivent pas beaucoup plus que les moucherons qui dansent le soir sur les étangs.

Lorsque je songe à la destruction de Rhama, je me sens devenir imperceptible, et avec moi l'humanité tout entière, notre humanité qu'agitent tant de vaines et cruelles passions. Et lorsque je vois les étranges et saisissantes images du monde rhaméen, j'ai la sensation que le temps s'abolit. Où est le passé? Où, le présent?

J'ai bien plutôt la sensation que c'est dans le futur que je vis. Mais laissons la parole à Morar.

DEUXIEME PARTIE

LE JOURNAL DE MORAR

Brechor, le 3-5-2999, — C'est moi, Morar, qui parle.

La nuit tombe sur Brechor. Le grand feu va luire sur la ville immense. Déjà les machines volantes ont allumé leurs signaux, qui dans le ciel laissent un prompt sillage. L'habituelle flamme verte jaillit sur le dôme de la Khrarbine. L'océan, là-bas, prend la couleur du lait de **jardanne**. J'ouvre une baie, et les bruits montent. Cette rumeur d'une cité en perpétuel enfantement, je ne vais plus l'entendre.

Demain, dans l'aube, je pars. Finies les grandes aises, et finis pour un temps, mes travaux, qui sont la fête de mon esprit. Le vin du **csarique** ne coule qu'une saison et il ne faut pas s'en griser pour toute l'année. Je sais où je vais. J'ai voulu y aller. Je suis très calme.

Rien ne me retient. Ni les intérêts, ni les grands vertiges de la douceur. Plus rien ne m'attache à Kar-mine. Elle manquait de vraie chaleur, et elle n'avait pas le sens des profondes perspectives. Elle était comme l'oiseau des Iles Vertes, qui va toujours se cogner dans les glaces, et je crois que je lui faisais un peu peur. Tout s'est très bien terminé entre nous.

Rahrs m'accompagne. Lui m'aurait manqué. C'est mon seul authentique ami. Mais pourquoi est-il parfois si étrange? Même à lui, je ne montrerai point ces notes. Nous sommes tous si étranges. Plus étranges encore que le fameux puits d'Akrar, où l'on guérissait autrefois les paralytiques.

La vérité, c'est que j'ai soif d'inconnu. J'aime Brechor, et Brechor m'ennuie. Vingt millions d'êtres y respirent, et l'on y voit toujours les mêmes figures. On y danse toujours les mêmes **jrik-bliss** et les mêmes **orbelines**. On y voit toujours les mêmes films. Assez! Assez! Quand on m'a proposé l'affaire, j'ai dit oui. Et Rahrs a voulu me suivre. Je lui en sais gré. Tant pis si je n'entre point à la Khrarbine, comme il en était question. Les Nécorbiens se passeront de mes lumières pour établir leur budget des inventions. Je me demande d'ailleurs si le meilleur moyen d'entrer à la Khrarbine n'est pas d'aller d'abord là-bas? Mais tout cela m'est bien égal. Le pouvoir, je m'en moque autant que le poisson-lune d'une grappe **d'elnévé**. Quoi que... Ah! pourquoi sommes-nous si étranges?

Mais demain je pars. Et je sais où je vais. Pas dans un endroit gai. Cela nous changera du Hup-Neg, où Rahrs parfois m'entraîne, et où de petites Orbaliennes tortillent gentiment de la croupe. Le mercure, où nous allons, est plus dur que le platine. Il fait quasi-nuit en plein jour. Nous devons nous nourrir de *jirs-brar* en pilules. Qu'importe!

Il me plaît de choisir ce moment pour commencer mon journal. J'y veux noter mes faits et gestes, mes pensées, les tournoissements de ma sensibilité. Pour moi seul. Mais peut-être, à peine aurai-je entrepris d'enregistrer cet intime monologue, qu'il prendra fin tout à coup. Cela dépend de la capacité de réchauffement de nos machines volantes. C'est Rahrs qui a fait les calculs. C'est lui qui a surveillé la confection de nos vêtements thermiques. J'ai confiance en lui. Mais s'il s'est trompé, la mort nous prendra dans sa main.

La mort, la vie... Le songe est parfois terne, parfois grandiloquent. Nous irons voir derrière le soleil s'il y a un palais de nickel et si vraiment le *rhimalmé* y est toujours en fleur. Comme l'affirment les *rhabis* et comme le croient encore quelques vieilles femmes.

Resnec, le 4-5-2999. — Tout s'est passé fort honorablement. Les calculs de Rahrs étaient sérieux.

Nous nous sommes posés en un lieu nu et noir, aussi plat que l'hippodrome où l'on fait courir les *kalmerks* à six pattes. Nous avons dressé aussitôt nos tentes thermiques, et baptisé l'endroit Resnec, du nom de notre machine volante. Le voyage a duré tout juste le temps qu'il me faut pour aller à pied de chez moi à la Khrarbine.

Nos vêtements fonctionnent bien, ne nous gênent pas trop dans nos mouvements. Mais il faut faire très attention de ne pas les déchirer. En sautant de notre appareil, un de nos hommes s'est accroché à une tige métallique et s'est fait un accroc. Nous n'avons pas eu le temps de le secourir. Avant même que nous ayons compris ce qui lui était arrivé, il était plus raide qu'une barre de fer, Rahrs a déjà télégraphié à Orsec pour qu'il fasse procéder à des recherches en vue de nous doter d'une vêture indéchirable.

Je me sens parfaitement à l'aise. Mes pensées tournent clair. Elles s'accompagnent d'une légère griserie, comme si j'avais bu deux ou trois verres de *rickel*. Peut-être est-ce simplement l'excitation du voyage et de la nouveauté.

Ce qui me gêne le plus, c'est ce perpétuel crépuscule. Un crépuscule étrangement bleu et transparent. Lorsque la nuit est totale, on voit les étoiles beaucoup mieux que dans les zones habitées. L'air n'a pas cette coloration cendrée que nous lui connaissons. Sa pureté est surprenante. Ce serait ici le paradis des astronomes. Je regrette que nous n'ayons pas amené des télescopes. J'aurais essayé de vérifier quelques hypothèses par moi faites naguère.

Nos tentes thermiques, à triple enveloppe et dont les entrées

pneumatiques fonctionnent bien, sont relativement confortables, et nous pouvons nous y dévêtir. Rahrs est d'excellente humeur. Il fredonne les airs en vogue au Hup-Neg et à la Darbarec. Dans son œil gris passent d'étranges lueurs. Il mâche inlassablement des grains de **kurniss**.

Resnec, le 5-5-2999. — La nuit et le silence. Un silence épais. Un silence **naturel**. Nous en avons perdu l'habitude. Rien ne bouge. La mort doit avoir la même couleur que le ciel, la même plénitude que ce silence et cette absence.

Je me suis éloigné, seul, de notre campement. Je suis resté debout, seul, bien au chaud dans mon enveloppe, au milieu du froid noir. J'avais un peu la même sensation que lorsque j'ai entendu pour la première fois le chant funèbre des prêtres de Larkalk. Le froid, c'est dans mon cœur qu'il est entré. J'avais envie de sentir tout contre moi une créature de sang et de vie, et j'ai pensé à Karmine, nostalgiquement. Mais je ne l'aime pas. Je n'aime rien. C'est ce froid peut-être que j'aime, et qui m'a attiré ici. Pourtant je me sens si solaire. Mais je suis extraordinairement lucide. Tandis que j'étais debout sous les étoiles froides, une longue chaîne d'équations s'est formée sans effort dans ma tête, et je crois bien que j'ai approché du but. Un but qui n'a rien à voir avec ce que nous faisons ici. Mais ne suis-je pas comme le **gerrak**, qui toujours veut courir sur trois chemins à la fois? Dans le même temps, je songeais à un poème qui aurait commencé ainsi : « Dans la nuit sinueuse, un long ruban d'espoir, invisible, pendait... » L'espoir? L'espoir en quoi?

Pour le moment, j'aimerais qu'en ces lieux surgissent lumière et chaleur. Ce sera l'affaire de quelques jours si tout se passe comme nous le pensons.

Lorsque je suis revenu vers le camp, nos dix-sept machines volantes, accroupies dans la nuit, m'ont fait presque peur. Elles ressemblaient à des monstres.

Nous sommes ici cinq cents Nécorbiens. Le gros de l'expédition est arrivé ce soir, apportant les foreuses, les tubes énergétiques, les quatre **grissgaris** et la grande tente thermique où je logerai provisoirement avec Rahrs.

Il paraît que c'est un exploit d'avoir été les premiers à fouler ces terres inconnues et glaciales. A Brechor, nous sommes sur tous les cylindres et dans toutes les bouches. Il a fallu, que, devant le micro, je parle. J'ai dit que les pilules de **jirs-brar** sont excellentes et que Rahrs mâchait toujours ses grains de **kurniss**. On m'a demandé quel effet cela me faisait d'être si près du pôle. J'ai dit que cela me donnait soif et que je boirais volontiers une coupe de **rickel**.

Resnec, le 6-5-2999. — Nous avons commencé le travail. Cinq heures par jour. Mes équipes, voilà qui les change de la vie à Brechor, et de

leurs douze heures de corvée trimestrielle. Mais tous les Nécorbiens venus ici sont des volontaires. Eux aussi doivent aimer, comme moi, l'inconnu. Il est vrai qu'à Brechor j'ai toujours travaillé au moins cinq heures par jour, souvent plus. Mais il faut être un privilégié — et au moins un **frolbrek** — pour s'offrir un tel luxe.

Rahrs et moi, nous sommes montés dans un **grissgaris** pour aller explorer les alentours et établir le quadrilatère de réchauffement. Le véhicule s'est bien comporté, malgré les obstacles que nous n'avons pas tardé à rencontrer : des espèces de vagues figées. Une tempête immobile. Une tempête de platine, car nous avançons par endroits sur du platine pur. Et partout des tas d'aspérités, de pointes, d'échardes. Il faudra faire très attention pour évoluer dans les lieux de cette sorte, qui me paraissent nombreux et où le sol ressemble à la peau d'un **gruklik**. La moindre épine peut nous tuer. Ce matin encore, deux de nos hommes ont péri. On va dire, à Brechor, que nous sommes des héros.

Je pense au poème du vieux Rholrok : « Ne va pas où les tapis sont froids, et où les étoiles se hérissent. Reste dans ton jardin, et paisiblement savoure le fruit du **rhimalmé**. »

Le vieux Rholrok passe pour un sage. Alors, nous sommes des fous?

Une équation me courait par la tête tandis que nous parcourions ces lieux morts et enténébrés. Je crois que je suis sur la voie. Il faudra que demain j'en parle à Rahrs.

Dans l'immédiat, j'ai l'impression que notre quadrilatère ne sera pas aussi facile à déterminer que nous l'avions cru tout d'abord. Je ne veux pas trop mettre en danger la vie de nos travailleurs. Quoique...

Ils m'embêtent, à Brechor. Ils voudraient que je sois toujours pendu au micro. J'ai chargé Drissk de cette besogne. Pérorer lui plaît.

Resnec, le 7-5-2999. — Nous avons continué notre exploration. Presque partout, nous avons trouvé ces mêmes hérissements métalliques. La grande clairière plate dans laquelle est établi notre camp semble une exception. Notre **grissgaris** a eu une panne, heureusement réparable. Mais l'usure de nos véhicules est affreusement rapide. Et la pensée qu'un jour il nous faudra peut-être regagner à pied le camp à travers des broussailles de platine s'associe à l'image de mon corps rigide, à jamais immobile dans la nuit. Je ressemblerai au Lurkar de la légende qui, pendant mille ans, dort emprisonné dans un bloc de glace. Avec cette différence que, moi, je ne me réveillerai pas. Mais a-t-on bien envie de s'éveiller lorsqu'on dort depuis un temps si long? L'idée que je pourrais mourir dans une minute me révolte. Mais l'idée que je pourrais être mort depuis mille ans me laisse parfaitement calme.

Je suis, ce soir, fatigué. Bien étrange sensation. Un mot dont je ne connaissais le sens que d'une façon toute livresque. Nos ancêtres se

plaignaient toujours d'être fatigués, ou mal en point. Etait-ce de cela qu'ils voulaient parler? J'ai dans les jambes comme une lourdeur. Dans la tête, un vide.

Je voulais ce soir dire un mot à Rahrs de mes calculs. Je n'en ai plus envie. Mes calculs se brouillent, deviennent une bouillie... Inquiétant? Je me suis dit en songe qu'il ne fallait jamais s'inquiéter de rien.

Drissk s'en tire très bien au micro. Les Brechorois en redemandent. Il leur raconte tout ce qui lui passe dans la tête. A l'entendre, nous serions déjà dans le paradis de nickel, parmi les anges et les *ulkeks*. Il faudra que demain je fasse une petite mise au point.

Resnec, le 10-5-2999. — Rien noté depuis trois jours. Plongé jusqu'au cou dans cette entreprise de réchauffement. Il ne nous reste plus que deux *grissgaris* en état de rouler. Et nous n'avons établi qu'une des faces de notre quadrilatère. A Brechor, on s'imagine peut-être que les kilomètres carrés sont, par ici, faits comme au Nécorb, et qu'on s'y promène aussi aisément que sur l'avenue qui relie la Khrarbine à la Brisskarec. Trois de nos hommes, ce matin encore, ont été retrouvés morts, plus rigides qu'une tige de platine. Les gens qui veulent être assurés d'une bonne conservation après leur dernier soupir n'ont qu'à faire construire par ici leur caveau de famille. Ils y demeureront en meilleur état que dans les nécropoles réfrigérées du Nécorb.

Rahrs commence à broyer du noir. Il mâche ses grains d'une dent mélancolique. Moi, j'ai décidé de passer la journée dans ma tente. Comme beaucoup de nos hommes, immobilisés par la panne des *grissgaris*. J'essaierai de penser pendant une heure ou deux à six choses à la fois. Excellent exercice. Notamment à ce poème que je veux dédier au froid et au silence.

Mais le vieux Rholrok avait bien raison. Nous ferions mieux de ne pas quitter nos jardins, qu'embaume en ce moment le parfum des *métrèfles* et des *okssis*.

Resnec, le 12-5-2999. — Les quatre nouveaux *grissgaris* étaient prêts à Brechor. Je suis allé les chercher hier. On m'a regardé comme une bête curieuse. Mais on commence à moins écouter ce que raconte Drissk. On trouve qu'il rabâche un peu. Les sceptiques pensent de plus en plus que cette entreprise du grand réchauffement des zones glaciales n'est qu'un mythe, et que nous ne réussirons pas. Un petit vent qui glisse sur moi comme le vent de Rarhiss sur les oreilles du *breban*.

Rahrs et moi, nous allons partir dans un instant pour une très grande randonnée. C'est la pleine lune. Elle s'est levée tout à l'heure, immense, bouchant le quart de l'horizon. Nous irons bien un jour, sur cette lune vieille et rose, poser nos pieds? J'y songe. Il doit y faire aussi froid qu'ici. Mais ce sera plus passionnant encore. Plus passionnant? Et quoi donc peut me passionner? Cet univers est gris comme la cendre. Je voudrais savoir ce qui me manque.

Resnec, le 13-5-2999. — Je n'ai pas écouté un cylindre informatif, ni fait marcher la radio, ni projeté un film depuis que nous sommes ici. Ce n'est pas cela qui me manque. Je ne m'ennuie que lorsque je n'ai pas quatre ou cinq méditations à poursuivre en même temps.

Ces cylindres enregistreurs sont bien lents, et nos langages bien imparfaits et bien paresseux. Ce qu'il me faudrait, c'est un appareil qui captât directement mes pensées dans leur enchevêtrement et leur foisonnement. Je suis pareil à Broblirk, l'habile, qui avec ses longues guides conduisait six *jardannes* à la fois. Penser est exaltant, mais parler fastidieux. Quant à écrire, quelle affreuse corvée! Je me demande comment faisaient nos ancêtres qui ne disposaient que de l'écriture. Mais sans doute ne pensaient-ils que très lentement, à une seule chose à la fois. Moi, je ne puis en noter qu'une. Et encore est-ce la moins subtile, car je n'ai qu'une langue — comme ils n'avaient qu'un porte-plume. Mais en ce moment, il y en a quatre autres qui font leurs spirales et leurs sinusoïdes à l'intérieur de ma tête. Nous sommes d'étranges animaux.

Je rêve — c'est une autre de mes pensées, mais il faut que je la note pour mémoire — d'un sixième sens. Il s'agirait de rendre sensibles à certaines radiations certaines cellules de notre être qu'il faudrait différencier par artifice. Mais il est plus difficile d'intervenir à l'intérieur de nos honorables personnes que dans les espaces extérieurs. L'entreprise de réchauffement des terres froides n'est qu'un jeu auprès d'un tel projet. « N'essaie pas de savoir, a dit le vieux Rholrok, comment germe le fruit du *rhimalmé*. » Mais nous voulons tout savoir. Et même tout faire. En sommes-nous plus heureux? Et qu'est-ce que c'est qu'être heureux? Avec quelle balance *nikrisienne* pèse-t-on cela? Je crois bien qu'il y a en nous un démon lunaire qui est encore plus fort que le vieux Rholrok.

Resnec, le 14-5-2999. — Rahrs, furieux, m'annonce :

— A Brechor, on commence à nous accuser de ne pas avoir assez étudié le terrain avant de commencer nos travaux. Ne savent-ils pas, ces abrutis, que nos machines volantes, en leur état actuel, ne peuvent pas tenir plus d'une demi-heure au-dessus des terres froides, et que le phénomène que nous avons pressenti, et que tu as nommé *brislikor*, nous empêchait de photographier électriquement le sol? Ignorent-ils que nous avons été obligés de nous poser, pour ainsi dire, à l'aveuglette, et qu'il a fallu un singulier hasard pour que nous tombions juste sur ce bout de terrain plat? Ont-ils oublié que nous opérons à une température plus près du zéro absolu que de celle qui règne à la Khrarbine? Ne se rendent-ils pas compte que le premier quadrilatère sera le plus difficile à établir, et que tout sera plus commode ensuite lorsque nous aurons un point d'appui? Ils nous reprochent aussi d'être allés trop loin dans le Nord. Comme s'il n'y

avait pas intérêt à planter notre clou le plus haut possible. Ils ont bien de la chance, à la Khrarbine, que nous soyons venus nous-mêmes. Car si l'on avait confié la chose même aux meilleurs agents d'exécution, à Kriss, par exemple, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

— Dis-leur, fis-je, qu'ils viennent enquêter sur place. Et rappelle-leur le vieux proverbe : « Le **grokmar** ne peut pas y voir très clair s'il emprunte l'œil de la **mrimoise**. »

Rahrs sourit. Je vois bien qu'il pense à une foule d'autres choses en me tenant des discours. A quoi pense-t-il? Les conversations parlées sont toujours à côté de l'essentiel. J'aimerais communiquer **directement** avec un autre être, sans l'entremise du langage. Un fameux problème.

— Ils veulent, fit-il, que tu viennes toi-même t'expliquer au micro.

— Dis-leur que je suis très occupé. Dis-leur que je compose un poème. Des lueurs dorées passent dans les yeux de Rahrs. Je crois bien qu'il est fait de la même substance que moi.

Resnec, le 17-5-2999. — Nous avons établi la seconde face du quadrilatère. Six morts.

Resnec, le 18-5-2999. — Brechor parle de nous envoyer du renfort en travailleurs. Ce ne sont pas des hommes qu'il nous faut, mais des **grissgaris**. J'ai dit à Drissk de le répéter au micro à longueur de journée.

Resnec, le 26-5-2999. — Rahrs est allé hier à Brechor. Il a fait un peu de bruit à la Khrarbine. Il a ramené les six véhicules qui étaient prêts. Avec trois d'entre eux, nous partons pour une exploration de plusieurs jours. Nous emportons des tentes thermiques.

Resnec, le 30-5-2999. — La nature, elle cache dans sa manche toutes ses surprises. Elle ressemble au prestidigitateur qui fait sortir de sa petite glace des fleurs, des cylindres et des **grokmarks** vivants. Nous sommes allés vers le Nord. Tous nos pontifes prétendaient que la vie est impossible au-dessous d'une certaine température. Je ne crois, moi, à une chose, que lorsque je l'ai vérifiée. Nous avons trouvé des espèces de plantes — grosses, hautes, cylindriques, pareilles un peu au **recbarec** dont la curieuse et dure substance, le bois, sert à faire des objets précieux. Mais on ne saurait pousser l'analogie plus loin. Ce ne sont pas des plantes. Elles appartiennent, en tout cas, à un autre règne. Plus près du minéral. Tout près du minéral, mais sans qu'on puisse les confondre avec les cristallisations. Ce sont bien des **végétations**. Tout à fait étrange. Qui nous dit que nous ne trouverons pas aussi des animaux? La vie se faufile par toutes les fissures du possible. C'est bien ce que j'avais toujours pensé. Mais comment s'y prend-elle? Et qu'est-ce que c'est que la vie? Et où veut-elle en venir? Drôle de question. Devant cette question-là, nous restons aussi stupides que le **grokmar** qui, dans un champ de **kurniss**, a trouvé un réveille-matin.

En revenant nous avons découvert, à l'Est, une nouvelle clairière plate,

beaucoup plus vaste que celle où est établi notre campement. Nous allons abandonner une des faces de notre quadrilatère pour nous tourner de ce côté-là. Tout ira vite désormais. D'autant plus que nos nouveaux véhicules se comportent beaucoup mieux que les précédents. On a tenu compte de nos avis à Brechor.

Resnec, le 32-5-2999. — Rahrs me dit :

— Je rêve d'un enseignement qui se ferait par radiations.

— Nous sommes au moins deux à en rêver, lui dis-je.

Il ajoute : _ Si nous y parvenions, il n'y aurait plus d'imbéciles.

— Crois-tu? lui dis-je.

Resnec, le 33-5-2999. — Drissk, qui commençait à se battre les flancs devant le micro, va pouvoir tenir en haleine le Nécorb tout entier, et même l'Orbal et le Branec.

Nous avons été attaqués par des bêtes monstrueuses. Par des monstres quasi minéraux, mais qui courent plus vite que le *kalmerk*, et qui sont plus gros que *l'elbrer*. Des sortes de rochers ambulants, aux yeux de quartz et aux pattes de platine. Le campement ravagé, quinze tentes renversées, laminées par cette trombe vivante, vingt-deux morts. Et nous n'avions pas même sous la main une mitrailleuse électrique. Mais peut-être ne nous eût-elle servi de rien. Voilà qui va nous compliquer l'existence.

Un bruit de montagnes en marche m'avait fait sortir de ma tente. Je croyais à un séisme. Nous savions depuis longtemps par nos sismographes que le sol, qui est sage et tranquille dans les régions habitées, tremble encore parfois dans les zones glaciales. Je vis des masses se mouvoir dans le crépuscule bleu. Et le bruit s'amplifiait, comme celui d'une avalanche pierreuse dans une gorge étroite.

Les bêtes — quel autre nom leur donner? Rahrs, le grand baptiseur des nouveautés insolites, ne les avait pas encore désignées de ce vocable : *rhamssriss*, qui leur va si bien et qui leur restera — les bêtes, en un clin d'œil, furent sur nous. Elles étaient une trentaine. On aurait dit que le vieux champ de Kabor, au centre de l'Orbal, où l'on peut voir de si curieux monolithes qui datent du temps des premiers Rhaméens, s'était mis à marcher, à galoper. Un des monstres fonçait droit sur moi. Je pus, d'un saut, me garer.

Cela ne dura que quelques secondes. Rahrs, qui était resté dans notre tente, n'en sortit qu'au moment où les derniers mastodontes disparaissaient à l'horizon. Je ne suis pas sûr que ces êtres étonnants, glacés et durs, s'étaient aperçus de notre présence. Il ne nous restait qu'à compter les morts.

Je n'ai pas manqué de faire un rapprochement entre cette trombe animalo-minérale et les curieuses végétations que nous avons vues l'autre jour. Nous avons remarqué aussi, au pied d'une basse colline

de mercure gelé, une série d'excavations bizarres que nous nous sommes bien gardés d'explorer, car elles étaient hérissées de piquants. Étaient-ce les terriers où s'abritent ces monstres?

Je dis < < monstres » par une vieille habitude de langage. Mais je sais bien depuis longtemps que rien n'est monstrueux dans la nature. Pas même la mort. Peut-être est-ce seulement la vie? N'est-elle qu'un extraordinaire accident de la substance?

Drissk vient me dire que Brechor nous envoie ses condoléances et ses pensées affectueuses. Que nous voilà donc réconfortés! La « Merskonec » nous réclame un film sur ce qu'elle appelle déjà « ces fameux *rhamssriss* ». Elle le paiera cent mille *reknors*, ce qui est coquet. Mais qu'elle vienne donc le prendre elle-même.

Notre affaire se complique. Nous sommes à la merci d'un nouvel assaut. Je me prends parfois à Ravoir en tête que deux ou trois « trains » de pensées. Mes grands calculs *arrikbrarins*¹ n'avancent pas. J'ai même la sensation d'être plus loin du but qu'il y a quelques semaines. De nouveau, dans mes jambes, j'ai senti une lourdeur. Il me déplait fort d'être « fatigué ».

Je viens de conférer dix minutes avec Rahrs. Qu'il est donc long de s'expliquer avec des mots sur des questions matérielles! Pourtant, entre Rahrs et moi, point n'est besoin de s'appesantir. Nous sommes d'accord : il y aura un péril tant que tout ne sera pas en place, et que je n'aurai pas pressé sur le bouton. Ce péril, il faut l'accepter. Et tâcher d'aller plus vite.

J'ai expédié Dreskar à Brechor, pour qu'il en ramène des bombes calorigènes. Comme il ne saurait être question de faire venir des canons *elkersiens*, je crois que ce sera l'arme la plus efficace contre les mastodontes minéraux. Je suis sûr que la chaleur les tue.

Les « aventures », me disais-je naguère, me passionneront peut-être. Un peu. Oui. Pas beaucoup. Il n'y a d'aventures véritables que celles qui se déroulent dans les profondeurs de l'esprit. Ce n'est malheureusement pas le cas tous les jours. On repasse par les mêmes sentiers. On tourne en rond, comme l'oiseau de la fable.

Resnec, le 34-5-2999. — Dreskar n'est pas rentré. Sa machine volante a dû tomber à une centaine de kilomètres d'ici. Il venait de nous prévenir qu'il était en difficulté.

On a vu un troupeau de *rhamssriss* se profiler sur l'horizon. Mais il ne s'est pas dirigé vers nous. Drissk a pris un film. Il ne perd jamais le nord, Drissk.

Les pilules de *jirs-brar* sont monotones. Tout est monotone. Toujours. J'admire ceux qui, toute la journée, laissent passer entre leurs dents un petit sifflement d'aise. Je n'irai point jusqu'à m'affirmer à moi-même que je les envie. Tout compté, je m'intéresse à ma propre personne

plus qu'ils ne m'intéressent, et sans doute un peu plus qu'ils ne s'intéressent à eux-mêmes. Suis-je orgueilleux? Le mot « orgueilleux » est pour moi comme le mot « fatigué ». Je ne le comprends pas bien. Je n'éprouve pas d'orgueil. Je me sens être. Voilà tout. Et je n'y suis pour rien.

Rahrs non plus ne doit pas s'amuser tous les jours. Il a voulu ce soir que nous écoutions le concert du Hup-Neg. J'aurais préféré regarder le ciel, qui est ici bien plus beau la nuit qu'à Brechor. J'avoue que j'ai été amusé par une petite chanson bête et sautillante. J'aurais bien voulu voir celle qui la chantait, et qui avait l'accent orbalien. Dommage qu'ici la télévision marche si mal, comme nous l'avions prévu.

Trois faces du quadrilatère sont en place. Et la quatrième sera la plus facile à installer, puisqu'en zone plate sur toute sa longueur. C'est maintenant l'affaire de trois jours. Sauf imprévu.

Resnec, le 35-5-2999. — Un galop de *rhamsriss*, ce matin, à cinquante mètres du campement. Ces bêtes de pierre courent, droit devant elles, comme *l'elbrer* qu'a piqué une mouche. Drissk n'a pas pu les filmer. Il était très vexé. Il se promène avec sa caméra accrochée en permanence sur sa poitrine. Il n'est d'ailleurs pas le seul.

J'ai abandonné momentanément mon grand calcul. Sans doute avais-je l'illusion que j'étais au but. Un mirage surgi dans l'espace mental. Ce n'est pas la première fois. Mais je vois bien que je ne pourrai utilement reprendre ce travail qu'en laboratoire. J'occupe mon esprit à des choses secondaires : moyens d'atteindre la lune; nature éventuelle d'un sixième sens; degré d'« intelligence » des *rhamsriss*; lignes et couleurs dans l'art orbalien primitif; les révoltes cellulaires; la télé-olfactivité. Et tout ce qui me vient par le travers de l'air glacial, de l'air qui est à deux doigts de se liquéfier.

Resnec, le 36-5-2999. — Les Brechorois se préparent à nous acclamer. Drissk leur a bien chauffé l'imagination. Il a annoncé à tout Rhama, ce matin, que notre quadrilatère serait en place demain. Mais comme il quittait son micro, trois *rhamsriss* ont traversé le camp. L'un a écrasé sa tente. On l'a retrouvé avec une jambe broyée. Vivant, par miracle. Son vêtement thermique avait résisté. On l'a aussitôt porté à l'ambulance. Ibrar a fait l'opération. L'opéré demandait : « Ma caméra est bien intacte, n'est-ce pas? » Cette fois, il tient son film. Il en sera quitte en passant six mois au pavillon D. de Bris-Brechor, où on lui refera une jambe en lui greffant de l'os et de la viande *d'orsikar*. Pas d'autre victime dans le camp.

La machine volante qui a emmené le blessé est revenue sans encombre et nous a rapporté les bombes calorigènes. Rahrs parle d'organiser une chasse au *rhamsriss*. J'ai fait le tour du quadrilatère au milieu duquel nous avons installé notre campement. Tout m'a paru convenablement installé. Les foreuses énergétiques fonctionnent. Les grandes armatures

ont été dressées. Demain soir, je presserai le bouton. Puis j'irai faire le petit discours au micro.

Resnec, le 37-5-2999. — J'ai entendu leur radio tout à l'heure. Us annoncent déjà que le trente-septième jour du mois de Kors, de la deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième année de l'ère d'Akri sera une journée historique. Cela me rappelle le soir où j'ai tiré la ficelle du détonateur qui devait mettre en marche la grande turbine océanique d'Adras-Koliss. Devant les mégaphones de Brechor, on applaudissait, comme au feu d'artifice de la fête des Cinq-Rihols.

Dans dix minutes, nous allons, en quelques secondes, arracher vingt-cinq kilomètres carrés de territoires glacés du Nord à leur froidure et à leur nuit. Rahrs est allé jeter le dernier coup d'œil. Lorsqu'il reviendra, je presserai sur le bouton. Cela aussi va être un assez beau feu d'artifice. A moins que nos calculs ne soient pas exacts. Un décalage, en trop ou en trop peu, et tout est par terre. En trop, nous serons grillés, comme les petits pains de *lars-brek*. Mourir grillé au pôle Nord sera original. Si le décalage est en moins, il faudra rentrer à Brechor sous les huées. Autrefois, j'éprouvais quelque émotion dans les minutes qui précédaient les événements dont j'étais le responsable. Un peu comme l'acteur neuf qui va monter sur la scène. Mais je suis parfaitement calme. Ce que je vais faire est du même ordre que ce que fait le boulanger lorsqu'il allume son four électrique. Et n'a pas, somme toute, tellement plus d'importance. C'est une question d'échelle. Et de moyens. On s'extasie devant ce qui est grand. Rien n'est grand. Si ce n'est, parfois, cette petite lueur que l'on sent s'allumer au fond de soi-même. Mais voici Rahrs.

Brechor, 1-6-2999. — Je suis à Brechor. Tout s'est bien passé là-bas. Mais ils viennent, ici, de me dévorer deux journées entières. Croient-ils la vie si longue, que l'on puisse ainsi donner deux de ses jours en pâture aux foutes? Je n'ai pas pu me dérober. J'aurais voulu rester là-bas. Mais j'entendais sur toutes les ondes leurs clameurs qui exigeaient que je vienne. Je suis nommé à la Khrarbine. Rahrs aussi. On a « démissionné » deux pontifes pour nous faire notre place dans le haut conseil du Nécorb. Mais Rahrs est resté là-bas. Il viendra se faire acclamer quand je serai de retour. On n'a jamais fait une aussi grosse dépense de papillons bleus, de *rickel*, et de coups de sirène. Sur la Khrarbine, la flamme jaune et bleue des grandes occasions a été allumée à la nuit tombante. J'ai failli être fier. Mais je me défends de ce sentiment-là.

Me voici enfin un peu tranquille dans ma haute lanterne au-dessus des toits. Quelle fragilité en toutes choses! Cette gloire ne me fera pas vivre une minute de plus, ni ne me rendra plus intelligent. Et je sens bien que, comme des enfants peu sages, nous jouons avec la pelote qui pique et dans laquelle il y a le feu craquant.

Là-bas, nous n'avons même pas eu la plus petite émotion due au plus mince imprévu. Mes calculs étaient solides. Nous étions tous entrés sous nos tentes, et y avions actionné, sur un signal de moi, le dispositif **tracnéen**. J'ai chronométré cinq minutes. Puis j'ai pressé sur le bouton. J'ai attendu une minute, puis j'ai dit au micro : « C'est fait... Je crois que tout va bien. » Rahrs était auprès de moi. Brensk nous filmait. Nous ne sommes sortis de nos tentes qu'au bout d'une demi-heure, lorsque eut cessé le bruit crépitant et orageux que faisait le réchauffement de l'air. Nous n'avions pas remis nos vêtements thermiques et nous avons eu d'abord la sensation que l'atmosphère était un peu fraîche. Il faisait aussi clair qu'à Brechor, à minuit, sur la grande place des Melberkiss. Mais ce n'était pas la même lumière. C'était une lumière verte, plus verte que je ne l'aurais supposé, et très vive. Le sol, par endroits, était mou, limoneux, pareil à celui de la plaine d'Orbror. Rahrs croit que l'on pourra installer des cultures intensives entre les affleurements de platine broussailleux. Le fer, lui aussi, est surabondant. Nous avons trouvé des traces de nickel.

J'ai dit au micro : « Il fait aussi bon qu'à Driskarec, aussi clair qu'à Mramor, et Rahrs se prépare à semer des grains de **kurniss**. » Ce sont là des paroles historiques.

Il faudra que nous nous habituions au crépitement que continue à faire l'air gelé autour de notre quadrilatère. De notre campement, on l'entend assez peu. Mais il devient assourdissant à mesure que nous nous approchons de ce que nous appelons déjà « le mur de glace ». Nos machines volantes se sont bien comportées pour franchir ce mur. Mais la manœuvre, au passage, est extrêmement délicate. Les réflexes doivent être de l'ordre du cinquantième de seconde

— surtout pour aller de l'intérieur vers l'extérieur — et j'ai piloté moi-même pour revenir ici. En sens inverse, les risques sont moindres. Il en sera ainsi tant que nous n'aurons pas établi un couloir chaud avec le Nécorb. Tout ira vite, maintenant que notre clou est enfoncé dans la calotte glaciaire. Et dans six mois, les colons pourront commencer à venir.

« Ainsi errent les peuples... », comme disait le poète orbalien du XI^e siècle. Nous sommes des créatures infiniment voraces. Pourquoi quitter ces terres chaudes où la vie est facile? Pourquoi toujours croître et multiplier? Le Nécorb souffre de congestion. Encore trois générations, et c'eût été l'apoplexie

— maladie que les individus ne connaissent plus depuis longtemps, mais qui devient aiguë à l'échelle du collectif. L'Orbal est plein à craquer, et serait encore plus plein sans la grande catastrophe **électro-riskorbienne** d'il y a vingt ans. Le Branec en est au même point que nous.

Vu d'un peu haut, ce que nous sommes en train d'accomplir et à quoi

nous attachons tant de prix ressemble aux travaux de l'insecte **krikal** lorsqu'il se met à agrandir sa tanière. Nous sommes des insectes. Oui, des insectes... De tout petits insectes dont la tanière est un des continents de la planète Rhama. Nous sommes l'insecte « nécorbien ». Un insecte très remuant et très entreprenant.

Mais à quoi tout cela sert-il? Qu'est-ce qu'il y a là-dessous? Pourquoi suis-je allé risquer ma précieuse petite vie d'insecte au-dessus de ces terres inhospitalières et glacées? Ne serions-nous pas mieux dans notre jardin? Je commence à savoir un assez grand nombre de choses plutôt compliquées; mais il en est une en apparence toute simple que je ne sais pas : c'est pourquoi j'agis, et qui je suis.

Karmine m'a téléphoné tout à l'heure. J'ai failli ne pas répondre. J'ai omis volontairement de déclencher le téléviseur. Nous ne nous sommes point vus. Seulement entendus. Elle avait une petite voix lointaine. Elle m'a gentiment félicité. M'a-t-elle aimé? M'aime-t-elle? N'aime-t-elle en moi que l'insecte nécorbien qui réchauffe les pôles et qui va siéger à la Khrarbine? Mais qu'est-ce que c'est qu'aimer? Lorsque je serai de retour là-bas, il faudra que je lance un train de pensées sur le mot « amour ».

Resnec, le 3-6-2999. — Bien revenu au campement. Tout y est normal. Rahrs est parti se faire adorer à son tour.

Resnec, le 4-6-2999. — Cette lumière verte est un peu agaçante. Ne nous habituerons-nous donc jamais tout à fait à l'artifice? Il faudra que j'étudie d'un peu plus près le problème de l'accoutumance; et que j'examine si on ne peut pas le résoudre... artificiellement.

Le mot « artifice » n'a d'ailleurs aucun sens au regard de l'absolu. Rien, dans l'univers, n'est artificiel. C'est nous qui sommes présomptueux. J'aimerais savoir si la mouche **risrick**, la première fois qu'elle a tissé une toile hexagonale, a trouvé ça bizarre, et si elle a eu de la peine à s'habituer à cette merveille.

Resnec, le 6-6-2999. — Deux autres quadrilatères sont amorcés. L'un en direction du Sud, l'autre de l'Est. Mais le travail est beaucoup plus facile. Nous poussons le « mur de glace » devant nous. La part de l'aventure est terminée. Cela devient de la bureaucratie. J'imagine que les vieux Orbaliens qui ont découvert le Nécorb ont dû s'amuser plus longtemps.

Rhama, c'est tout petit. Et nous ne savons pas encore sortir de cette prison pour aller nous promener dans les alentours.

Resnec, le 7-6-2999. — Rahrs prolonge son séjour à Brechor. Aimeraient-ils les encens? Il m'a expliqué ce soir qu'il surveillait la construction de nos machines volantes et qu'il activait la fabrication des **grissgaris**. Il m'a annoncé que la première ville que l'on construirait dans le quadrilatère serait baptisée Morahrs — de nos deux noms accouplés. Ainsi en a décidé la Khrarbine. Moi, je veux bien. Nous deviendrons

aussi légendaires que les deux Orbaliens, Brechniss et Horlok, qui posèrent — paraît-il — la première pierre de Brechor, après avoir tué ce gros et féroce animal aujourd'hui disparu qui se nomme le **jardrack**. Mais nous, nous n'avons même pas tué un **rhamsriss**. Il va falloir que j'organise une battue.

Resnec, le 8-6-2999. — La battue était inutile. Deux **rhamsriss** se sont jetés dans notre quadrilatère. Ils n'ont pas fait cinquante mètres. La chaleur les a tués. Je les ai fait porter au campement et les ai examinés. Ce sont bien des bêtes minérales. Pas trace de matière organique en elles. Pourtant, dans leur substance, s'opèrent de mystérieux échanges. On y voit des tissus, des vaisseaux. Sans doute les **rhamsriss** se nourrissent-ils de ces végétations curieuses que nous avons trouvées il y a quelque temps, et dont nous avons découvert depuis des spécimens dans notre quadrilatère. Voilà qui confirme l'hypothèse par moi depuis longtemps faite que la vie n'est pas nécessairement liée à la matière organique. Elle est inscrite dans le minéral. Elle y sommeille, en quelque sorte. Elle est un instinct épars et partout elle incite la substance à prendre des formes plus compliquées et plus conscientes.

J'ai la sensation parfois que je suis sur le point de découvrir quelque étonnant secret. Mais le mirage toujours s'éloigne dans l'instant même où l'on croit qu'on le tient. Ainsi la ville des Urdruks, dans le désert salé d'Iskar.

Resnec, le 9-6-2999. — Bureaucratie, bureaucratie. Tout n'est que bureaucratie en ce monde. J'ai eu avec Brensk une longue conversation intéressée. Brensk est l'insecte-mathématicien par excellence. Aussi précis que la balance **nikrisienne**. C'est un insecte. Un véritable insecte. Malgré son gentil sourire et ses manières exquises. Il y a même en lui je ne sais quoi de presque minéral, comme dans le **rhamsriss**. Fossilisé par la mathématique. Avec lui, aucun risque d'erreur. Et déduisant toujours de ses calculs les ordres qu'il donne. Exactement le personnage qui conviendra pour diriger complètement les travaux le jour sans doute prochain où je sens que j'en aurai assez de cette bureaucratie polaire. Dès que Rahrs sera de retour, je lui en parlerai. J'imagine qu'il ne veut pas, lui non plus, moisir ici.

Resnec, le 10-6-2999. — Pensées en éventail. Jeux de tête. Biologie, mathématiques. Et de petits poèmes dans l'entre-deux. Une musique très fine; une trame très douce. Je me suis essayé à envelopper le mot « amour » d'un réseau d'interrogations et de réponses. Tout se ramène à des chimies; tout, à la fin du compte, devrait pouvoir se traduire en formules mathématico-chimiques. Mais cette chimie-là, si elle n'est point la haute et ultime suavité, le poème-roi, que ce monde s'écroule! Tant de choses encore qui nous dépassent! Mais du **rhamsriss** à

l'amour-poème, que de chemin! Je me convaincs parfois qu'il y a dans notre labyrinthe une porte — peut-être est-ce la porte *alkurkine* des vieux poètes — par où l'on entre dans un espace suave, dégagé des contingences. Quand j'avais dix ou douze ans, et avant que n'entrât en moi le cortège des grandes sciences rhaméennes, il m'arrivait de rêver des journées entières à la porte *alkurkine*. Ai-je tellement changé? Je ne crois à rien. Je crois que tout est possible, même l'inimaginable.

Nous ne savons rien, rien. Nous ne sommes pas beaucoup plus *avancés* que la mouche. Je regardais le ciel, ce soir, avec un télescope. Je me faisais l'effet d'être un insecte au bord de sa tanière, agitant ses antennes pour prendre le vent.

Aimer? Puis-je aimer? Et qui?

Resnec, le 11-6-1999. — Rahrs est rentré. Je ne sais pas s'il aime les encens. Mais il méprise les foules. Longue et bonne conversation, et sans que j'aie à sortir de mes « trains de pensées ». Nous avons parlé du poème-sensation, par-delà le langage. Par-delà même toute représentation plastique. Mais comment le capter, ce poème? Le communiquer? Quelques vues ingénieuses de Rahrs. On ne voit jamais tout soi-même. Mon ami a des côtés étranges. Mais c'est un animal de la grande espèce. Il dit du *rhamssriss* : « Une cornue où la vie fait ses premiers essais. » Rahrs et moi, nous avons un fonds de pensées communes. Des pensées aussi qui divergent. Il y a en lui, ce me semble, comme un noyau dur, une sorte de caillou. Un côté minéral, pour tout dire. Mais pas à la façon de Brensk. Brensk est beaucoup moins compliqué. On voit tous ses rouages. Rahrs l'est terriblement. Autant que moi.

Resnec, le 14-6-1999. — La radio annonce une révolte en Orbal, dans le district dragéen. Révolte dirigée contre nous. Peu de détails. J'ai essayé de prendre les postes orbaliens. Ils se sont tus. A Brechor, on a dû faire fonctionner la grande herse du silence. Et ce n'est pas bon signe.

Nous avons, Rahrs et moi, tenté de téléphoner à la Khrarbine. Mais nous sommes coupés, nous aussi. Un imbécile a dû faire tomber la herse sur nos propres messages! Nous nous tâtons pour savoir si nous devons partir. Peut-être n'est-ce qu'un incident. Mais peut-être est-ce un grand *kermelnec* qui commence, avec du sang sur les pavés, et les maisons qui flambent. J'ai peur qu'à la Khrarbine ils ne fassent des bêtises. Barluck a une tête politique, mais il est parfois impulsif et violent. Bien diriger les tribus d'insectes est encore plus difficile que de réchauffer les pôles. Nous avons maintenant notre mot à dire. J'entends dire le mien.

Ces Orbaliens sont insensés. Mais je comprends si bien leurs inutiles sursauts. Pauvre Orbal, berceau de tous nos triomphes, source où je vais boire si souvent encore! C'est là-bas qu'ont poussé les plus belles

fleurs de Rhama. Nous mettons le soleil en fûts, perçons la croûte de la planète, maîtrisons les marées, mais c'est eux qui ont eu Lormeknor, Rholrock, Blecriss, et tant d'autres génies somptueux. Ce sont eux qui se sont approchés le plus près de la porte **alkurkine...**

Je n'oublie pas que je ne suis qu'un Nécorbien de fraîche date. Mon grand-père paternel est venu se fixer à Brechor l'année du Rikelmar. Et ma mère, elle aussi, est orbalienne. C'est dans sa si curieuse petite maison de Girks, une maison basse et blanche, du XX^{ème} siècle, sur la colline, une maison sans commodités, mais cachée dans les fleurs et pleine de parfums, que j'ai fait mes plus beaux rêves d'enfant. Et quand me prend l'envie de tout à fait me libérer des méditations techniciennes afin de me consacrer à des « trains de pensées » gratuits et harmonieux, où vais-je, sinon à Girks?

Rahrs qui, pourtant, est un Nécorbien pur — il se flatte de descendre du légendaire Horlok — ne dit-il pas lui-même : « Nous sommes des suzerains qui devons vénérer notre vassal. »

Il est vrai qu'il dit aussi — et c'est exact en un sens : « Les Orbaliens n'ont pas à se plaindre. Nous les administrons sans heurts ni morgue. Nous les gavons de films, de jambons de **jardannes**, de grains de **kurniss** et d'idées toutes prêtes. Et s'ils sont malheureux, ce sont eux qui ont fait leur propre malheur. Si nous n'avions pas pris en main leurs affaires, dans quelle pire décomposition ne seraient-ils pas tombés? L'ordre prime tout. »

Brechor, le 15-6-2999. — C'était sérieux. Nous voici à Brechor. Dans un instant, je pars pour l'Orbal. Là-haut, nous avons remis la direction à Brensk, qui l'a acceptée avec sa tranquille assurance d'insecte mathématicien. Chaude discussion à la Khrarbine. Barluck parlait déjà de mettre en vigueur le plan Dereskine : gaz asphyxiants, bombes aériennes. Je lui ai remontré qu'il n'y avait pas eu de violences. Il m'a dit que c'était pire — et c'est vrai en un sens — mais nous ne pouvons pas nous couvrir de honte. La honte, en matière de gouvernement, est un sentiment que Barluck ne connaît point. Il ne connaît que la ruse et la force. J'ai dit que puisqu'il n'y avait pas eu de violences, nous pouvions nous donner le loisir de voir les choses d'un peu plus près. C'est ce que la Khrarbine finalement m'a chargé de faire. En route...

Drisdor, le 16-6-2999. — Je suis allé cent fois déjà en Orbal. Chaque fois, j'éprouve la même sensation, toujours aussi fraîche : la sensation de reculer dans le temps. Ces Orbaliens — est-ce pour se distinguer de nous? — s'accrochent à des formes surannées. Il y a dans leurs villes comme une odeur ancienne. J'aime Drisdor, où l'on voit encore tant de maisons en pierre, et de si beaux jardins. Cette ancienne capitale des Merkéens garde un charme de qualité et parfois je me prends à me sentir gêné du pouvoir qu'exerce Brechor en ces lieux. L'envie m'est venue tout à l'heure de tout abandonner, la Khrarbine, le

réchauffement des pôles, les calculs, les techniques, les négociations et les missions, et d'aller habiter la maison de ma mère, à Girk, tout près d'ici. Que je suis donc étrange et compliqué!

A Drisdor, on n'est pas beaucoup mieux renseigné qu'à Brechor sur ce qui se passe dans le district dragéen. Mais je sens ici un peu de fièvre, un peu de nervosité. L'Orbal est-il tout entier travaillé par ses réminiscences? Curieuse tactique, que celle des Dragéens. Ils se sont **dispersés**. Ils ont quitté les villes. Cette brusque dissémination est plus grave qu'une révolte ouverte. C'est une grande nouveauté. Ils n'ont massacré aucun Nécorbien; mais ils les ont tous emmenés avec eux.

Notre police était bien mal faite, pour que nous n'ayons pas eu vent de la chose. Ou le secret a été bien gardé. Telles sont les premières suppositions qui me sont venues à l'esprit. Mais je sens leur invraisemblance. Il y a là-dessous un mystère. Une espèce de sorcellerie. Tout semble s'être passé comme dans la fable du Krosbecnor — où les gens disparaissent par une trappe. La plupart des Dragéens étaient trop « nécorbisés » pour que tous sans exception se soient prêtés à ce jeu. Il y a autre chose. Quoi? Je cherche. Je fais une hypothèse. Mais elle est si audacieuse... Bien que dans la ligne de certaines de mes recherches. D'autres auraient-ils trouvé? Je doute que ce soit un Dragéen. Leur esprit, si constructif pourtant, n'est pas orienté de ce côté-là. Peut-être tout ceci est-il un coup des Branecois? Pour nous créer des embarras? Possible. Qu'ils aient des visées sur tout ou partie de l'Orbal, je n'en doute guère. Et cela fera un jour une grande explication, un furieux **kermel nec**. Mais quels ravages tout autour de Rhama!

Bien étrange, en tout cas, cette révolte par résorption. Ils ont lancé un dernier message annonçant qu'ils proclamaient leur indépendance et que les nôtres étaient prisonniers, mais bien traités. Puis plus rien. Nos machines volantes qui ont patrouillé au-dessus du district ont constaté que les villes étaient comme mortes. Pas un véhicule. Les usines semblent désertes. Avec des pilules de **jirs-brar**, les Dragéens peuvent tenir pendant des mois. Voire des années.

Branoriss, le 24-6-2999. — Quelle surprenante aventure! Quels épais mystères! A nouveau, tout est bien en place. Notre administrateur du district dragéen,

Kroslar --- un insecte paperassier --- est réinstallé depuis hier dans sa résidence, où je loge jusqu'à mon départ. Il n'a rien compris. Moi non plus, d'ailleurs. Mais mon hypothèse me paraît prendre quelque consistance

Il y a huit jours, quittant Drisdor, je suis venu tout droit ici — et tout seul — me poser sur la terrasse de la résidence. Un silence de tombeau régnait dans Branoriss. Pas âme qui vive. Je suis parti, à pied. Des rues désertes. Une ville abandonnée. Intacte, propre, nette. Pas d'autre

bruit que le bruit de mes pas. La sensation d'errer dans un univers qu'un dieu capricieux aurait minutieusement construit pour y loger des foules vivantes, puis aurait brusquement abandonné, pour passer à d'autres occupations. Ainsi fais-je parfois lorsque je rêve que je suis un démiurge. Sur son socle, le vieux Lormeknor de pierre et de nickel, le père de la pensée dédoublée, poursuivait son éternelle songerie, et je lui ai fait en passant un salut amical. L'avenue des Elmers semblait immobilisée, hors du temps, et tout au bout, la haute basilique où sont inscrits dans la pierre les deux cent cinquante travaux d'Akri, avait l'air d'un phare éteint dans un monde naufragé. Le malaise était en moi. J'ai voulu faire un peu plus de bruit, pour m'assurer de ma propre existence. J'ai mis en marche une petite voiture *elkardine* qui se trouvait sous un porche, et je suis parti en actionnant les trompes. Par la porte du Bribo, j'ai gagné la grande plaine jaune, au sud de la ville. Puis j'ai bifurqué, de droite, de gauche. Les routes étaient désertes. J'ai traversé de petites villes. Désertes également. J'avais presque peur de cet énorme silence qui régnait sur toute l'étendue du territoire dragéen. Une émeute, des cris, des coups, la bombe et le gaz, des cadavres sur les trottoirs, tout cela a un visage horrible, mais déchiffrable. Cette absence? Ce vide? De quels noms les nommer? J'ai laissé la voiture. Je suis parti à pied, par le travers d'un champ. J'ai marché longtemps. Puis j'ai vu, enfin, un être vivant. Il me faisait même de grands signaux, avec ses bras.

Je me préparais à l'aborder dans l'ancienne langue dragéenne, que l'on parle encore dans quelques coins, et avec l'intention de me faire passer pour un autochtone. Mais il était de ceux qui ont oublié leur propre parler, et c'est en nécorbien qu'il m'interpella :

— Que fais-tu? Où vas-tu? Tu sais bien que nous ne devons pas bouger.

Je me contentai de prendre l'accent dragéen, pour donner une vague explication, qui parut satisfaisante. Et je fus introduit dans le cercle des « rebelles ». Etranges « rebelles ». Le groupe sur lequel j'étais tombé se composait de cinq ou six familles qui s'étaient installées sous des tentes de fortune, le long d'une haie touffue et qui tuaient le temps par d'assez futiles bavardages. On m'offrit des pilules de *jirs-brar*. Il n'était que très peu question de la situation. L'événement qui venait de bouleverser leur existence, et dont ils étaient eux-mêmes les acteurs, semblait n'être pour eux qu'une affaire à *côté*. Je m'étonnai de ce comportement. Je n'aime point m'étonner. Malgré la consigne de ne pas bouger, je faussai compagnie à mes hôtes — qui, en temps normal, habitaient une petite ville voisine — afin d'aller voir un peu plus loin. Je tombai sur un nouveau groupe. J'expliquai que *nous* avions perdu notre provision de pilules, et que nous risquions de mourir de faim. On m'en donna de quoi vivre pendant trois mois. Je restai quelques

heures avec ces nouveaux hôtes, installés autour d'un moulin désaffecté. Leur comportement était le même.

Pendant cinq jours, j'errai ainsi de groupe en groupe, usant de la même entrée en matière. Partout la même attitude un peu nonchalante et tranquille. Comme si rien ne se passait. Comme si les Dragéens n'étaient pas en état de rébellion passive contre le Nécorb. Il y avait dans leurs façons je ne sais quel air de détachement et d'absence. De vrais insectes.

Je connais bien les Dragéens. J'ai fait, dans leur district, de fréquents séjours et j'y ai de précieuses et agréables relations. Ils sont à leur ordinaire vifs, et même pétulants, avec parfois quelque brutalité dans leurs manières. Ce que j'ai vu ne leur ressemble pas. J'ai eu grand-peine à savoir comment s'est décidée la dispersion. Il semble que les consignes ont été données tout d'un coup, et que tout se soit fait instantanément, sans un murmure. Ne plus bouger, tel était le mot d'ordre. Attendre. Attendre indéfiniment. En grignotant les pilules de *jirs-brar*. La consigne disait encore : « Si des Nécorbiens se présentent, ne pas leur résister. Se laisser emmener dans les villes. Se laisser réinstaller chez soi. Faire semblant de reprendre sa vie habituelle. Puis filer à la première occasion. Regagner les champs. Camper sous une tente improvisée, le long d'une haie. Et recommencer à attendre. »

En dernier lieu, je me trouvais dans un groupe d'intellectuels. Il y avait même parmi eux deux ou trois Dragéens qui me semblaient fort aptes aux jeux combinés de l'esprit. Us se comportaient exactement comme les autres. Us discutaient avec animation et finesse. Mais sur un point d'histoire littéraire du siècle dernier. Était-ce affectation de leur part? Cela faisait-il aussi partie de la consigne?

Vers le soir du sixième jour — j'étais resté dans ce même groupe pour y passer la nuit — un de mes hôtes se frotta les yeux et s'écria :

— Mais... Que faisons-nous ici?

Il regarda ses compagnons et ajouta :

— Ah! oui...

Je ne saisis pas bien ce que voulait dire cet : « Ah ! oui... » C'était l' « ah! oui » de quelqu'un qui semble avoir oublié quelque chose, et qui brusquement se souvient.

Un autre fit :

— Bon... Je vais rentrer chez moi.

Ils pliaient leurs bagages, sans se livrer à d'autres commentaires. Je les suivis. Leurs voitures étaient à l'abri dans une proche ravine. Ils y montèrent. Je les suivis encore. Les routes étaient grouillantes de véhicules. Tous ces gens semblaient sortir d'un rêve, comme Lurkar, après son sommeil de mille ans. Un peuple d'hallucinés, qui regagnait ses douillots appartements, après huit jours passés plus ou moins à la belle étoile.

A Drelkriss, je quittai mes compagnons, sautai dans la première voiture venue, regagnai Branoriss. C'était hier. Notre administrateur venait d'être réintégré dans sa résidence.

Personne n'a rien compris. Pas même, je crois, les Dragéens. Lorsqu'on les interroge sur leur escapade, ils ont un sourire un peu niais. Certains d'entre eux vont jusqu'à dire : « Cela ne tenait pas debout... » Evidemment, cela ne tenait pas debout. Surtout ce retour. Mais quelle arme redoutable! Et quelle énigme! Je tourne autour de mon hypothèse. Intensément. Plusieurs « trains de pensées » à la fois, lancés dans la même direction, sur le même objet. Et je me convaincs que je dois avoir raison. Il y a dans tout cela je ne sais quoi qui s'apparente aux phénomènes *kurkneckiens*, que l'on n'a pas encore étudiés d'assez près, ni sous tous leurs aspects. Si Rahrs était ici, j'aimerais en discuter avec lui. Il connaît la question aussi bien que moi. Mieux que moi. Et je serais surpris qu'il ne fût pas de mon avis.

Mais qui a pu?... Pas un Dragéen. C'est une quasi-certitude. Un Branecoïse? Je n'en vois guère que deux ou trois qui soient capables de se lancer sur ces voies-là. Rohjrack, peut-être? Ou Brurs? Brurs, que j'ai vu deux heures dans ma vie, est le Rhaméen — Rahrs mis à part — avec qui je me suis senti le plus de plain-pied. Un animal de la grande espèce, lui aussi.

J'ai téléphoné à Barluck tout à l'heure. Mon histoire l'a fait rire. Il serrait nerveusement ses genoux entre ses pouces. Mais les détails lui importaient peu. Puisque tout s'arrange, cela lui suffit. Il m'a félicité, au nom de la Khrarbine. Je lui avais pourtant clairement expliqué que je n'étais pour rien dans ce retour à l'ordre. Il a insisté : « Mais si... Mais si... » Il doit avoir ses raisons de derrière la tête. Barluck n'est point un imbécile. Encore qu'un Nécorbien d'une bien curieuse sorte. D'une sagesse tout empirique. Il pense, comme le vieux Rholrock, « qu'il faut gouverner l'Empire aussi simplement qu'on fait frire un petit poisson ». Naturellement. Mais les empires deviennent de plus en plus difficiles à gouverner. Et je me demande si nous ne sommes pas entrés dans l'ère des forces *kurkneckiennes*!

J'ai téléphoné à Brensk. Tout va bien là-haut. Ils en sont à leur huitième quadrilatère.

J'ai dit à l'administrateur du district dragéen : « Continuez. » Et je l'ai félicité. Puisque les félicitations sont à la mode.

Girks, le 30-6-2999. — Je suis, depuis cinq jours, dans la maison de ma mère. Elle est venue m'y rejoindre. Toujours belle et jeune. Elle a découvert, pour moi, de nouveaux poètes. Elle me les amènera, un de ces soirs, à Brechor.

Je me tiens dans le jardin, sous le ciel. J'ai fait couper le téléphone, la radio, la télévision. On ne sait pas où je suis, à la Khrarbine. J'ai dit à Rahrs de dire à Barluck que je disparaissais pendant huit jours. Les

océans peuvent s'évaporer, la pierre **askarak** tombé sur Brechor, je ne bouge pas. De grandes méditations à l'aise. Une musique au-dedans de moi. Autour d'un tout petit thème. Je revois la fillette qui, dans ce même jardin, alors que j'avais quinze ans, m'a dit : « Tu n'aimerais pas que nous passions tous deux par la porte **alkurkine** ? » J'ai dit : « Si. » Je crois bien que ce jour-là, j'ai été frôlé par l'aile de l'amour. Et voici que ce souvenir me hante et engendre en moi des symphonies. Je descends au plus profond de mon être; jusque dans les cavernes inexplorées. J'y cherche les sources du suave et du tendre. Et aussi quelques nouveaux rouages que rien encore n'a mis en mouvement. Notre machine intérieure est plus compliquée que toutes les machines que nous fabriquons et fabriquerons. Nous cherchons hors de nous-mêmes les grands secrets, mais les plus grands, c'est en nous qu'ils sont. Je voudrais... Ah! que ne voudrais-je pas! Mais on ne sait jamais bien par quelle aspérité se saisir soi-même. Travailler sur soi, c'est travailler sur la substance fuyante par excellence.

Les phénomènes **kurkneckiens**... Mais parler m'irrite... Comme d'entendre une radio. Les mots sont trop lents. J'entrerai sans bruit sous la voûte silencieuse. Pour plus tard, les notations. Ma mémoire est excellente. J'ai su la dresser. C'est une des mes victoires.

Brechor, le 37-6-2999. — Je néglige mon journal. Mais rien de bien notable. Barluck a répandu le bruit que c'est grâce à mon habile négociation que l'ordre est revenu dans le district dragéen. Me voilà un titre de plus à la reconnaissance du Nécorb. La presse a raconté des histoires ahurissantes. J'ai failli me fâcher. Mais quoi? Barluck m'a confié qu'il était inquiet, et qu'il ne veut pas troubler les nerfs du pays. Il perçoit vaguement que des courbes nouvelles se dessinent sur les graphiques de notre espèce, et il sent que cela le dépasse. Rahrs le regarde avec un petit sourire en biais. Rahrs n'a pas peur des monstres. Moi non plus. Mais j'ai peur qu'un jour l'espèce tout entière n'entre dans une impasse au fond de laquelle il y aurait des pièges plus terribles que ceux qui servent à prendre les **galgareks**. J'ai peur que nos richesses, un jour, ne nous écrasent, et que nous ne retombions aussi bas que l'insecte **brusbur**, qui mange ses propres pattes sans s'en apercevoir.

Rahrs est de mon avis sur ce qui s'est passé dans le district dragéen. Mais j'ai l'impression — pénible — qu'il ne m'a pas dit toute sa pensée à ce sujet.

Brechor, le 39-6-2999. — J'ai repris mon grand calcul. En laboratoire. Les longues équations. La chaîne de signes. Les mystères de la substance sous mes doigts. Les abîmes de l'infiniment petit. Les fluides. Les forces. Les tourbillons. Une féerie.

Brechor, le 2-7-2999. — Rahrs est en train d'équiper de nouvelles machines volantes capables de tenir l'air aussi longtemps au-dessus

des régions glacées que celles dont nous nous servons dans les régions habitées.

Le travail de Brensk se poursuit à vive allure. Nous lui avons envoyé mille travailleurs en renfort. Il avance désormais vers l'est sur un front de réchauffement de trente kilomètres. Il a découvert d'importants gisements de nickel. Le fer et le platine abondent.

Brechor, le 3-7-2999. — Soirée avec les poètes. Ma mère en a découvert deux ou trois qui sont bien. Mais la plupart me font l'effet de gentils et vaniteux petits insectes chantants. Ils jonglent avec les mots, les brisent, les lancent en l'air, les rattrapent, les recollent. Ils ne m'ont point l'air de soupçonner ce que pourrait être une poésie plus haute; ce que j'appelle une grande équation suave.

Il y avait même une poétesse. J'ai rêvé parfois d'en aimer une. Ce ne sera point celle-là, qui n'est que plaisante, mais à la façon de l'oiseau **busbul**, dont le malicieux Rikor disait : « Beau plumage, beau ramage. Mais où donc est son âme? »

Brechor, le 9-7-2999. — Séance à la Khrarbine. Bureaucratie. On signale des cas de vieillissement prématuré dans la région d'Orbalock. Elusk s'en occupe. Epluchage de statistiques et de graphiques.

Brechor, le 12-7-2999. — Mon grand calcul. Des journées entières enfermées dans mon laboratoire. A nouveau, la sensation, très nette cette fois, que je suis près du but. Je n'ai rien dit encore à Rahrs. Et peut-être ne lui dirai-je rien. En tout cas, pas avant d'avoir la certitude que lui me dit tout. J'aime Rahrs, et Rahrs parfois me déplaît. Les lueurs dorées qui passent dans ses yeux m'inquiètent. Monde étrange. Etrange barrière, entre les êtres. Etonnante solitude. Et ce besoin que je sens de m'appuyer sur une créature à ma taille et qui pour moi serait transparente.

Brechor, le 27-7-2999. — Nous avons fait l'essai, Rahrs et moi, des nouvelles machines volantes. Une visite au pôle sud. Randonnée rapide dans l'immense nuit bleue semée d'étoiles. Nous avons expérimenté le filtre photographique que j'ai établi pour prendre des vues du sol. Les résultats sont bons. Nous avons obtenu des images à peu près nettes. Et cela facilitera notre travail pour enfoncer un nouveau « clou » — juste à l'endroit le plus propice — dans la région glacée. Demain, nous irons visiter les territoires qui se trouvent au nord de l'Orbal, afin d'y établir un quadrilatère. Partant de là, nous pousserons un nouveau front de réchauffement en direction de l'Ouest, à la rencontre de Brensk — qui avance à pas de géant.

Brensk est décidément un remarquable mathématicien; un exécutant de tout premier ordre.

Brechor, le 32-7-2999. — Le second clou est enfoncé. Cela s'est fait aussi facilement que si nous avions piqué une épingle sur une carte étalée le long d'un mur. Même les opérations les plus vastes, et qui

mettent en branle le plus de matière, prennent l'allure aujourd'hui de réalisations abstraites. Je promène mon doigt sur la mappemonde, là où sont figurées les régions glaciales, et des kilomètres carrés s'enflamment et s'allument. En suite de quoi nous n'aurons plus, à la Khrarbine, qu'à éplucher des statistiques, à opérer des virements, à promulguer quelques décrets.

Dans la première zone de réchauffement, on a commencé la construction de Morahrs — notre ville. Brensk a pris la direction du nouveau quadrilatère. Alzrek est nommé administrateur de Morahrs. C'est, lui aussi, un bel insecte mathématicien.

Soirée au Hup-Neg. J'ai dansé pendant une heure avec une femme d'un grand charme, qui peint des fleurs dans la manière des peintres merkéens du XXI^e siècle. Bavardages et futilités. Mais, à l'arrière-plan, mon grand travail de l'instant.

Brechor, le 2-8-1999. — Ma recherche. J'ai peur maintenant d'aller jusqu'au bout. Je sens sous mes doigts des forces prisonnières toutes prêtes à se déchaîner si je fais le dernier signe. J'ai revérifié tous mes calculs. Je sais ce qui se passera : la fin de Brechor et la mienne. Jamais fragment de substance sagement posé dans une cupule, comme un petit caillou, ne m'a impressionné autant. Quelle effrayante féerie! Quels secrets, chaque jour violés un peu plus! Mais toujours d'autres secrets, plus impénétrables encore, surgissent à l'horizon de nos pensées. O monde! de quoi es-tu fait? Pourquoi es-tu fait ainsi? L'insecte tremble en ouvrant les portes de l'inconnu. Est-ce moi, pauvre insecte de chair et de sang qu'une pichenette écraserait, est-ce moi qui marche au bord de ces merveilleux abîmes? Des rêves démesurés me gonflent. Où va notre espèce? Vers quelles apothéoses? Ou vers quels néants?

Brechor, le 3-8-1999. — Je vis au-dessus de moi-même. Peut-être hors de moi-même. Des « trains de pensées » dans tous les sens. Certains d'entre eux un peu délirants. Attention au délire généralisé. J'ai pris quelques grammes de *serbolsk* pour me calmer. C'est la première fois que cela m'arrive.

A la Khrarbine, Barluck m'a dit : « Vous avez l'air nerveux. Attention au vieillissement prématuré. On en signale quelques cas à Brechor même. »

Rahrs m'a regardé drôlement. Des pailles d'or brillaient dans ses yeux. Je sais qu'il sait que j'ai trouvé une chose. Mais il ne sait pas laquelle. Une phrase du vieux Rholrock me danse dans la tête : « Garde-toi de soulever la pierre sous laquelle il y a des feux cachés. »

Brechor, le 12-8-1999. — J'ai passé huit jours à Driskarec. Ecœuré un peu par la haute société nécorbienne. Ils jouent au *drissbiss*, à la *sardlak*. La *sardlak* fait fureur. Et toute la nuit, ils contemplent des films idiots et somptueux. J'ai rencontré Rohrmine, la femme qui peint

des fleurs. Une idylle. Elle a voulu faire mon portrait, en costume merkéen du temps des Mrirs. Pas mal, mais j'ai l'air d'un insecte doré sur tranche. Rohrmine a la peau douce, des manières caressantes, du goût, et même du talent. Mais pas le sens du large espace poétique. Je lui ai dit adieu bien gentiment.

Brechor, le 22-8-2999. — C'est fait. J'ai vu ce que donnait... la chose. J'ai vérifié mes calculs. Depuis quelques jours, un insurmontable désir me poignait de tenter cette expérience.

Seul, le milieu de l'océan pouvait convenir à mon dessein. Je suis parti ce matin, sans prévenir personne, dans mon petit hydroplaneur énergétique, et j'ai gagné, à trois mille kilomètres des côtes, un point éloigné des passages. Après examen du détecteur m'assurant qu'il n'y avait nulle présence mécanique dans un rayon de mille kilomètres, j'ai posé la « chose » sur les flots. Le mouvement d'horlogerie était réglé de telle façon que je puisse m'éloigner jusqu'à un point convenable. J'ai pris de la hauteur, et me suis immobilisé. J'ai attendu. Seul, perdu dans l'espace. Un grain de poussière. Je n'étais plus qu'une attente; tous mes « trains de pensées » suspendus. Le regard fixé dans la direction d'où je venais.

Il y eut tout à coup une colonne torse debout sur l'océan, énorme, lumineuse, et qui semblait toucher le ciel. Elle s'évasa à son sommet, se colora étrangement, devint un cône, ruissela, sembla-t-il, de toutes parts pendant de longues, longues minutes. Mais je n'en vis pas plus. Un souffle d'une violence extrême faisait basculer mon appareil et l'emportait dans l'espace. J'étais dans un tourbillon couleur de saphir et de feu. Je n'avais pas prévu que la secousse serait si rude, et qu'il aurait fallu m'éloigner davantage. Pourtant, j'étais à plus de cinquante kilomètres de l'endroit où j'avais déposé la « chose ». Jamais encore — sauf peut-être au temps où Rhama était en fusion — une aussi massive ruée de matière ne s'était produite à sa surface. Je me crus mort, tué avec mon secret. Mes mains pourtant travaillaient aux commandes. Les vieux réflexes. Je n'ai pas eu plus peur que je n'ai peur lorsqu'il s'agit de passer du chaud au froid en sortant de nos quadrilatères nordiques. Et peut-être risquais-je moins. Je glissais vertigineusement dans un brouillard bleu, humide, phosphorescent. Lorsque je retrouvai la lumière naturelle et un air plus limpide, j'étais déjà à mi-chemin de la côte.

Maintenant je sais.

J'ai nommé la « chose » — pour moi — le **dragorek**. Je m'étonne maintenant qu'on ne l'ait pas trouvée plus tôt. On aurait pu le faire, presque sans calcul, par des procédés tout empiriques. Mais nous suivons de préférence les pentes que le hasard nous offre.

Gros émoi dans Brechor. La nouvelle de l'événement était connue avant mon retour. Il y a eu, sur les côtes, quelques raz de marée et

quelques dégâts. Les navires signalent une grosse tempête sur tout l'océan. Mais aucun ne semble en perdition. On croit généralement qu'il s'agit d'un fort séisme sous-marin, accompagné d'une tornade. Rien de précis n'est dit sur la monstrueuse colonne d'eau qui s'est dressée au-dessus des flots. Je dois être le seul Rhaméen qui l'ait vue distinctement. Quel privilège d'avoir pu se donner à soi-même, à soi seul, un tel spectacle! Mais que vais-je faire de cette horrible merveille dont la formule est inscrite dans ma tête? Rien pour le moment. Rien. Il m'y faut réfléchir. Rien ne presse.

Rahrs, ce soir, m'a jeté un regard singulier. Se doute-t-il? Il m'a demandé, avec un sourire, ce que je pensais de ce curieux incident marin. Je lui ai répondu que je n'avais pas eu le loisir d'y songer. « Tiens? fit-il. J'aurais cru que tu avais une idée... » Mais nous ne poussâmes pas la conversation plus avant sur ce sujet-là...

Je classe le **dragorek**. Je passe à d'autres travaux. Le **dragorek** a failli me faire délirer. Mais quoi? Ce n'est qu'un monstre de puissance matérielle. La montagne d'eau que j'ai soulevée, elle est moins mystérieuse que la plus mince effusion poétique. Les phénomènes **kurkneckiens** me fascinent bien davantage.

Brechor, le 3-9-2999. — Quelle vie monotone, si je n'avais mes « trains de pensées » ! La Kharbine le matin, et ses séances fastidieuses, encombrées de statistiques. L'entretien quotidien par télévision avec Brensk, et avec trois ou quatre autres insectes mathématiciens dont je dirige les travaux en Nécorb et en Orbal, un coup d'œil au Bureau des Inventions, des bavardages plus ou moins mondains, une soirée de-ci de-là, au Hup-Neg ou à la Grogalrec, un film insipide, une visite au Palais de l'Intellect, un déjeuner à la campagne, avec quelque femme peintre ou avocate, ou poétesse, les corvées chez le coiffeur, l'épidermiste, le médecin, le **barmlek**. La roue tourne. On va on ne sait où.

C'est encore avec Rahrs que j'ai mes meilleurs moments.

Brechor, le 6-9-2999. — Ce que nous ne percevons pas avec nos sens — les radiations, le dedans des choses, les mouvements **kurkneckiens**, et tout ce qui nous est inconnu encore — je voudrais le **voir**, le **voir** directement. Et j'emploie le verbe **voir**, faute de mieux : mais il faudrait un nouveau verbe pour désigner l'activité d'un nouveau sens. Exercices de ma volonté. Expériences de laboratoire. Je crée autour de moi, dans l'air, des figures électriques, des paysages de radiations. J'essaie de les percevoir.

Quelles cellules faudrait-il exciter? Comment les différencier? Comment les rendre sensibles à ce qu'elles ne sentent pas encore? Voilà qui dépasse le calcul.

Il me semble parfois, tant je suis tendu à l'extrême, que je suis sur le point de **voir**.

Quel choc ce serait pour tout l'être ! Quel enrichissement! Que de portes nouvelles seraient ouvertes à l'esprit! Et à l'espèce!

Brechor, le 12-9-2999. — Rahrs est-il plus fort que moi? Oh! je ne suis pas jaloux. On voit ce qu'un autre ne voit pas. Un autre voit ce qu'on ne voit pas. J'ai cherché dans certaines directions. Lui dans des directions différentes. Souvent, nos routes se sont croisées.

Rahrs est très fort. Hier soir, il me dit à brûle-pourpoint :

— Connais-tu la langue des Ordléckiens, que l'on parle encore un peu à Dralecbur?

— Non, lui dis-je. Tu sais bien que je ne connais que le branecoïs, le merkéen, le dragéen et l'orbalien ancien.

— Viens, me dit-il. Je veux te montrer quelque chose.

Je croyais qu'il avait découvert je ne savais quoi d'intéressant dans un vieux texte ordléckien, et qu'il voulait m'en faire part. Il m'emmena dans son laboratoire.

— Assieds-toi, fit-il. Et ferme les yeux. Tu ne les rouvriras que lorsque je te le dirai.

Bien qu'étonné de cette mise en scène — mais Rahrs prend parfois des airs de mystère — je fis ce qu'il me disait.

Je l'entendis aller et venir. Puis je perçus un léger bruit, pareil un peu à celui que fait un moteur *mark-lin*. Ce bruit cessa.

— Eh bien! me dit Rahrs, que penses-tu de la chose? Ne trouves-tu pas qu'elle est plutôt curieuse?

Je ne m'avisai pas sur-le-champ qu'il me parlait en ordléckien, *et que je le comprenais*. Je faillis lui répondre dans cette même langue :

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

Mais tout s'éclaira dans mon esprit. *Je savais l'ordléckien*. Rahrs venait, en quelques instants, d'introduire en moi la connaissance de cette langue. Par quel biais? Par quel mystérieux procédé? Je le soupçonnais vaguement, ayant moi-même médité sur des problèmes de cette sorte, dont j'ai toujours pensé qu'ils étaient en liaison étroite avec les phénomènes *kurkneckiens*. Mais je n'avais jamais trouvé le joint.

Les yeux gris de Rahrs brillaient étrangement.

— Mes compliments, lui dis-je. C'est très fort. Plus fort que d'emmagasiner l'énergie solaire.

Les mots ordléckiens venaient naturellement dans ma bouche, comme si j'avais toujours su cette langue.

— Oh! fit-il, ne t'extasie pas trop. Ce n'est qu'un tout petit commencement, et j'ai beaucoup à faire encore pour mettre la chose au point. Les effets que j'obtiens ne sont que très superficiels. Dans une heure ou deux, tout se sera dissipé. Tu ne sauras plus l'ordléckien. C'est un peu comme si nous tirions des épreuves photographiques sans savoir les fixer.

Tout s'est dissipé en effet assez vite. En vain je fouille ma mémoire pourtant si bien dressée, si fidèle et si obéissante. Je n'y retrouve que les quelques mots ordléckiens que je savais déjà. Une connaissance est entrée en moi et en est sortie. Comme un liquide qu'on verse dans un vase percé. Il me reste dans l'esprit un regret. Et un malaise. Les tours habiles des vieux magiciens ne sont que jeux d'enfant au regard de nos lucides sorcelleries.

J'ai demandé à Rahrs de m'expliquer. Il m'a dit qu'il préférerait ne le faire que lorsque tout serait au point. Puis, après un instant d'hésitation, il a ajouté :

— Mais toi-même... Tu ne me dis pas tout... C'est vrai.

Nous jouons à cache-cache dans le labyrinthe des mystères.

Morahrs, le 32-9-2000. — Nous avons, Barluck et moi, inauguré Morahrs ce matin. Banquet dans le grand hall de platine, coupes de **rickel**, fanfares. Il en est ainsi dans les grandes occasions depuis des temps immémoriaux. Barluck a exalté les bienfaits qu'apporterait à l'économie nécorbienne cette « nouvelle et immense conquête ». Les pensées de Barluck sont fortes, mais courtes. Il serait parfait si rien ne bougeait. Mais tout bouge à une vitesse folle.

Morahrs ne loge, pour l'instant, que les travailleurs du « réchauffement », dont le nombre a été sensiblement accru depuis que Brensk a perfectionné le passage aérien du chaud au froid. Et leur régime de travail se rapproche de plus en plus de celui qui est pratiqué au Nécorb : vingt heures par mois pour le moment. Morahrs est tout petit. Mais dans vingt ans, il sera peut-être aussi grand que Brechor.

Chaque jour, dix machines volantes font la navette, emportant chacune dix-huit cents tonnes de matériel. Nous n'en avons perdu que trois depuis un mois.

Girks, le 2-10-2000. — J'ai pu fixer, sur une plaque **d'urkalk**, une sorte de poème-sensation. Assez informe. Un balbutiement. Mais lorsque je réchauffe dans le creux de ma main la plaque, je retrouve en moi le poème et ses méandres. Ma mère a pris la plaque dans sa main. Elle m'a décrit ce qu'elle ressentait. Pas de doute : le poème l'envahissait, elle aussi. Des « trains de sensations » se formaient spontanément en elle.

J'ai dépassé les mots! J'ai dépassé le langage! C'est effrayant! C'est merveilleux!

Calme-toi, mon esprit! Calme-toi, ma substance! Garde-toi du délire! Que ton délire soit lucide. Et dirigé.

Je m'avance à travers les mystères du **kurkneckisme**. Par d'autres voies que Bahrs. Peut-être plus subtiles encore. Plus secrètes. Mais toutes les voies se rejoignent. Les forces que je délivre par le **dragorek**, par l'effrayant **dragorek**, ce sont les mêmes que celles qui, en moi, font des poèmes et des sensations, des couleurs et des « trains de pensées ».

Toutes les voies se rejoignent. Mais qu'y a-t-il au bout de ces mystères? La porte **alkurkine**? Le porche merveilleux? La grande salle dorée du grand moment où tout sera lucide ?

Girks, le 4-10-2999. — Quelques cas de vieillissement prématuré à Girks.

Frusber, le grand spécialiste, avec qui je viens de m'en entretenir par téléphonovision, n'y comprend rien.

J'ai vu les « vieilliss ». En quelques instants, sans cause apparente, ils se sont fanés, comme la fleur du **mrum**, quand tombe le soir. Des rides sillonnent leur visage. Leurs joues pendent ou se creusent. Leurs dents se gâtent. Leurs veines apparaissent sur les mains. Ils sont horribles. C'est à peine si j'ai pu supporter la vue d'une femme ainsi atteinte, qui pourtant n'a que soixante ans. Ceux qui sont frappés ne meurent pas, mais les procédés habituels contre le vieillissement sont sans effet sur eux. Ils se sentent fatigués. Ils trouvent étrange tout ce que nous faisons.

Ah! nous avons cru un moment, il y a deux siècles, avoir vaincu la mort! Ardrusk parvenait à supprimer toutes les bactéries nocives. Bremor trouvait le principe du rajeunissement des tissus. Grengs réalisait le **brustrom** glandulaire. Mais on s'aperçut vite que si la vie pouvait être prolongée, et supprimées les misères du vieillissement, la mort, la vieille faucheuse, restait souveraine.

Cent vingt ans : telle est l'extrême limite de nos existences. Au-delà, le principe du rajeunissement ne joue plus — sans que l'on ait jamais pu savoir pourquoi. On dirait d'une révolte des cellules voulant obéir à leur destin, qui est de mourir. Un destin qui nous dépasse. Qui se situe bien plus haut que nos sciences et nos trouvailles.

Ah! nous n'avons pas encore tout élucidé. Nous sommes de pauvres insectes.

Brechor, le 20-12-2999. — Mon journal a été longtemps interrompu. Accident, il y a près de trois mois, sur la route d'Orbalorck. Le crâne fendu. Une main arrachée. La mort frôlée. L'atroce souffrance physique — dont j'ignorais à peu près tout. Des sensations inconnues en moi. Des tenailles. Un long poème obscur et douloureux, et quelques curieux délires, enregistrés par ma mémoire intacte, et dont je ferai mon profit.

Mon crâne est d'aplomb. Ma main nouvelle prend bonne forme. Je me sens de nouveau moi, tel qu'avant. Olgroks m'a traité magnifiquement bien. Sans lui... J'étais déjà dans le coma. Un curieux esprit, Olgroks. Il croit, lui, que l'on pourra prolonger la vie de quelques décennies encore, voire de quelques siècles, lorsqu'on connaîtra mieux les phénomènes **kurkneckiens**.

Quelques décennies! Quelques siècles! Et puis!... Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel!

Brechor, le 22-12-2999. — Je suis retourné à la Khrarbine. Statistiques. Budgets. Quelques intrigues contre Barluck. Je crois bien que Rahrs y est mêlé. Les *ulmanériss* s'agitent. Ils réclament une réforme constitutionnelle, et voudraient qu'on doublât le nombre des membres de la Khrarbine. De la politique. Du vent.

Brensk est sur le point de réaliser la soudure entre les deux zones de réchauffement. La progression vers le sud est également très avancée. Les machines volantes n'ont presque plus de difficultés au passage.

Brechor, le 24-12-2999. — Soirée chez Elusk, membre de la Khrarbine. Un esprit pénétrant, mais dur. Il a quelques vues d'avenir qui ne manquent point d'intérêt, mais qui me semblent trop strictement « techniciennes ». Son système, fondé sur ce qu'il nomme les « armatures », est d'une rigidité effrayante.

Sa fille Hulmine a de beaux yeux intelligents et profonds. Mais je n'ai fait que l'entrevoir.

Travaillé principalement, ces jours-ci, au « sixième sens ». Recherche de produits susceptibles d'activer « l'intelligence » des cellules de l'épiderme et des nerfs qui y aboutissent. Les corps de la série *ehmerktime* me semblent, à cet égard, particulièrement actifs. Expérimentations, jointes aux jeux très tendus de l'attention et de la volonté.

Travaillé aussi sur le dangereux *dragorek*. Interchangeabilité des corps. Avec n'importe quoi, on peut faire n'importe quoi. Unité fondamentale du cosmos.

Brechor, le 2-13-2999. — Un message de Brensk : « Venez vite. Ne puis vous expliquer. Venez vite. Toutes affaires cessantes. Présence indispensable. Sérieux. »

J'appelle Rahrs, qui a reçu à l'instant le même message. Inutile de nous concerter. Le temps de prévenir Barluck, et nous partons.

Que se passe-t-il là-bas? Quel incident technique a bien pu se produire? Il doit être de taille, pour que Brensk, dont le flegme est grand, nous alerte sur ce ton comminatoire et mystérieux.

On verra.

Drobnek, le 3-13-2999. — Nous sommes au campement de Drobnek, chez Brensk. L'affaire est sérieuse. Ce n'est pas un incident technique. Beaucoup plus grave.

Hier matin, Brensk fut appelé par les travailleurs en un point du front de réchauffement d'où l'on apercevait, dans le lointain, de curieuses lueurs. Il crut tout d'abord qu'elles avaient une cause naturelle. Il se produit, en effet, parfois, dans les régions polaires, de singuliers phénomènes lumineux. Brensk avait déjà eu l'occasion d'en observer quelques-uns. Mais les feux qu'il apercevait au loin ne lui semblaient pas de même nature. Un doute lui vint.

Il envoya une petite machine volante pour explorer ces parages. Elle

ne rentra point. Il en envoya une seconde, qui ne rentra pas davantage. Il eut scrupule à en faire partir une troisième.

Cependant, les lueurs observées semblaient se rapprocher de notre front de réchauffement, et croître en intensité. Brensk émit l'hypothèse qu'il pouvait s'agir d'un phénomène de réflexion et que c'étaient nos propres lumières qui nous revenaient après avoir frappé quelque écran dont la nature lui échappait. Mais cette hypothèse ne le satisfit point. Il ordonna toutefois la suspension des travaux jusqu'à ce que ce mystère fût élucidé.

La barrière lumineuse — car c'était devenu une véritable barrière — avançait de plus en plus. Ce qui excluait un phénomène de réflexion. Elle finit par rejoindre notre front de réchauffement. En quelques minutes, les bruits crépitants qui se dégageaient comme à l'ordinaire du mur de glace prirent fin. Brensk comprit alors ce qui se passait. Deux « fronts de réchauffement » venaient de se rejoindre.

Il se demanda un instant s'il ne rêvait pas. La « chose » était bien venue de l'est, et non de l'ouest, où travaillait l'équipe de Morahrs. D'ailleurs, deux cents kilomètres séparaient encore nos deux équipes. Et Brensk avait, la veille même, fait la navette entre elles.

— Allons voir, dit-il.

Et il sauta dans un *grissgaris*. Il n'eut pas fait cinq cents mètres qu'il aperçut un groupe de véhicules. Des hommes en descendaient.

— Hé! dit-il, qui êtes-vous?

Il reçut la réponse en branecois.

— Et vous? Que faites-vous là? Tout devenait clair.

Le Branec travaillait de son côté. Mais alors que nous avions donné à notre entreprise une large et retentissante publicité — c'est la manie du Nécorb — il travaillait, lui, — c'est son habitude — dans le secret le plus grand. Et il travaillait sur un terrain qu'à bon droit nous pouvions considérer comme nôtre, puisqu'il est le prolongement de l'Orbal dans la zone glaciale.

— Sale affaire, fit Rahrs, lorsque nous fûmes au courant.

— Je demandai, nous expliqua Brensk, où était le dirigeant de l'entreprise. « C'est moi, me dit un des Nécorbiens. Je me nomme Brurs. Il faut vous retirer. Nous avons la priorité. Nous avons commencé nos travaux deux mois avant vous. » Je lui fis remarquer qu'il opérait sur des territoires nécorbiens. « Les territoires glacés, me dit-il, ne sont à personne. Ils sont au premier occupant. » Je me retirai alors, et vous prévins aussitôt.

Nous avons tenu un rapide conseil. Rahrs repartit sur-le-champ à Brechor pour mettre la Khrarbine au courant de ce qui se passait. Je me préparais à me rendre auprès des Nécorbiens. Mais je n'eus point cette peine. Une sorte de *grissgaris* — plus long, mais moins large que les nôtres — venait de s'arrêter à l'entrée de notre campement. Brurs

en descendit. Je reconnus son beau visage pétri d'intelligence où brillent des yeux qui ressemblent un peu à ceux de Rahrs. Il me reconnut, lui aussi.

— Bonjour, Morar, fit-il. Puis, sans transition :

— Je pense que Brensk n'a pas compris ce que je lui ai dit.

— Il a parfaitement compris, fis-je. Mais c'est à vous de vous en aller.

Brurs sourit.

— Je regrette, mais j'ai des ordres formels de mon gouvernement. Votre thèse ne tient pas en droit international.

Je souris à mon tour.

— **En** droit international? Est-ce à moi, Brurs, que vous parlez de droit international?

Son visage devint glacé.

— Vous avez raison. Mais ma thèse n'en prend que plus de force.

— Le règlement de cette affaire ne peut dépendre uniquement de nous...

— De vous peut-être, en ce qui concerne votre pays. Mais en ce qui me concerne, je vous répète que j'ai des ordres formels. A Crekbor, nous avons prévu tous les cas.

— Et que ferez-vous si nous ne bougeons point?

— C'est notre affaire. J'ai pour instruction d'observer — en pareil cas

— le statu quo pendant six jours.

Il sourit à nouveau, d'un air mystérieux : — Mais vous partirez avant.

Il me salua et s'en retourna.

J'eus la sensation aiguë, pendant cette conversation, que le destin de Rhama était en suspens. Je repars pour Brechor.

Brechor, le 4-13-2999. Le doute n'est pas possible. Les Branecoïs veulent nous placer devant une épreuve de force. Ou de chantage. Il se peut que Brurs ait bluffé, ait eu pour mission de bluffer. La radio branecoïse n'a encore parlé de rien. La nôtre non plus. Les Rhaméens ne savent pas encore que le destin porte dans ses flancs un monstre. Il arrive heureusement que le destin avorte. Une guerre serait folie noire. La fièvre règne à la Khrarbine. Barluck est inquiet. Il a déjà fait donner l'ordre de renforcer nos dispositifs de sécurité en Orbal. Sous couleur d'exercices. Mais c'est bel et bien le plan *druskinien* qu'il met en vigueur. La flotte est alertée. Notre représentant au Branec a eu ce matin une entrevue avec Elgor, à Crekbor. Il n'en est rien sorti de positif. Elgor s'est montré plus que réservé. Barluck pense que les Branecoïs ne veulent rien d'autre que conserver les positions acquises par eux, et que nous leur reconnaissons le droit du premier occupant. Un arrangement serait peut-être alors possible. Mais rien ne nous dit que les Branecoïs, qui ont pris de l'avance sur nous, n'ont pas aussi commencé des travaux dans les territoires glacés du sud. Rahrs est parti il y a un instant, avec six appareils volants, pour les explorer.

Tandis que ma voix note machinalement ces faits, mes pensées sont ailleurs, dans d'autres directions. Je ne veux pas cesser d'être moi-même parce qu'une guerre nous menace.

J'ai fixé, sur une plaque **d'urkalk**, un poème-sensation un peu triste peut-être, et dans lequel chante je ne sais quelle nostalgie, quel appel. En sortant tout à l'heure de la Khrarbine, j'ai un moment accompagné Elusk, à travers les jardins de la Brabara. Sa fille Hulmine était venue l'attendre. Il fut clair pour moi que deux ou trois inflexions de mon poème, à travers lesquelles se dessinait un visage imprécis, m'avaient été inspirées par elle. Pourquoi? Son père s'étant arrêté un moment pour s'entretenir avec un passant, nous avons cheminé côte à côte. Elle a des yeux immenses et pleins de rêve. Je lui ai demandé si elle aimerait franchir la porte **alkurkine**. « Vous le voyez bien », m'a-t-elle simplement répondu.

Son père est partisan de la plus grande fermeté. Veut-il la guerre? Les **ulmanériss** s'agitent de plus en plus. Et l'on dit qu'il est leur chef, beaucoup plus effectivement que ne l'est Drudsk. Il prend volontiers conseil de Rahrs.

Beaucoup pensé au **dragorek** depuis deux jours. Le lourd et terrible secret. Mais qu'en ferai-je?

Brechor, le 8-13-2999. — Dans la zone glaciale sud, les Branecois non seulement ont commencé des travaux, mais les ont poussés beaucoup plus avant que dans le nord. Une longue bande de réchauffement s'étend en travers des territoires qui prolongent l'Orbal et atteint presque ceux qui prolongent le Nécorb. C'est une véritable manœuvre d'encerclement.

Barluck, tout impulsif qu'il est parfois, me semble décidé à agir avec prudence, et je l'ai appuyé, contre Elusk et Rahrs, qui parlent d'envoyer au Branec un ultimatum lui enjoignant de se retirer de toutes les régions que nous considérons comme nôtres. Barluck a fait proposer au gouvernement branecois de réunir une conférence où tous les problèmes du « réchauffement » seraient examinés en commun, et où il serait procédé à une répartition équitable des territoires. Nous avons reçu à la Khrarbine, il y a une heure, le représentant du Branec. Il nous a fait connaître que son gouvernement n'était pas, en principe, opposé à la réunion d'une conférence. Mais il a ajouté qu'en tout état de cause, les résultats présentement acquis par son pays devraient rester acquis, et qu'au surplus le Branec entendait qu'on lui reconnaisse des droits sur les territoires qui prolongent l'Orbal au nord et au sud. « Vous êtes en possession de l'Orbal lui-même, a-t-il dit. Il vous semblera assez normal que nous aspirions, nous, ne serait-ce que pour le bon équilibre du monde, à posséder les régions encore inhabitées qui l'encadrent. » Il semble que les Branecois veuillent faire de cette formule un slogan, et au besoin un mot d'ordre pour le

combat. Elusk a fait remarquer avec quelque violence qu'une conférence ne pouvait s'ouvrir si des conditions préalables étaient posées. Le représentant s'est borné à répondre qu'il ne faisait qu'exprimer les vues de son gouvernement.

J'ai eu l'envie, un instant, de lui crier que les Branecoïs étaient insensés, que nous possédions un instrument capable de les anéantir en un clin d'œil. Mais qui nous dit qu'ils ne possèdent pas, eux aussi — eux qui montrent une assurance frisant l'insolence — quelque arme fulgurante, et dont ils pensent qu'elle assurera une victoire instantanée? J'ai beaucoup repensé, ces jours-ci, à ce qui s'est passé il y a quelques mois dans le district dragéen.

Nous sommes entrés dans l'ère des hautes fantasmagories. Nous sommes semblables à l'enfant **Cralsk** qui joue avec la boule de feu **nissoss**. Je ne sais si ces quelques hommes qui, à Brechor et à Crekbor, tiennent entre leurs mains le destin de Rhama, s'en avisent. Peut-être s'en avisent-ils? Peut-être veulent-ils jouer? Peut-être s'ennuient-ils? Il y a, en nous tous, un si profond ennui, le vieil ennui du petit insecte qui sent sa fragilité et sa vanité. Peut-être veulent-ils s'offrir, et offrir au monde, un grand feu d'artifice?

Sais-je bien où j'en suis moi-même? Dès qu'on se cherche dans les profondeurs, on se perd. Je suis si étrange, si compliqué. Je suis un peu fait comme le **nroskiss**, qui change de couleur selon l'état d'humidité du temps. Il y a même en moi plusieurs **nroskiss**. Il y a en moi plusieurs « moi ». Je suis ce qu'on nomme un savant. A l'aise dans les longues équations. Je suis un enthousiaste. Et un dégoûté. Je suis un poète. Je suis un sensitif. Mais en moi aussi, il y a je ne sais quoi de dur et de minéral comme un caillou. Je suis un animal de chair et de sang. Je suis celui qui ne croit à rien et je suis celui qui cherche un dieu. Je me hausse jusqu'à la contemplation sereine du vaste univers, je me dégage de toutes les contingences. Et je me sens en même temps un Nécorbien très strictement fils du Nécorb et lié au Nécorb. Je m'ennuie, et je m'exalte. Tous ces « moi » parlent en même temps, chacun dans son langage. Mais quel est donc celui de ces « moi » — le plus secret sans doute, le plus profond — qui dans sa pénombre voit briller les yeux d'Hulmine?

Dans vingt-quatre heures, nous serons peut-être en guerre.

Les Rhaméens n'en savent rien encore.

Brechor, le 9-13-2999. — J'ai revu Hulmine. Dirai-je que je n'ai point cherché à la revoir? Pour la revoir, j'ai même quelque peu flatté Elusk, ce qui n'est point dans mes façons. Elusk, c'est clair, veut évincer Barluck, et c'est pourquoi il souhaite la guerre, et son grand remuement propice. A quoi tiennent les destins! On avait vu cela souvent dans les vieilles chroniques. Le cœur des Rhaméens n'a pas changé. Elusk ne paraît point dédaigner l'appui que je pourrais lui

donner — les ambitieux ne dédaignent jamais rien — mais il est visible qu'il me tient pour un animal étrange. J'ai passé la soirée chez lui. Hulmine m'a montré un vieux livre imprimé, dont elle me dit qu'il est son livre de chevet. Ce même livre, je l'ai aussi toujours tout près de moi. Ce sont les « Pensées rares » de Lormeknor, dont la première, si simple, tient en trois mots : « Ouvrir les portes », et dont la dernière dit : « Cherche, cherche, et au bout des temps, les portes s'ouvriront. » Ah! nous pouvons réchauffer les terres glacées, construire un pont de platine enjambant l'océan, et inventer de nouveaux *dragoreks*, mais il nous sera difficile d'aller plus loin, sur la voie lumineuse et suave, que le vieux Lormeknor.

J'aime Hulmine.

Le mot « amour », je sais ce qu'il désigne. Qu'une guerre éclate, que des villes croulent, j'aime désormais Hulmine. Et j'ai bien lu dans ses yeux qu'elle saurait m'aimer. Je dois la rencontrer demain dans les jardins de la Brabara.

Brechor, le 10-13-2999. — Les six jours fixés par Brurs se sont écoulés. Mais nous ignorons ce qui s'est passé au campement de Brensk. A l'heure même où expirait le délai, toutes les liaisons radiophoniques avec l'Orbal et avec la zone glaciaire ont été brusquement interrompues. Nous gardons la liaison par câble avec l'Orbal, où tout est calme, et avec le Branec, où tout est mystérieux. Mais nous ignorons ce qu'il est advenu de Brensk et de ses équipes.

Ce n'est pas la guerre. Mais il est visible, maintenant, que le Branec la veut, qu'il l'aura. Et que — je le sais — il la perdra. Mais mieux vaudrait qu'il la perdît sans qu'il faille user du *dragorek*. Folie, que tout cela. Y aurait-il un grain de folie dans toute substance vivante?

Brensk, jusqu'au dernier moment, nous avait signalé que tout était calme. Des machines volantes sont parties en reconnaissance, mais ne sont pas rentrées. Nous sommes tous convaincus qu'elles ont été contraintes d'atterrir. Barluck a demandé au représentant du Branec s'il avait des renseignements sur ce qui se passait dans la zone glaciale Nord. Il a répondu : « Je regrette, mais mon gouvernement ne m'a pas chargé de vous informer sur ce point. » Barluck lui a demandé s'il avait quelque idée de la cause pour laquelle nos liaisons radiophoniques étaient interrompues. Il a répondu avec un mince sourire : « Troubles atmosphériques, sans doute. »

Rahrs croit que les Branecoïses ont mis au point le système des interférences *arkréennes*, qui neutralisent les ondes sur les océans.

J'ai vu Brulbiss. Il vient de trouver un dispositif — on le cherchait depuis cinquante ans — qui mettra nos machines volantes à l'abri des atterrissages provoqués. Les essais sont concluants. Gros avantage. Mais moins important qu'il ne l'eût été autrefois. A cause des canons *elkersiens*, dont la portée est pratiquement illimitée.

Le Nécorb sait maintenant quelle est la situation. Nous avons décidé à la Khrarbine de publier un communiqué. « Sans ostentation ni provocation », selon les termes dont s'est servi Barluck. Si la guerre doit éclater, nous voulons qu'on sache qu'elle n'est pas de notre fait. Un communiqué légèrement différent a été diffusé en Orbal. Il y eut une véhémence discussion entre Barluck et Elusk, qui aurait voulu que nous passions immédiatement à l'attaque. Barluck a invoqué les « considérations morales ». Pour la première fois, il a annoncé qu'il userait de son droit de veto. Je me suis tu.

En Orbal, tout est en place, conformément au plan *druskinien*.

Ma bouche parle. Mes pensées, elles, tournent autour d'Hulmine. Une grande joie pétille en moi, comme la mousse sur une coupe de *rickel*. Nous nous sommes rencontrés tout à l'heure dans les jardins de la Brabara. Nous nous sommes assis sur un banc. Ce matin, j'ai fixé dans une plaque *d'urkalk* un grave et tendre poème-sensation. Hulmine a réchauffé mon poème dans sa main. Elle fermait les yeux. Je regardais son beau visage émouvant sur lequel passait comme un reflet de ce que j'ai éprouvé en composant mon poème. Je la regardais intensément, et tout à coup il m'a semblé que je la voyais avec un nouveau sens — un sixième sens — et que je la voyais plus belle encore qu'avec mes yeux. Ce fut très fugitif, mais prodigieux.

Elle leva ses paupières, me regarda un instant et me dit : — Moi aussi, je vous aime.

Brechor, le 11-13-2999. — C'est la guerre. C'est le grand *kermelnec*. La sombre folie.

Où la guerre sera tuée à jamais sur Rhama par cette guerre-ci, ou elle tuera les Rhaméens. Un temps vient où, dans un espace donné, le combat est interdit sous peine de mort générale. Ce temps est venu pour notre planète. Nous n'avons plus assez d'espace pour nous battre. Deux *albrakors* griffus, si on les enferme dans une cage trop étroite, et si on les excite, ils périssent tous les deux. Notre cage est trop étroite. Il y a longtemps que je pense qu'il nous faudra trouver d'autres combats — ailleurs. Car, la vie, il est dans sa nature de lutter.

Je sens en moi une curiosité immense. Moi aussi, j'ai envie de voir ce feu d'artifice. Oh! ma tête, pétrie de contradictions ! Et dans ce chaos, mon amour pour Hulmine, qui éclaire tout.

Chaos en moi. Et chaos sous le ciel. Brechor est en train de voler en éclats. Mais Crekbor aussi. Et le feu du ciel tombe sur l'Orbal. Villes orgueilleuses et si vulnérables! A l'aube, ce matin, cela a commencé. Je sortais à peine du sommeil. Mais j'ai aussitôt compris que les canons *elkersiens* du Branec s'étaient mis à aboyer. Des langues de feu léchaient l'espace. De ma lanterne surélevée, je vis les foules en désordre gagner la ville souterraine, tandis que des fumées rouges et vertes flottaient sur Brechor.

Nos canons, disséminés dans les profondeurs du pays, aboient à leur tour. On se frappe à grands coups sévères et prompts par-dessus les océans. Détruire! Détruire! Massivement détruire! Détruire à mort! Voilà à quoi aboutissent trente millénaires de longues et lentes pensées et d'efforts innombrables! Comme si une vieille malédiction pesait sur Rhama. Sur la vie. Le cercle infernal.

J'ai revêtu mon *driskner*. Je me suis rendu moi aussi dans la ville souterraine. Et m'y suis installé dans l'appartement que j'y ai. J'ai vu Hulmine quelques instants. « Quoi qu'il advienne, m'a-t-elle dit, nous sommes l'un à l'autre. » Je dois la revoir tout à l'heure. Les Brechorois se tassent dans les profonds abris. Tout s'est fait sans trop grand désarroi. Chacun savait où il allait. Chacun avait sa chambre, son bout de cuisine, ses commodités. Même la guerre aujourd'hui a son minimum de confort : l'eau chaude, l'eau froide, l'électricité, les escaliers et trottoirs roulants, les salles de spectacles et de jeux, les piscines. Je doute que Crekbor soit mieux organisé que nous. Nos musées, nos temples se sont instantanément enfoncés sous terre. Il a suffi de presser sur un bouton. Ils restent ouverts au public. Nous avons quelques craintes pour nos deux grandes centrales *ulsiniennes*. Si elles tiennent, tout ira bien dans Brechor.

J'ai peur pour les villes de l'Orbal, moins bien organisées que celles d'ici. Il faudra recourir à d'affreuses dispersions de populations.

Le plus clair de mon temps, je le passe à la Khrarbine, descendue sous terre, elle aussi, et qui siège en permanence. La fièvre y a cessé. Nous travaillons méthodiquement. Bureaucratie. Statistiques. Ordres. Proclamations. La guerre ressemble à une épure tracée sur le papier et que l'on modifie d'heure en heure. Aucun bruit ne parvient jusqu'à nous. Mais nous savons que là-haut déjà l'atmosphère est irrespirable et que c'est la mort pour quiconque s'aventure dehors sans être affublé d'un *driskner*. Il n'apparaît pas toutefois que les destructions soient massives. De nombreux coups s'égarent dans l'océan. D'autres, qui étaient bien destinés à Brechor, vont se perdre dans l'arrière-pays. Les nouvelles qui nous parviennent de nos grandes villes sont plutôt rassurantes. La densité du tir y est bien moindre qu'à Brechor. Nos canons *elkersiens*, qui tous sont installés à leurs emplacements de combat assignés à la dernière minute, fonctionnent sans relâche. Barluck vient de signer le décret portant la durée du travail à quarante-deux heures par mois. Les usines souterraines de secours sont toutes, déjà, en activité.

On s'attend à une tentative de débarquement des Branecoïs sur les côtes orientales de l'Orbal. Car il apparaît bien désormais que leur premier but de guerre est la conquête du continent orbalien. Il est étrange toutefois qu'ils martèlent la côte occidentale de ce continent, et non point celle qui leur fait face. Leurs projectiles arrosent les

districts merkéen, ordléckien, scinusien, mais les districts dragéen et brisbarois demeurent, dans ce tumulte, une oasis de paix. Les populations de l'Orbal restent calmes. Même les Dragéens. Barluck leur a fait connaître qu'au moindre incident, il ferait appliquer le plan Arlock. J'attends Hulmine.

J'ai besoin de ses regards, et de ses pensées enlaçant les miennes. Ses lèvres sont plus douces que le fruit de *l'urbalis*. Dehors, le soir tombe sur les décombres du premier jour de guerre. La télévision nous montre d'affreux spectacles.

Brechor, le 12-13-2999. — A la Khrarbine. Les statistiques. Le nombre des victimes est relativement peu élevé dans le Nécorb. Mais en Orbal, surtout dans le district merkéen, la situation est beaucoup plus grave. A Drisdor, il a fallu évacuer un tiers de la population, faute d'abris suffisants.

Deux de nos machines volantes, grâce au dispositif de Brulbiss, ont pu atteindre Morahrs. Tout y est calme. Les travaux ont été suspendus. Mais nous apprenons que Brensk, avant-hier, c'est-à-dire avant que la guerre n'éclatât, s'était replié sur Morahrs. On ne sait pas pourquoi. Il apparaît qu'il ne le sait pas très bien lui-même. Moi, je crois le savoir.

Les canons *elkersiens* ne sont rien auprès de cette arme silencieuse et insidieuse dont semblent vouloir user les Branecoïs. Mais cette arme silencieuse n'est rien auprès du *dragorek* tumultueux.

Rahrs travaille fébrilement. Je le vois beaucoup moins. Il y a toujours entre nous la même cordialité tranquille accompagnée d'une pointe d'humour. Mais le temps de nos recherches en commun est révolu. Il ne me tient plus au courant de ce qu'il fait. Il ne m'a jamais reparlé de la singulière leçon *l'ordléckien* qu'il m'a donnée. Mais je ne doute point qu'il n'ait fait des progrès dans cette voie. Je présume également qu'il cherche le *dragorek*. Brulbiss, lui aussi, le cherche, et ne s'en cache pas. Quelques autres font de même.

Dois-je livrer mon secret? Je suis tiraillé affreusement. Je l'ai confié à Hulmine. Pour elle, je ne veux rien avoir de caché. Elle m'a dit : « Je suis épouvantée à l'idée que tu pourrais déchaîner les grands monstres. Notre planète est folle. Cette guerre est folle. Aime-moi. Ne pense qu'à m'aimer. »

A Barluck, j'ai dit : « Si vous aviez le moyen de détruire le Branec de fond en comble en pressant sur un bouton, que feriez-vous? »

Il réfléchit un moment, puis :

— J'hésiterais, fit-il. Il ajouta :

— Pour que je me décidasse, il me faudrait la certitude que nous courons nous-mêmes le risque d'être détruits de fond en comble.

Je me suis pourtant remis quelque peu à travailler sur le *dragorek*. Je n'ai pas encore fait tout le tour du monstre. Je pense qu'avec n'importe quel caillou trouvé dans le chemin, on peut faire un *dragorek*.

J'ai dit à Hulmine : « Ne sais-tu pas que tout se tient et tout se rejoint? Le plus grand poème-sensation de l'univers, c'est peut-être au fond du **dragorek** qu'il est caché. »

Hulmine! Il me suffit de prononcer son nom pour qu'une grande paix lumineuse se fasse en moi. Quelle fête dans mon cœur, parmi ces tumultes!

Brechor, le 17-13-2999. — Monotonie — déjà — de la guerre. Les obus **elkersiens** tissent leur trame autour de Rhama. Premier travail d'usure, d'érosion, en attendant les grands coups fourrés ou les chaudes éruptions volcaniques. Bureaucratie. Statistiques. L'esprit public est bon. On s'accoutume à une guerre où l'on ne meurt pas trop, et qui laisse leur place aux longs loisirs, aux longs plaisirs.

Elusk déclare : « Cela peut durer un an ou deux. »

Nos machines volantes tiennent l'air, alors que celles des Branecois sont immobilisées. Le Branec a été exploré en détail. Nos canons **elkersiens** sont plus précis que les leurs. Crekbor a déjà beaucoup souffert. Mais il apparaît bien que leurs organisations souterraines étaient aussi poussées que les nôtres, et qu'ils pourront, eux aussi, tenir longtemps si le rythme de la guerre ne change point.

Je suis allé, cet après-midi, revêtu de mon **driskner**, jusqu'à ma lanterne. Tout le pâté d'immeubles au sommet duquel se trouve mon appartement est encore intact. J'ai fait descendre mon coffre et quelques objets auxquels je tiens. Brechor garde encore son apparence, sa structure générale, au moins dans la partie de la ville qui est faite de métal. Mais les vieux quartiers de l'ouest, construits en matériaux légers, ont été en grande partie soufflés. Il tombe moins d'obus sur Brechor même depuis deux jours. Le feu semble concentré, au sud de la ville, à l'entrée des grands ports souterrains. Mais les bateaux entrent et sortent. Le trafic aérien en direction de l'Orbal est intense.

Je serais resté longtemps dans ma haute lanterne à contempler ce fascinant tableau si mes déménageurs n'avaient été pressés de rentrer sous terre. Non que le spectacle soit plus prenant que celui que nous donne en permanence la télévision. Mais il est **réel**.

Guerre étrange, et sans hauts faits d'armes, comme aux temps fabuleux où l'on maniait l'épée et le **drasbol**. Nos artilleurs, c'est un travail d'usine qu'ils font. La mort est anonyme. La gloire, c'est un graphique.

Brechor, le 19-13-2999. — Barluck vient de décréter que les populations de Brechor, et celles de Kramburs, Argoliss, Erbrok, Drusdor, devraient, un jour par semaine, se nourrir de pilules de **jirs-brar**. Barluck a toujours été méticuleusement prévoyant. Il y a en lui des côtés de vieil épicier vérifiant chaque soir ses stocks.

Il est question que j'aille en Orbal enquêter dans les districts merkéen et ordlékien. La situation y reste sérieuse, et on y signale de nombreux cas de vieillissement.

Hulmine m'a dit :

— Je te suivrai. Mon père sait maintenant que je suis ta femme.

Brechor, le 20-13-2999. — Hulmine! A nouveau, ce soir, tandis que je la contemplais, extasié, je l'ai vue avec mon sixième sens. Prodigeux! Une créature de lumière et de feu, plus belle encore que la créature de chair et de sang. Transparente?... Mais je ne trouve pas de mots pour traduire cela. Ce n'était pas son corps que je voyais par transparence. Il me semblait que je percevais les mouvements intimes de son âme. Et derrière elle se dessinaient d'étranges paysages mouvants. Mais je sens bien que dans ce monde inconnu qui s'ouvre à moi, je suis encore comme un aveugle de naissance à qui brusquement on aurait greffé des yeux, et qui se mettrait à voir — sans rien comprendre.

Je songe à la phrase, longtemps pour moi inintelligible, du vieux Lormeknor : « Et d'abord, tu verras avec d'autres yeux des choses non encore visibles; puis avec d'autres yeux encore, d'autres choses encore.

»

Des sens nouveaux doivent pouvoir s'ouvrir en nous, les uns après les autres. Indéfiniment, peut-être. Jusqu'à ce que nous puissions *tout* voir. Et *tout* savoir. Jusqu'à ce que s'ouvre enfin la porte *alkurkine* des poètes et des voyants...

J'ai l'impression que mon sixième sens va se localiser dans les lobes de l'oreille, qui depuis longtemps m'ont paru réagir mieux que toute autre partie du corps à mes expériences de sensibilisation.

Mon sixième sens... Ce ne sera jamais qu'un sens de plus! Un « instrument » de plus! Ah! la route est longue ! Et la mort est si près ! Hulmine ! Hulmine ! Je ne veux pas mourir! Je ne veux pas que tu meures! La vie est si pleine, si dense et chaude depuis que je t'aime !

Brechor, le 22-13-2999. — Soirée chez Elusk. Je ne discerne pas s'il est content ou non que sa fille soit ma femme. Il est d'une correction parfaite.

Il travaille à un plan de débarquement au Branec. Barluck juge l'entreprise chanceuse, tout au moins tant que nous n'aurons pas trouvé le moyen de neutraliser la barrière infernale des armes à courte distance.

Comme nous nous étonnions que les Branecoïs — qui eux doivent pouvoir les neutraliser par des procédés *kurkneckiens* — n'aient encore rien tenté sur les côtes de l'Orbal, Rahrs, qui était présent, eut un sourire.

— J'ai le sentiment, fit-il, qu'ils ne tenteront rien avant le milieu du mois prochain.

— Pourquoi? fit Barluck, interloqué.

— A cause de la lune.

— De la lune? fit Elusk, non moins surpris.

— Oui. Ou, si vous préférez, des rayons cosmiques. Mais ce serait trop

long à expliquer.

Et il fit un grand geste vague et quelque peu dédaigneux. Je sais, depuis trois mois déjà, que les rayons cosmiques ont une grande influence sur les phénomènes *kurkneckiens*. Je l'ai éprouvé jusque dans le maniement de mes « trains de pensées ». Et beaucoup plus encore dans la réceptivité des plaques *d'urkalk* dont Rahrs pourtant, j'en suis sûr, ignore encore les propriétés. Ainsi, en ce moment, je ne puis pas enregistrer de poèmes-sensations.

Je viens de compulser le calendrier. L'incident dragéen d'il y a quatre mois a commencé avec la pleine lune et a cessé alors qu'elle était à son dernier quartier. Il y aura pleine lune vers le milieu du mois prochain. Oui. A cette date-là, l'Orbal sera en péril, le temps sera venu du coup fourré branecois. Les canons *elkersiens* ne sont là que pour donner à cette aventure les apparences d'une guerre. La *vraie* guerre, elle prendra d'autres formes. Nous verrons bien.

Brechor, le 27-13-2999. — Admirables soirées en tête à tête avec Hulmine. Elle aussi, elle est un animal de la grande espèce. Ma mère me dit d'elle : « Une vraie créature *alkurkine!* » Nous nous comprenons presque sans paroles. J'essaie de susciter en elle le sixième sens. Pendant quelques secondes, elle a *vu*. Le sixième sens, je le nomme *ilriss*, ou électro-sens.

J'ai travaillé au *dragorek*. J'ai repris mes calculs *arrikbrarins*, non plus en les appliquant à tel ou tel corps, mais en les généralisant. Je suis sur la voie du *dragorek* intégral. Le super-monstre.

La guerre continue. L'habitude en est déjà prise. Nous vivons sous terre, comme le *krikal*.

Brechor, le 32-13-2999. 160

— Demain, Hulmine et moi,

nous partons pour l'Orbal. J'emmène le *dragorek* dans une valise.

Drisdor, le 33-13-2999. — Nous avons atterri sous les obus *elkersiens*. Hulmine admirable. Pleinement maîtresse de soi. Elle a puisé dans le vieux Lormeknor une sérénité que je n'ai pas toujours.

La ville entr'aperçue. Beaucoup plus abîmée que Brechor. Il ne reste que deux flèches du grand temple akrinien, le joyau du XVI^e siècle, que les grandes guerres du XXVI^e siècle avaient épargné. J'en veux aux chefs du Nécorb, qui depuis un siècle ont eu tout le loisir d'assurer aux merveilles de l'Orbal, plus précieuses encore que les nôtres, la même protection qu'aux nôtres. Mais ils eurent des âmes de marchands,

La moitié de la population a dû partir, laissant des morts sur le chemin. L'autre moitié se tasse dans la ville souterraine, obscure et mal aérée. On se croirait revenu à six siècles en arrière. Notre appartement, que je partage avec l'administrateur du district, est des plus inconfortables. Alors qu'il est désormais avéré qu'à Brechor les deux grandes centrales *ulsiniennes* peuvent résister aux pires

bombardements, celle de Drisdor n'a pas tenu beaucoup plus de quinze jours. Elle s'est effondrée avant-hier. Et les commodités essentielles ne nous sont assurées que par de précaires moyens de secours. Dans les autres grandes villes du district, la situation n'est pas beaucoup meilleure. On rencontre, dans les rues souterraines, beaucoup de visages vieillissés. Des sortes de larves humaines qui se traînent lamentablement, et qui font beaucoup plus peur à Hulmine que les obus. La guerre et ses chocs hâteraient-ils les rébellions cellulaires?

J'ai pris dès la première heure quelques mesures, en accord avec Fruhlisk, qui dirige les engins de guerre dans le district, et avec l'administrateur.

Alsariss, le 36-13-2999. — Nous avons parcouru, Hulmine et moi, le district merkéen. Le mal est profond dans les villes, dans les antiques cités orbaliennes qui offraient aux Branecoïses une cible plus proche, c'est-à-dire plus facile à atteindre que nos villes du Nécorb. Alsariss aux cent clochers n'est qu'un amas de décombres. Les Merkéens pleurent sur la disparition des derniers restes de leur vieille civilisation. Hulmine a versé des larmes devant les ruines d'Ircram, où naquit et où vécut le vieux Lormeknor. Rhama est en train d'effacer son plus glorieux passé. Les Branecoïses n'en ont cure. Mais que veulent-ils? Leur guerre ressemble à une guerre d'extermination. Ils veulent faire place nette en Orbal. L'horreur! L'horreur! Je ne sais ce qui me retient encore de sauter dans une machine volante et d'aller lâcher sur Crekbor mon **dragorek**. Hulmine m'a dit : « Non! Attends. N'ajoute pas l'horreur à l'horreur. »

Girks, le 39-13-2999. — J'ai voulu montrer à Hulmine la maison de ma mère, la maison où j'ai passé la plus grande partie de mon enfance, et où j'ai si souvent rêvé à la porte **alkurkine**. La maison de ma mère a été soufflée par un obus. Le jardin est ravagé. Il ne reste, dans un coin, qu'un pied **d'okiss** dont les grandes fleurs bleues ont l'air de contempler silencieusement le désastre. Mon passé à moi aussi, il est mort, effacé.

Nous étions là, Hulmine et moi, silencieux, et je ne voyais même pas le visage de celle que j'aime, car nous étions revêtus de nos affreux **driskners**. Mais soudain, j'ai aperçu Hulmine, par mon sixième sens. Et je compris qu'elle aussi me voyait. Nous échangeâmes un « regard » chargé de chaleur, d'intelligence et d'amour. Mais les mots me manquent pour dire cela.

Je me sens prodigieusement enrichi. J'entends Hulmine murmurer la phrase de Lormeknor : « O mon vivant amour! »

Drisdor, le 3-14-2999. — Vie souterraine. Bureaucratie. Incommodités. Trois jours par semaine, pilules de **jirs-brar**. Et grands travaux que j'ai fait entreprendre pour mieux organiser la vie sous terre. Les Rhaméens vont-ils devenir pareils à l'insecte **krikal**, qui habite dans les tunnels?

J'apprends que les Branecois ont attaqué et pris Morahrs. Songeraient-ils à envahir le Nécorb en se frayant un chemin à travers les zones glacées? Les obus ne peuvent pas atteindre les régions froides.

Drisdor, le 5-14-2999. — La centrale **balbrussienne** fonctionne mal depuis ce matin. Je me demande s'il n'y a pas eu un sabotage, car le fait est très insolite. Nous n'avons des réserves d'oxygène que pour trois jours. Si cette centrale venait à s'arrêter, ce serait effroyable. Il faudrait ordonner l'évacuation de toute la ville souterraine, où règne un commencement de panique.

A Brechor, Elusk mène l'offensive contre Barluck, qu'il accuse de mollesse. Les nouvelles de l'Orbal produisent dans tout le Nécorb une fâcheuse impression. La chute de Morahrs, la menace d'une invasion par le Nord créent de l'inquiétude. On commence à comprendre qu'il s'agit d'une lutte à mort.

Aslork, le 7-14-2999. — J'ai fait évacuer Drisdor. Trois millions de Drisdoriens sous les obus. Des victimes en masse. Hulmine est admirable. C'est elle qui a mis au point le plan de secours, et qui veille à son exécution. Nous nous sommes installés près de la petite ville d'Aslork, en pleine campagne. Mais même à Aslork, nous ne pouvons guère nous séparer de nos **driskners**. Les Branecois arrosent systématiquement tous le district merkéen. Je songe au **dragorek**. Hulmine me dit : « Non. » Elle me dit : « En une seconde, le **dragorek** ferait cent fois plus de victimes qu'il n'y en a eu sur tout Rhama depuis que la guerre est commencée. »

Aslork, le 9-14-2999. — Quelle est donc la vieille malédiction qui pèse sur Rhama? Nous étions sur le point d'ouvrir des portes dorées, de faire en avant, vers la lumière, un nouveau bond. La main de fer du destin nous prend à la gorge et nous roule dans la boue. Il y a au fond des êtres une cruelle stupidité. Quelle sorte d'êtres sommes-nous donc? Quels insectes malfaisants? Pourtant, quand je regarde les yeux d'Hulmine, si chargés de douce clarté-Mais ne sais-je donc pas que la voie vers la lumière est une voie de fange et de sang?

« Il faudra longtemps, longtemps piétiner dans l'ornière des nuits et des sanglots », a dit le vieux Lormeknor.

Aslork, le 12-14-2999. — De longues heures plongé dans les statistiques et les graphiques.

Mon sixième sens fonctionne par intermittence. De plus en plus souvent. Je commence à déchiffrer de nouvelles formes de l'espace. Je perçois de lointaines rumeurs lumineuses. Je contemple Hulmine.

Aslork, le 13-14-2999. — Il ne tombe presque plus d'obus sur le Nécorb. Les Branecois concentrent leurs feux sur l'Orbal. Un continent qui, peu à peu, se défait, dans toute sa partie occidentale, et dont les habitants vivent terrés, et soudain se mettent à vieillir. On voit de plus en plus des têtes pareilles à celles que nous montrent les portraits

antérieurs au XX^e siècle. Quels étranges décalages!

Mais voici que le temps de la pleine lune approche. O lune, pareille au fruit du **rhimalmél** que nous réserves-tu ?

Aslork, le 17-14-2999. — Rahrs est ici. Arrivé ce matin. Je ne puis pas dire que j'ai eu du plaisir à le revoir. Il siffle, mâche des grains de **kurniss**, sourit. Il est le même que toujours. Serais-je devenu autre? Il me dit :

— Dans trois jours, tu vas voir, on va jouer un nouveau jeu. Mais si les Branecois croient réussir, ils se trompent. Nous allons d'abord les laisser faire...

Il a l'air très sûr de lui. Mais quand il a l'air sûr de lui, ce n'est jamais une apparence.

— Tu as l'antidote? lui dis-je.

Il me fait de la tête signe que oui.

— Je t'expliquerai tout cela après, me dit-il. J'ai d'ailleurs des projets. Importants. Pour plus tard. Pour quand tout cela sera fini. Il est temps que des hommes comme nous prennent entre leurs mains les guides de la civilisation, la direction de la planète. Si Brurs, Rohrack et quelques autres Branecois n'avaient pas été, malgré leurs grandes cervelles fulgurantes, de vaniteux imbéciles, l'affaire déjà serait réglée, et nous aurions fait l'économie de cette stupide guerre. Dis donc, tu es bien mal installé ici? Ça n'a pas l'air drôle, la vie en Orbal...

Je regarde Rahrs. Je le vois avec mon sixième sens. Il a des yeux pareils à ceux du **krikal**, de vilains yeux durs.

Aslork, le 18-14-2999. — Les bombardements **elkersiens** ont cessé sur l'Orbal. Ils restent aussi peu intenses sur le Nécorb. Voilà qui confirme que la guerre va entrer dans une phase nouvelle.

Bork, le 19-14-2999. — Nous nous sommes transportés à Bork, à la limite du district dragéen. Rahrs s'est enfermé dans une cabine qu'il a lui-même aménagée. Pour tout bagage, il avait trois valises. Quels temps étonnants nous vivons! Il y a, sur notre planète, des centaines de millions d'êtres pensants, dont la plupart ne songent guère qu'à entendre des musiques, à se vêtir de fin tissu, à boire le meilleur **rickel**, à voyager vite, à admirer le dernier film, à gagner mille **dreknors** par jour, à travailler moins encore. Et l'un de ces êtres passe, qui porte dans son petit sac à main de quoi tenir en respect des foules immenses. Un autre s'en va, en tenant sous son bras de quoi faire sauter tout un district.

Une importante flotte nécorbienne est signalée dans l'océan oriental, faisant route vers les côtes orbalienues. Tout se dessine comme Rahrs l'avait prévu. Nos machines volantes l'ont attaquée. Rahrs pense que c'était bien inutile. C'est la guerre **kurkneckienne** qui commence. Nous avons convoqué Asler, qui commande nos forces sur la côte dragéenne. Il est reparti, avec des instructions précises.

Aslork, le 20-14-2999. — A Crekbor, on doit crier victoire. Les Nécorbiens ont débarqué ce matin dans le district dragéen sans avoir eu à tirer un coup de feu. Nos armes à courte distance qui devaient tisser le long de la côte un réseau terrifiant et infranchissable sont restées silencieuses. Non point parce qu'elles ne fonctionnaient pas. Mais parce que nos hommes ne les ont point fait fonctionner. Us ont été faits prisonniers, sans opposer la moindre résistance. Les Nécorbiens n'ont même pas pris la peine d'amener leurs propres moyens de locomotion pour s'avancer dans le district dragéen. Ils ont pris les nôtres. Ils viennent d'arriver à Branoriss, l'ancienne capitale des Dragéens où j'ai vécu une si surprenante aventure il y a quelques mois. C'est la même aventure qui recommence, mais, cette fois-ci, en temps de guerre.

Rahrs vient de sortir de sa cabine. Il nous dit que nous sommes dans une zone de sécurité *anti-kurkneckienne*, mais il est d'avis qu'avant d'agir plus amplement, il faut laisser les Branecoïs envahir tout le district dragéen.

Nous tenons conseil, Rahrs, Fruhlsk et moi, sur la manœuvre à effectuer pour les encercler promptement quand Rahrs aura agi. Nos machines volantes sont prêtes, et pourront en un clin d'œil rétablir, sur la côte orientale, le réseau des armes à courte distance.

Les minutes passent. Quelques « trains de pensées », rapides. Mais mon esprit est envahi par la curiosité.

Branoriss, le 20-14-2999. — C'est fait. Il a suffi de quelques heures pour que l'affaire soit réglée. Rahrs s'est enfermé un instant dans sa cabine. Il en est sorti en disant à Fruhlsk qu'il pouvait commencer la manœuvre.

Celle-ci fut d'autant plus aisée que les Branecoïs, sûrs d'eux et se préparant à envahir tout l'Orbal, n'avaient guère pris le soin de garder la côte dragéenne. Les prisonniers qu'ils avaient faits n'étaient même point parqués. Ils les avaient laissés sur place, inoffensifs qu'ils étaient, parmi leurs engins, si bien que lorsque la contre-manœuvre *kurkneckienne* de Rahrs opéra, et qu'ils se retrouvèrent eux-mêmes, ils furent à pied d'œuvre pour reprendre, ou plutôt pour commencer le combat, et ils le commencèrent aussitôt, selon les instructions qu'avait reçues Asler, d'une part détruisant de nombreux navires branecoïs immobilisés dans les ports, et d'autre part, marchant sur l'intérieur du district dragéen. Nos machines volantes — que les Branecoïs supposaient être en reconnaissance — leur amenèrent d'importants renforts, et établirent sur toute l'étendue du territoire des îlots d'attaque. L'affaire fut menée en un clin d'œil.

Se voyant pris comme dans une souricière, les Branecoïs n'insistèrent pas. Ils se rendirent. Ils connaissent les règles du jeu. Dès que la nouvelle de leur reddition nous est parvenue, nous avons quitté Aslork

pour nous rendre à Branoriss. A la résidence de l'administrateur du district, nous avons eu la surprise de trouver Brurs. C'est lui qui avait dirigé la manœuvre *kurkneckienne* dans le camp branecoïs.

— Eh bien! Brurs, fit Rahrs en le voyant, qu'en dites-vous?

— Vous êtes très forts, fit-il.

Il ajouta toutefois, sur un ton insolent :

— Mais ce n'est pas fini...

J'avais un instant espéré que la guerre pourrait se 168

terminer sur cette aventure, et que les Branecoïs, après leur insuccès, mettraient les pouces. Erreur. Le grand *kermelnec* continue, et va prendre, sans doute, d'autres formes.

Dès ce soir, les obus du Branec commencent à tomber sur Branoriss. Mais nous sommes mieux équipés ici que dans le district merkéen. On avait toujours pensé, en effet, à Brechor, que la côte orientale serait plus menacée que la côte occidentale. La ville souterraine est une merveille de confort.

Branoriss, le 21-14-2999. — Rahrs va rentrer à Brechor. Je reste en Orbal avec Hulmine quelque temps encore. Rahrs m'a exposé en partie sa théorie des courants *kurkneckiens*. Elle se fonde, dans ses applications, sur les propriétés des cellules Z du cerveau. Maintes fois, j'ai effleuré la solution. Mais le mince hasard qui parfois nous fait trouver n'a pas voulu se manifester. Tout s'est éclairé en moi en un instant. Rahrs m'a d'ailleurs confié — mais me dit-il tout? — qu'il ne peut, pour l'instant, établir que des contre-courants sur une large échelle. Il ne parvient à réaliser des courants positifs qu'à très courte distance, sur des thèmes limités, et pour une durée très brève — comme la leçon d'ordlékien qu'il a expérimentée sur moi — et lorsque les rayons cosmiques sont au maximum de leur intensité, c'est-à-dire en période de pleine lune.

— Nous avons trouvé la parade, me dit-il, ce qui pour le moment est l'essentiel, et il est en cette matière plus facile de défaire que de faire. Cherche de ton côté, me dit-il.

Et il ajouta, d'un ton plutôt narquois :

— Si toutefois l'amour t'en laisse le temps.

A certaines heures, je crois que j'éprouve pour Rahrs de l'aversion. Il a une façon de regarder Hulmine qui ne me plaît pas. Des flammèches d'or dansent dans ses yeux.

Il ne m'a rien dit de ses grands projets. Je ne l'ai point questionné. Il ne m'a pas questionné non plus sur les miens.

Il rentre au Nécorb en grand triomphateur. Je crois que Barluck n'a qu'à bien se tenir.

Rahrs sait-il que j'ai là dans ma valise de quoi finir la guerre sur l'heure? Il s'en était déjà douté. Mais peut-être n'y croit-il plus depuis que nous sommes en guerre.

Branoriss, le 24-14-2999. — Je me suis fait amener Brurs et j'ai essayé de le sonder. Brurs est courtois, mais impénétrable. Il avait fait disparaître toute trace de ses procédés avant que nous n'arrivions. Je sens qu'il se ferait hacher plutôt que de rien dire. Ne ferais-je pas de même à sa place?

Branoriss, le 27-14-2999. — La guerre est rentrée dans son ornière. Les obus se font plus rares. Je sais que notre tir à nous aussi a diminué d'intensité. Les continents reprennent haleine.

Je vis, auprès d'Hulmine, d'admirables heures.

Branoriss, le 30-14-2999. — J'ai reçu un message personnel et confidentiel de Barluck. Il me met au courant de certaines intrigues à la Khrarbine. Il redoute un coup de force qui, non seulement le renverserait lui, mais qui mettrait en cause la forme même du régime. Elusk lui-même aurait été dépassé. Brufner, qui détient le département de la Police, serait à la tête des conjurés. Or, je sais que Rahrs fait de Brufner ce qu'il veut. Brufner est un excellent commis à la mode d'il y a deux cents ans. Il dirige son département avec méthode et rigueur. Mais, hors de ses fonctions, il n'a pas beaucoup plus de cervelle que la *mrmoise*. Barluck me parle « d'atteintes possibles à des libertés essentielles ».

Je n'ai pour Barluck ni affection ni admiration démesurées. Il a toujours fait honnêtement ce qu'il a pu. Et je crois que ses moyens s'arrêtent au seuil des temps qui viennent, dont il perçoit à peine ce qu'ils pourront être. Mais Rahrs, s'il m'a laissé entrevoir ses ambitions, que je ne trouve point illégitimes, ne m'a rien dit de ses projets. Et je crains qu'il n'y entre quelque fantasmagorie.

Rahrs méprise ses semblables.

Est-ce à Hulmine que je dois de les mépriser moins? Et au vieux Lormeknor dont chaque soir nous méditons ensemble quelques pages, et qui dit si justement : « Nous, les êtres, nous sommes tous faits de même farine. » Et qui dit aussi : « Avance, avance. Mais souviens-toi que tout le troupeau doit suivre. »

— Je n'aime pas ton ami Rahrs, me dit Hulmine. Il a les yeux durs du *krikal*. Et il prend la vie pour un jeu. La vie n'est pas un jeu. La vie est une ascension.

Barluck me demande d'aller le voir. Nous partirons demain matin.

Brechor, le 31-14-2999. Nous voici à Brechor. La ville souterraine s'est agrandie. Le confort s'y est amélioré. On peut s'aventurer au-dehors sans trop de risques. Depuis huit jours, il n'est pas tombé un seul obus. Ma lanterne est toujours intacte. J'y suis allé faire un tour, avec Hulmine, qui ne la connaissait point encore. Elle trouve agréable mon logis. L'aspect général de la ville n'a pas beaucoup changé depuis la dernière fois que je suis venu ici. Et le ciel a repris son habituelle couleur grise et douce.

J'ai trouvé Barluck très préoccupé par la situation intérieure, qui l'inquiète plus encore que la conduite de la guerre. Je pense — ayant vu diverses personnes en mesure de me renseigner — que ses craintes sont excessives. Pour l'immédiat tout au moins.

Rahrs m'a fait une courte visite. Il est très occupé. Hulmine l'a reçu assez froidement. Je crois qu'il s'en est aperçu.

Mais que m'importent Rahrs, et Barluck, et leur politique, et leur guerre. Hulmine et moi, nous nous sommes enfermés dans un poème couleur de tendresse et de feu. Elle me voit, de plus en plus souvent, avec son sixième sens. La nature, en nous, cultive des prodiges.

Brechor, le 33-14-2999. — Gros émoi, ce matin, à la Khrarbine. Et du coup, l'intrigue Brufner est largement dépassée.

Le Branec nous lance un ultimatum. Si dans quarante-huit heures, nous n'avons pas accepté les conditions posées, au cours de chacune des journées qui suivra, une ville du Nécorb sera détruite, jusque dans ses substructures, c'est-à-dire avec tous les êtres qui vivent à sa surface ou dans son sous-sol.

Les conditions posées sont : évacuer entièrement l'Orbal; reconnaître au Branec un droit absolu sur les régions glacées; accepter l'installation à Brechor d'une commission de contrôle de nos inventions; livrer au Branec, qui s'engage à les traiter avec égards, un certain nombre de personnalités, parmi lesquelles Rahrs et moi-même figurons.

J'ai vu Rahrs blêmir en entendant Barluck nous lire ce texte. Il a blêmi, j'en suis sûr, non à cause de la dernière clause, mais parce qu'il n'a pas encore trouvé le **dragorek**, et parce qu'il croit que les Branecoïses l'ont trouvé.

L'ultimatum pousse la complaisance jusqu'à nous donner la liste des premières villes qui seront détruites : Brulresk, Mramor, Etrufers, Drorik, Driskarec, etc.

Le **dragorek**, les Branecoïses l'ont-ils trouvé? Possible. Mais je me fais des questions. Ont-ils trouvé le **dragorek** intégral, que je cherche encore? Et alors ce serait effrayant. Ou bien n'ont-ils trouvé qu'une forme du **dragorek** inférieure à la mienne, plus terrible, certes, que toutes les armes que nous connaissons, mais beaucoup moins effrayante?

Les villes qu'ils désignent dans leur ultimatum ne sont que de petites villes. Pourquoi? Pourquoi, s'ils ont la possibilité de frapper fort, ne le font-ils point? Par décence? Bien plutôt parce qu'ils ne le peuvent pas. S'ils avaient désigné Brechor, ou même Brusbirs, ou Drustremiss, peut-être aurions-nous un motif sérieux de nous épouvanter.

Autre question : ont-ils trouvé le dispositif permettant à leurs machines volantes de reprendre l'air? Ce n'est pas sûr. Et dans ce cas, leur **dragorek** ne pourrait être introduit que dans des projectiles

elkersiens. J'ai examiné le problème, et suis arrivé à cette conclusion que la puissance d'un tel engin resterait fort limitée, bien qu'infiniment supérieure à celle des engins actuels. Ce qui expliquerait que les Branecoïs n'aient choisi pour cibles que de petites villes.

Ils sont convaincus que nous ne possédons pas le **dragorek**. Et ils pensent que leur nouvelle arme sera bien suffisante pour nous faire ployer les genoux. Calcul exact, si j'en juge à l'effet qu'a produit sur la Khrarbine leur ultimatum.

Les paroles de Barluck tombèrent dans un silence atterré.

— Qu'allons-nous faire? dit-il, péniblement, après avoir lu le message branecoïs.

Personne n'osait avancer une idée. Barluck promenait sur nous ses regards, quêtant une réponse.

— Rahrs, fit-il, qu'en pensez-vous?

— Rien, fit Rahrs.

— Et vous, Brufner?

— Moi non plus.

Barluck s'adressait de préférence à ses adversaires. Pour les mettre dans l'embarras. Le silence pesa sur nos épaules et devint intolérable. Elusk le rompit. Mais visiblement il ne parlait que pour le rompre.

— Ils sont très forts, dit-il. Mais peut-être n'est-ce qu'un chantage...

— Je ne crois pas, fit Barluck. Ils savent d'ailleurs très bien qu'avant de céder, nous sacrifierons au moins une de nos villes, précisément pour nous assurer que ce n'est pas un chantage. Car tel est bien votre avis, n'est-ce pas?

— Evidemment, fit Rahrs. Mais après?

— Après?... dit Barluck. Et il fit un geste vague. Puis, se tournant vers Brulbiss :

— Brulbiss, vos recherches?

— Pas abouti encore.

— Et pas d'espoir qu'avant quarante-huit heures?...

— Hélas!

Nous étions comme le **drogmar** sous le couteau du boucher. Pouvais-je hésiter encore? Je me levai. Et, m'adressant à Barluck :

— Répondez aux Branecoïs, lui dis-je, que s'ils détruisent Brulresk, dans l'heure qui suivra, leur capitale Crekbor, et tout ce qui se trouve dans un rayon de cent kilomètres autour d'elle, sera détruit de fond en comble.

Tous les regards se posèrent sur moi.

— Est-ce un bluff que vous nous conseillez pour les intimider? fit Elusk.

— Je ne crois pas, fit Bahrs. Mais il est probable que les Branecoïs, eux, le croiront.

Et Rahrs me regarda, d'un air à la fois inamical et soulagé.

— Puis-je réellement faire cette réponse? me demanda Barluck, anxieusement.

— Vous pouvez, lui dis-je.

Mais je me refusai à donner la moindre explication, encore que l'on m'interrogeât de tous côtés. Brulbiss était le plus pressé de savoir. Seul Rahrs ne me questionna pas.

Pour couper court, je quittai la Khrarbine.

Hulmine m'a regardé avec de grands yeux tristes.

— C'est effroyable, m'a-t-elle dit.

— Il fallait choisir, lui ai-je dit.

Brechor, le 34-14-2999. — Rhama suspend son souffle. Jamais événement aussi monstrueux n'a été attendu sur notre planète. On compte les heures, les minutes. Nous avons fait évacuer Brulresk. Il n'apparaît pas que les Branecoïse se livrent à des préparatifs pour évacuer Crekbor.

Je lis de l'inquiétude sur tous les visages. On craint que les Branecoïse ne changent leur programme, ne frappent plus vite qu'ils ne l'ont annoncé. Et plus fort. On craint qu'ils ne nous devancent. Qu'ils ne s'attaquent à Brechor. Qu'ils ne détruisent Brechor pour nous paralyser. Barluck lui-même est gagné par cette crainte. Il est venu me trouver, pour me demander d'agir immédiatement. J'ai dit non. Je ne veux pas être celui qui, le premier, fera retentir l'affreux tonnerre.

Je pense comme Rahrs : les Branecoïse s'imaginent que nous bluffons. Quels jeux étranges! Les continents jouent à cache-cache avec la mort! Rahrs a lui-même examiné et vérifié la machine volante dont je me servirai si... Mille autres appareils m'accompagneront, me serviront de boucliers contre les projectiles *elkersiens*.

Brechor, le 35-14-2999. — Cette date sera-t-elle une des plus grandes dates de l'histoire rhaméenne?

L'ultimatum des Branecoïse expire à midi. S'ils passent aux actes, à midi cinq, je pars. Deux heures plus tard, je serai de retour.

Suis-je calme? Je crois que je suis calme. Et lucide. Pourtant il me semble que tout au fond de moi il y a un remuement de pensées extrêmement confuses et fiévreuses. Dans ces profondeurs, je sens que la puissance et la petitesse se rejoignent. Quoi que nous fassions, nous ne serons jamais que des grains de poussière. Pourquoi donc ai-je tant hésité à user du *dragorek*? Tous les êtres qui vivent sur Rhama sont voués à la mort. Tous les êtres sont virtuellement morts. Dans l'instant où je me prépare à accomplir un geste inouï, je me sens enveloppé par ces effarants mystères.

Hulmine veut m'accompagner. Je lui ai dit : « Non. »

Il est onze heures. On m'attend au camp des machines volantes. Aux toutes dernières nouvelles — une patrouille aérienne est rentrée il y a un instant — les Crekborois sont restés dans leur ville.

Brechor, le 36-14-2999. — C'est fait.

J'ai fermé mes portes, coupé le téléphone, la télévision; refusé de parler au micro; de me laisser filmer. On m'a vu cinq minutes à la Khrarbine, où j'ai donné un rapport succinct. Il y avait si peu à dire : « C'est fait. »

A une certaine échelle, les événements, même les plus monstrueux, cessent d'être spectaculaires. Le récit de l'attaque d'un village, par un groupe d'Orbaliens primitifs, est beaucoup plus dramatique que celui que j'aurais pu faire. L'œuvre d'art s'accommode mal du travail en grande série. Le *dragorek*, c'est l'immense anonymat de la mort. Et pourtant, je suis sûr que si nous avions un sens qui nous rende l'horreur palpable et visible, nous ne pourrions pas soutenir le choc que causerait en nous un jet d'horreur aussi puissant.

Hier, à midi, j'étais au camp des machines volantes. Péniblement, je m'étais arraché aux bras d'Hulmine. L'attente devenait presque une souffrance. Brulresk n'est — n'était — qu'à soixante kilomètres de Brechor. Nous savions que nous percevrions la secousse, que nous n'aurions même pas besoin d'être avisés par téléphone.

Les minutes passèrent, d'une lenteur rare. Nos yeux suivaient sur le cadran électrique les saccades de la grande aiguille. A midi trente secondes, la terre trembla. Pendant ces trente secondes, nous avons cru que rien ne se passerait, car les obus *elkersiens* vont presque à la vitesse de la lumière. Une minute plus tard, on nous téléphonait, d'Eskerneriss, que Brulresk venait d'être détruite. Nous partîmes.

Jamais, à la fois, il n'y eut autant de « trains de pensées » dans ma tête que pendant ce raid. Je songeais à la vieille légende akrinienne sur les cauchemars de *l'Asperkaruk*, où l'on voit chavirer des villes entières dans des océans en flammes, et des reptiles se dresser en sifflant vers le ciel. Mon sixième sens fonctionnait admirablement. Hulmine était vivante en moi, aussi présente que si elle eût été à mon côté. Les pensées du vieux Lormeknor s'étaient devant mon esprit comme un grand panorama de haute compréhension. L'une d'entre elles, surtout, me hantait et me réconfortait, celle qui dit : « La vie, pour ne pas se trahir soi-même, doit, hélas! constamment détruire la vie. » Un étonnant poème-sensation se composait en moi. Je me sentais bercé par les grandes houles de l'univers; j'errais dans la forêt des fluides. Des problèmes restés obscurs soudain devenaient très clairs. Et au milieu de toutes ces pensées sans paroles, une pensée dure et coupante, comme une sombre pierre précieuse emprisonnée dans un bloc de quartz, me hantait — me hantait avec des mots précis : « Tu vas faire périr vingt-cinq millions de Branecois. »

Crekbor est — était — la plus grande ville de notre planète. Plus grande encore que Brechor. Un grouillement que l'esprit avait peine à concevoir avec clarté autrement que sous la forme d'un grouillement

biologique. Le vertige des grands nombres. Mais sous chacun de ces signes, une chair, une pensée, des émois. La merveilleuse mécanique indéfiniment multipliée. Et ce petit clou sombre et luisant dans ma tête : « Tu vas tuer vingt-cinq millions de Rhaméens. »

La notion du temps semblait s'être abolie en moi. Je me demandais — c'était un des mes « trains de pensées » — si l'on ne pourrait pas, aussi, travailler sur le temps, l'assouplir, l'étirer, le contracter, le façonner à sa guise, le dissocier de l'espace. Je voyais, avec mon sixième sens, des étoiles, des myriades d'étoiles dans le ciel, les unes vivantes, les autres mortes depuis longtemps et dont les rayons parviennent encore à nous. Un plus grand nombre d'étoiles mortes qu'il n'y a de Rhaméens vivants. Cependant que la petite phrase se tordait comme un serpent noir et phosphorescent au milieu de mes lucides vertiges : « Tu vas anéantir vingt-cinq millions de Branecoïs. »

La vie, la mort, le temps, l'espace, les pensées : ingrédients d'un univers où même ce qui semble le plus clair n'est que mystère épais. La vie n'est-elle rien d'autre qu'une espèce de pâte faite pour être triturée? Une pâte dans laquelle pourtant il y a un étonnant levain? « Tu vas faire disparaître vingt-cinq millions d'êtres pensants! » On tue la plus grande ville de Rhama comme on écrase un *krikal*.

L'Orbal au-dessous de nous. Puis encore l'océan. Les longues stries autour de moi des appareils qui me font escorte. Et sur toute la face de Rhama, l'attente, l'attente, l'attente. L'indicible attente. Là-bas, ils n'y croyaient pas encore. Et pourtant, j'en suis sûr, ils attendaient, eux aussi. Ils n'y croyaient pas. Ils ne savaient pas que dans quelques minutes, ils allaient tous mourir. Tous! Volatilisés! Tous! Et leur ville avec eux. Leur ville énorme, orgueilleuse comme toutes les villes énormes. Leur ville, avec eux. Leur ville et ses hautes terrasses de platine, ses basiliques et ses musées, ses somptueux jardins, ses danses, ses musiques et ses littératures. « Tu vas tuer vingt-cinq millions de Crekboroïs. »

Une tribu d'insectes détruit la « ville » d'une autre tribu d'insectes. Le *dragorek*, ce n'est qu'un instrument. Un instrument de plus. Une trouvaille de plus. Une trouvaille, pour construire et pour détruire. « Si le *krikal*, me disais-je, habitait des tanières faites de celluloïd ou de quelque autre matière inflammable; et si un jour un *krikal*, découvrant le feu, allait détruire de fond en comble, au moyen d'une petite étincelle, la vaste tanière d'un clan rival, il ne ferait rien d'autre que ce que je vais faire. Et nous trouverions cela curieux — mais banal. » Ah! tout est si banal!

Crekbor apparut dans le lointain. Presque aussitôt, ce fut le déchaînement de la défense *elkersienne*. Le petit diamant sombre avait envahi tout mon esprit. Pendant quelques secondes, il n'y eut rien d'autre en moi que ces mots : « Tu vas tuer vingt-cinq millions de

Rhaméens. »

Et voilà! C'est fait. Rien d'autre à en dire. Pas de détails. Pas de fioritures. Les Branecois ont capitulé dans l'heure qui suivit. Je me suis réinstallé dans ma lanterne. J'ai fermé mes portes. En bas, des foules hurlent. Hulmine est là, qui me tient la main. Un mot tout seul danse dans ma tête : « L'horreur! l'horreur! l'horreur! »

Mais qu'est-ce que c'est que l'horreur?

Brechor, le 1-1-3000. — Un millénaire nouveau qui s'ouvre. Un jour comme un autre. Mais que sera ce millénaire? Où va Rhama? Comment la vie se fauflera-t-elle à travers ces fantasmagories? Barluck s'est suicidé ce matin. Pourquoi s'est-il suicidé? De quoi avait-il peur? De quoi avait-il honte? Il ne l'a dit à personne. Il est parti silencieusement. Hulmine me dit : « Allons-nous-en! Allons-nous-en! Allons nous cacher dans l'éden le plus retiré, en pleine campagne, dans une toute petite maison comme celle que ta mère possédait à Girks. Sans télévision, sans **orbribs**, sans rien... Sans rien. Rien que la terre naturelle, autour de nous. Et les plantes. Et les bêtes. J'en arrive à détester même le vieux Lormeknor. C'est Rholrok qui avait raison. Il faut se garder de soulever la pierre sous laquelle il y a des feux cachés. Allons-nous-en. J'ai peur. »

Je lui ai dit : « Non. » Malgré l'immense désir que j'avais de lui dire : « Oui. » Mais il y a en moi je ne sais quel aiguillon qui me lancine. J'ai pris Hulmine dans mes bras. Je lui ai parlé, longtemps, longtemps. Elle s'est calmée. Elle m'a dit : « Tu as peut-être raison. Il n'y a peut-être pas d'autre voie pour arriver à la porte **alkurkine**. »

Brechor, le 4-1-3000. — Civilisation, où vas-tu? Les Rhaméens ne songent qu'à reprendre leurs vieilles habitudes. Mais une grande fantasmagorie s'avance sur le monde à pas feutrés et ils ne le savent pas encore. Ils se sont peut-être avisés que, depuis mille ans, chaque siècle a trouvé dix fois plus de choses que le siècle précédent. Mais depuis cent ans, et ils le voient moins bien, chaque décennie a été dix fois plus riche que la décennie précédente. Et depuis dix ans, chaque année se gonfle d'apports nouveaux, de plus en plus lourds, de plus en plus étranges. Ainsi la boule que l'on roule dans le sable gras de Krukar. Elle devient énorme. D'abord, on la tenait dans le creux de la main, et puis on ne peut même plus la soulever.

Rahrs, avant-hier, a fait, au théâtre du Blissner, une démonstration **kurkneckienne**. La salle entière a su **l'ordléckien**, puis a su l'astronomie. On s'extasie. On crie au miracle. La radio souligne « les merveilleuses possibilités qui sont encloses dans cette stupéfiante découverte ». On ne voit pas que la puissance **kurkneckienne** est plus dangereuse encore que le **dragorek**.

Brechor, le 5-1-3000. — C'est Brufner qui a pris la place de Barluck à la tête de la Kharbine. Mais Brufner n'existe qu'à peine. Brufner, c'est

Rahrs qui l'anime. Son premier soin a été de décréter la suspension des privilèges des **abstrikners**. Il y a eu des manifestations dans Brechor. Mais au moment même où l'on pouvait croire qu'elles allaient prendre une grande ampleur, elles ont cessé. Il y a de la stupeur dans l'air. Un étrange malaise.

Une petite phrase assez énigmatique prononcée par Rahrs autrefois me revient à l'esprit : « Dominer les êtres de l'extérieur, c'est bien, mais de l'intérieur, ce serait encore mieux. »

Je ne vois Rahrs qu'à la Khrarbine. Il reste courtois et même prévenant. Nos relations d'autrefois sont finies. Il est visible qu'il se méfie de moi. Et il sait que je me méfie de lui. Où veut-il en venir? Où en est-il de ses travaux?

Comme nous sortions ce matin ensemble de la salle des séances, il a posé sur Hulmine, qui était venue m'attendre, un regard singulier. Je n'aime pas que l'on regarde Hulmine ainsi.

Brechor, le 7-1-3000. — Il n'est bruit que d'un étrange phénomène qui s'est produit vers midi dans la ville de Drigul. Les habitants de cette ville, tout à coup, sont tous sortis dans la rue, et se sont mis à danser le **dresk**, la vieille danse frénétique qui était en honneur autrefois chez les ordléckiens. Cela a duré une bonne heure. Puis ils ont repris leurs occupations comme si de rien n'était.

Cas de folie collective? Ou bien est-ce Rahrs qui s'amuse ?

Girks, le 12-1-3000. — Nous sommes en Orbal. Hulmine a voulu changer d'air. Elle est un peu nerveuse. Nous avons trouvé, près de Girks, dans un coin qui n'a pas été ravagé par la guerre, une maison qui ressemble à celle que ma mère avait ici autrefois, et nous nous y sommes installés.

Nous avons l'intention d'y rester deux ou trois mois, peut-être plus. Une fois par semaine, je ferai un saut jusqu'à la Khrarbine.

L'Orbal reste dans un triste état. Rhama offre un singulier mélange de toutes les possibilités et de toutes les misères. Le luxe insolent des uns coudoie la déchéance des autres. Dans les campagnes, on revoit les vieux véhicules à six roues, traînés par les **jardonnnes**. Certaines parties du Branec montrent des spectacles qui sont pires encore. Là où était Crekbor, et loin à la ronde, c'est le désert. La destruction des grandes centrales alimentaires souterraines qui assuraient la subsistance de la moitié du pays, provoque une quasi-famine dans plusieurs districts. Les Branecoï les ont voulu! Mais quelle folie!

De plus en plus, je pense que les Rhaméens n'avaient plus le droit de tourner leur propre puissance contre eux-mêmes.

A certaines heures, j'essaie de ne plus être moi, Morar, mais d'être Rhama, la pensée de Rhama. Notre planète commence à donner des signes de vieillissement. Les zones glacées, insidieusement et peu à peu, de millénaire en millénaire, mordaient sur les zones habitables.

Nous sommes en train de les réchauffer par artifice. Mais un temps viendra où ce sera insuffisant. « Dans dix mille ans, c'est demain... », disait Lormeknor. Et lorsque je m'identifie à Rhama, je pense par millénaire.

Il nous faudra nous rapprocher du soleil, piloter la planète dans l'espace infini, comme sur les eaux on pilote un navire, élargir s'il se peut le domaine des Rhaméens.

Trop tôt pour y songer? Il n'est jamais trop tôt pour songer aux grandes entreprises vitales. Avec le **dragorek**, tout devient possible. Même le pire, hélas! Mais qui songe à l'avenir lointain de l'espèce? Qui soupçonne même qu'elle est en train de se transformer? Qu'une nouvelle créature est en train de naître, un nouveau Rhaméen, un sur-Rhaméen, qui aura, en naissant, des sens nouveaux, une vision de l'univers plus vaste, et qui portera en soi d'immenses possibilités?

Un vertige parfois me prend. Je suis comme l'enfant du Rhalgrer lorsqu'il arriva au sommet de la tour. J'ai peur — moi qui vais si vite — que l'on ne veuille aller trop vite. Trop vite pour le grand nombre des Rhaméens. La sottise reste encore le bien le mieux partagé de ce monde, et la cruauté. Elles se lisent moins sur les visages, depuis qu'on sait les embellir et leur garder la fraîcheur. Mais elles restent perceptibles dans je ne sais quoi qui dort au fond des regards. Un vieil auteur merkéen, à l'époque où tout le monde apprit à lire et se mit à lire, déclarait que F « instruction » avait eu souvent pour effet de permettre à la bêtise de s'exprimer. A travers les changements politiques, les accroissements ou les restrictions de libertés, les apparitions et les disparitions des Eglises, les changements de mœurs, l'épanouissement prodigieux des techniques, il est une substance qui ne bouge que très lentement : c'est celle dont les Rhaméens, dans leur ensemble, sont faits.

Les civilisations, jusqu'à ce jour, ont avancé comme elles ont pu. Au hasard. En suivant les pentes qui s'offraient à elles. En se saisissant, comme elles le pouvaient, de ce que leur donnaient les meilleurs et les plus habiles de l'espèce. Le jeu devient chaque jour plus passionnant mais plus dangereux. Barluck, quelques jours avant de mourir, a dit une parole qui maintenant me frappe : « Il faudrait mettre des écluses au torrent des découvertes. »

Et moi qui ai repris les travaux sur le **dragorek**! Moi qui suis sur la voie du **dragorek** intégral ! Le vieil aiguillon noir me pique et me lancine.

Girks, le 18-1-3000. — Nous vivons, Hulmine et moi, des journées magnifiques. Elle sait tout ce que je pense. Je sais tout ce qu'elle pense. Nous n'avons jamais été aussi près l'un de l'autre. Notre vie est un grand poème-sensation. Nous communiquons l'un avec l'autre par le moyen des petites plaques **d'urkalk**. Notre sixième sens nous

devient presque aussi familier que celui de la vue ou de l'ouïe. Nous essayons d'en susciter un septième en nous. Nous voudrions devenir sensibles aux rayons cosmiques. J'ai installé ici tout un laboratoire. Nous ignorons les rumeurs du monde. Je ne suis même pas allé à la Khrarbine cette semaine. Quelques poètes, quelques peintres nous font visite. Ma mère est ici depuis hier. Mais elle ne se console pas de la perte de sa maison. Et elle veut repartir demain.

Girks, le 22-1-3000. — Il faut chercher, toujours, toujours. C'est l'antique Lormeknor qui a raison. Mais il faut freiner. Car Barluck aussi avait raison. Si la Khrarbine, aujourd'hui seule maîtresse du monde, était sage, elle laisserait Rhama reprendre son souffle, et créerait une section des « prodiges réservés ». J'ai essayé de le dire hier. Mais on n'a pas eu l'air de comprendre. Et Rahrs me paraît décidé à mener un train d'enfer. Comme si nous n'étions pas déjà assez malades! On a enregistré à nouveau d'étranges phénomènes, à Aslok, à Drunisdos, à Bulibor. Dans cette dernière ville, des enfants, quinze enfants de six ans, ont pénétré dans le grand amphithéâtre de la Mrersine d'électrochimie, et pendant une heure, sous les yeux des professeurs et des élèves effarés, ont couvert les tableaux de calculs *arrikbrarins* infiniment complexes. Ils furent ensuite interrogés. Ils avaient l'air stupide. Les cas de folie sont plus fréquents que jamais. Dans certains districts, on note une inquiétante recrudescence des suicides, notamment parmi les *frolbrecks*, qui sont des privilégiés, et qui ont encore accru leurs privilèges pendant la guerre.

Les Rhaméens sont-ils plus heureux qu'ils ne l'étaient il y a dix siècles? Mais sommes-nous en ce bas monde pour y être heureux? Serais-je heureux si je n'avais point rencontré Hulmine? Les Rhaméens — sauf quelques *rhabis* — ne croient plus à rien. Ou croient qu'ils ne croient à rien. Mais le tourment de l'infini et de l'éternel ne quitte pas aisément les êtres.

Et moi, à quoi donc puis-je croire? Quand je cherche la porte *alkurkine*, n'est-ce pas un dieu que je cherche? Ce dieu, comme les Akristes bleus l'ont entrevu, n'est-il pas enclos dans la moindre parcelle de substance? Et n'apparaîtra-t-il pas dans toute sa lumière, au bout des temps, lorsque ce mystérieux agent que l'on nomme la vie aura fini par tout élucider et par tout transformer en substance spirituelle? Ce dieu n'est-il pas au bout de nos peines et de nos efforts? De nos recherches et de nos accidents? La vie n'est-elle pas une? La substance n'est-elle pas une? N'est-ce point là le profond enseignement de Lormeknor, dont Hulmine et moi chaque jour nous nous réconfortons? Et les prodiges issus de nos esprits ne sont-ils pas le signe que nous avançons sur la voie triomphale?

Infinie fragilité de nos entreprises. Il faut tout craindre. Mais infinies ressources de la vie. Il faut tout espérer.

Un cher écho me dit : « Il faut tout espérer. » C'est Hulmine qui me parle.

Girks, le 27-1-3000. — J'apprends que Brufner a fait arrêter Brulbiss. On ne sait pas pourquoi. Personne n'a protesté. Un surprenant silence. Naguère encore, tout le Nécorb se serait dressé. Etrange.

Souvent, j'ai médité sur le problème de la liberté. Il est moins simple qu'on ne le pense. Nul ne peut se flatter d'être métaphysiquement libre. Et les institutions même les plus libérales, comme l'étaient — je crois que je puis dire *l'étaient* — celles du Nécorb, s'accompagnent toujours de quelques astucieuses et parfois nécessaires restrictions dont le grand nombre ne s'avise même pas. Mais la liberté, pour certains êtres tout au moins, c'est l'étincelle. Sans liberté, il n'y aurait plus de levain dans cette pâte que l'on nomme la vie.

Le cas Brulbiss est inquiétant. Brulbiss, pour autant qu'il me l'a laissé entendre, s'adonnait très fort depuis quelque temps aux études *kurkneckiennes*. Il n'aime pas Bahrs. Il a, sur l'avenir de Rhama, des vues qui sont plus parentes des miennes que de celles que Rahrs semble cultiver.

J'ai failli partir sur-le-champ. Hulmine m'en a empêché. « On ne sait point ce qui se passe là-bas, m'a-t-elle dit. N'y va point. Ne va plus à la Khrarbine. C'est un vent de folie qui secoue le Nécorb. »

Elle a essayé de joindre son père par télévision, afin d'avoir des renseignements. Impossible. Il y a des perturbations sur les ondes.

Girks, le 28-1-3000. — J'ai trouvé le *dragorek* intégral. L'effrayant secret de la matière qui se dissout. Avec n'importe quel petit caillou, je peux faire sauter Girks.

Hulmine me dit : « Rhama est semblable à l'enfant Mrab, qui dormait avec une épée suspendue au-dessus de sa tête. »

Girks, le 30-1-3000. — Les gens qui viennent du Nécorb semblent tout étonnés lorsqu'on leur demande ce qui se passe là-bas. « Mais... rien », disent-ils. Certains d'entre eux ajoutent : « Absolument rien... La vie n'a même jamais été aussi monotone... » Pourtant, ils ont l'air de chercher on ne sait quoi dans leur mémoire.

Girks, le 32-1-3000. — Elusk, le père d'Hulmine, est brusquement atteint de vieillissement prématuré. Un message nous l'a appris ce matin. Il est malade. Gravement. En danger. Hulmine est partie aussitôt. Elle n'a pas voulu que je l'accompagne. Plutôt que de me voir partir, elle préférait rester. Je l'ai laissée aller. Son père demandait à la voir.

Girks, le 33-1-3000. — Elusk est mort. J'ai pu communiquer avec Hulmine par télévision. Elle était lointaine, étrange, détachée. Est-ce la douleur ? Comme j'aurais voulu pouvoir la prendre dans mes bras, la consoler, la retrouver semblable à elle-même ! Cette télévision est odieuse. On voit les êtres à quelques pas de soi, vivants, quasi réels.

On ne peut pas les approcher. On ne peut pas les toucher. Hulmine me regardait à peine. Elle hochait doucement la tête tandis que je lui prodiguais des paroles de réconfort. Je lui demandai ce qui se passait là-bas : « Mais... rien... Absolument rien... », me répondit-elle. Elle doit rentrer demain.

Je suis triste. Infiniment. Et... Oserai-je me l'avouer? Et... j'ai peur.

Girks, le 34-1-3000. — Hulmine n'est pas rentrée. En vain, j'ai essayé de la joindre par télévision. Impossible. Elle n'était pas chez nous. Ni dans sa famille. Que se passe-t-il?

J'ai pu parler à ma mère. Qu'elle semblait donc lointaine, elle aussi! Elle m'a dit : « Si, j'ai vu Hulmine ce matin... Elle avait l'air très bizarre... Mais nous sommes tous si bizarres... »

— Que se passe-t-il donc? ai-je demandé avec angoisse.

— Mais... rien... Absolument...

Les mots me font mal... Je ne veux plus parler.

Je partirai demain si... Mais auparavant il faut que je m'assure... Car je ne veux pas tomber à mon tour dans l'affreux piège... Que je m'assure si mon *driskner* mental est efficace... S'il me protégera contre la puissance *kurkneckienne*...

Girks, le 35-1-3000. — Toujours rien. L'affreux silence d'Hulmine. Une torture. Une torture auprès de laquelle les souffrances que j'ai endurées l'an dernier, lorsque j'ai eu une main arrachée et le crâne fendu, me semblent maintenant un baume. C'est mon âme même que l'on a cassée en deux. Atroce.

Hulmine! Hulmine!

Je pars...

Driskarec, le 36-1-3000. — Je n'ai pas osé aller directement à Brechor, rentrer chez moi. Je suis à Driskarec, qui n'a pas été trop abîmé par les obus. Mon *driskner* mental est efficace. Je suis parfaitement moi-même. Et je serais pleinement moi-même s'il n'y avait dans mon être ce mal. Et la plaie s'envenime d'instant en instant.

Ah! pourquoi ai-je laissé partir Hulmine? Elle qui n'avait, au fond, qu'un désir : rester. Pourquoi l'ai-je laissée partir, puisque je ne pouvais pas lui donner un *driskner*? puisque je ne sais, pour le moment, que me protéger moi-même par un travail tout intérieur de mon esprit? Pouvais-je douter encore que la sombre puissance *kurkneckienne* — sous sa forme intégrale — était en train de descendre dans les âmes ?

Ici, rien de changé en apparence. Un œil ordinaire ne discernerait rien. Mais mon sixième sens me montre des transformations déjà profondes. Une espèce d'uniformité dans les âmes. Elles ont toutes l'air d'être polarisées dans le même sens.

Driskarec, le 37-1-3000. — Je suis allé cet après-midi, en cachette, à Brechor, où le travail de reconstruction se poursuit à une allure

vertigineuse. Je me suis perdu dans l'immense foule. J'ai même osé aller rôder autour de la Khrarbine et questionner de-ci de-là.

Maintenant, je sais. Hulmine est chez Rahrs. Rahrs m'a volé Hulmine! J'aurais dû mieux comprendre qu'il la désirait. C'est lui, j'en suis sûr, qui a tué Elusk — pour qu'elle vienne à Brechor. C'est lui qui a tué Barluck. C'est lui qui vient de tuer Brufner, dont il n'a plus besoin, dont il a pris la place, Brufner que ce matin même on a trouvé mort dans son appartement.

Il m'a volé Hulmine! Mais ce n'est pas Hulmine qu'il possède. Ce n'est que son enveloppe et la poupée parlante qu'il y a glissée. Hulmine, mon Hulmine, est cachée dans les replis silencieux du temps et de l'espace.

Et moi, la haine me possède et me tord. La haine qui m'empêche de penser droit et juste. De bien chercher.

Driskarec, le 38-1-3000. — Des mouvements subtils — mais que je discerne — s'opèrent au sein de ce grand corps qu'est le peuple nécorbien. Des différenciations nouvelles sont en train de s'effectuer silencieusement, et sans que personne songe à les trouver surprenantes. Toutes les écoles viennent d'être fermées. Il n'y a plus besoin d'écoles. Les *frolbreks* et autres privilégiés sont en train de se fondre, sans murmurer, dans la masse. En revanche, une nouvelle classe de Nécorbiens vient de surgir, que l'on nomme déjà les *jrikners*, et qui semble avoir pour tâche d'encadrer la population et de la canaliser vers je ne sais quoi. J'ai vu des poètes. Leur inspiration est *tarie*. Tout se fait sans heurts, *par le dedans*, avec un parfait automatisme. Visiblement, il n'y a plus *d'opinion*. Et je suis sans doute le seul témoin lucide de ces faits.

De ces faits monstrueux. Plus monstrueux que la destruction de Crekbor par le *dragorek*.

Ah! Pouvoir quitter Rhama! Ah! Si j'avais pu quitter Rhama avec Hulmine, même si nous avions dû nous perdre dans les espaces infinis. J'ai envie de mourir.

Driskarec, le 40-1-3000. — Je suis retourné à Brechor. Je sais maintenant que Rahrs me fait rechercher.

Il craint que je ne détruise son œuvre. Comme il a craint, lorsqu'il a fait arrêter Brulbiss — qui avait trouvé un *driskner* et s'en était sans doute imprudemment vanté — que Brulbiss ne la détruisît. Mais j'en suis bien incapable! Le désespoir m'envahit. Je désespère de jamais sauver Hulmine. Tout juste ai-je pu sauver mon propre moi.

Rahrs travaille avec Brurs, le Branecoïs. Et je me demande s'ils n'ont pas toujours eu partie liée. La Khrarbine n'est même plus une façade. Elle a cessé de se réunir. Ses membres se sont fondus dans l'anonymat. Rahrs a autour de lui une sorte d'état-major, mais je ne suis même pas certain que ceux qui le composent échappent à l'influence

kurkneckienne. Seuls Rahrs et Brurs — et moi — sommes encore, sur ce continent, des êtres libres. Et toute la planète va y passer.

Le plan de Rahrs m'apparaît en clair. Il consiste à reclasser les Rhaméens en catégories nouvelles, simplifiées et strictement délimitées selon les nécessités de la vie sur la planète. Soit directement, de la centrale **kurkneckienne** de Brechor, soit peut-être par l'intermédiaire de ces **jrikners** qui ont fait leur apparition et que Rahrs a dû envoyer un peu partout, chaque Rhaméen recevra un **contingent** de pensées, de connaissances, et sans doute aussi de sentiments et d'émotions, en fonction de la catégorie à laquelle il appartiendra.

Ah! moi qui voyais, dans le **kurkneckisme**, d'immenses possibilités d'épanouissement, de liberté généralisée! D'un seul coup, Rahrs vient de les tuer toutes dans l'œuf.

Et l'on commence à parler de lui comme on parlerait d'un dieu. Avec vénération, et avec terreur.

N'est-il pas le « tout-puissant » ?

Le « tout-puissant » sur Rhama.

Mais Rhama n'est qu'un grain de poussière. Et dans ma manche, je cache le **dragorek** intégral.

Driskarec, le 2-2-3000. — Je mesure mon impuissance.

La griffe la plus terrible qui ait jamais menacé une espèce vivante s'enfonce dans la substance des Rhaméens. Lorsque j'essaie de faire taire en moi la haine passionnelle que m'inspire Rahrs, lorsque j'entoure l'événement de mes « trains de pensées » les plus lucides, j'admire et je m'épouvante. C'est plus fort que le **dragorek**. Mais le **dragorek** peut détruire cela.

Je me demande ce que j'aurais fait, moi, si, j'avais, moi, Morar, trouvé le prodigieux secret qu'a trouvé Rahrs. Aurais-je cédé à la tentation? Aurais-je obéi, comme le jeune homme de la fable, au démon de la puissance? Je ne sais, en vérité. Nous sommes si étranges. Mais ce dont je suis sûr, c'est que Rahrs commet un crime **métaphysique**, le pire des crimes, un crime contre la vie, contre le libre et large et tumultueux développement de la vie, et qu'il engage notre espèce dans une voie qui va la paralyser. Elle tourne le dos à la porte **alkurkine**. Et je n'ai jamais si bien compris la parole du vieux Lormeknor : « Garde-toi de tout ce qui peut figer la vie et la maintenir dans une ornière. Mieux vaut encore le désordre et la catastrophe. Mieux vaut la mort. »

Je ne sais ce qui est arrivé à l'insecte **krikal**, qui peut passer pour le plus intelligent de tous les insectes, car il construit de magnifiques galeries et se livre à des travaux d'une précision extraordinaire. Mais les sociétés de **krikals** se sont figées; elles ne bougent plus. Et cet insecte ressemble à un somnambule qui refait chaque jour les mêmes gestes. C'est ce qui est en train d'arriver aux Rhaméens. Les Rhaméens,

en deux générations, vont être **krikalisés**. Et ce sera fini. Ils ne bougeront plus.

L'horreur! L'horreur!

Driskarec, le 4-2-3000. — J'ai revu Hulmine. Hulmine !

J'étais cet après-midi dans les jardins de la Brabara, qui sont en grande partie reconstruits, lorsque je la vis s'avancer dans une allée. C'était elle. C'était l'être sans lequel je ne puis vivre. Elle avançait de son pas léger et souple, mais son visage semblait inexpressif.

Je ne pus résister au désir de l'aborder, de lui crier : « Hulmine! »

Elle s'arrêta, me regarda, me reconnut, me dit : « C'est vous, Morar? Comment allez-vous?... »

Je répétais : « Hulmine! » Je la regardais avec des yeux chargés de désespoir. Je lui criai : « Hulmine! Ne sais-tu donc plus que je t'aime?

»

Elle secoua la tête.

— C'est Rahrs que j'aime, me dit-elle.

Je savais bien qu'elle ne pouvait rien me dire d'autre. Mais ces mots me firent au cœur une affreuse brûlure. Je ne pus supporter le regard de ses yeux tristes et sans flamme. Je la voyais aussi avec mon sixième sens. Ce n'était plus elle. Elle ressemblait à tous les autres.

J'ai pris la fuite. Je suis rentré précipitamment à Driskarec.

Je ne puis plus supporter cela. Non, je ne puis plus. Je me demande par instants si je ne vais pas devenir fou. Le seul fou du Nécorb. Car des fous, il n'y en a plus. Ils sont rentrés dans le rang. Ils sont devenus « raisonnables », comme les autres Rhaméens.

Il faut que je m'observe pour ne pas paraître singulier. Car je commence à me faire remarquer. Et il est certain que l'on me cherche. A certaines heures, j'ai envie de me défaire de mon **driskner**, de devenir un Nécorbien pareil aux autres, un **krikal**. Les **krikals** sont certainement heureux.

Mais sommes-nous au monde pour y être heureux? N'y sommes-nous pas pour gravir la pente embroussaillée qui mène à la porte **alkurkine**?

Driskarec, le 5-2-3000. — Depuis ce matin, la radio me dénonce. La télévision donne mon image de quart d'heure en quart d'heure. Je suis l'ennemi public, puisque je suis le seul être qui pense encore librement. Rahrs met tout en œuvre pour qu'on me retrouve. Tous les Nécorbiens sont invités à me signaler. Et je sais qu'aucun d'eux ne se dérobera à cette invitation. J'ai fui. J'ai fui vers la campagne, en cachant mon visage. Je suis dans un champ. Je suis assis sous une haie. C'est fini. Je ne puis plus me montrer nulle part. Je ne puis même pas aller chez ma mère, que je n'ai pas revue depuis mon retour au Nécorb. Elle est toute semblable aux autres.

J'ai auprès de moi ma petite valise. Dans une boîte, j'ai trouvé des pilules de *jirs-brar*. De quoi vivre huit jours.

Je sais ce qui me reste à faire. Je le ferai.

Brechor, le 9-2-3000. — Je suis à Brechor, dans ma lanterne. C'est moi, Morar, qui parle. Les mots se pressent en foule à mes lèvres. Je suis affreusement calme, étrangement calme.

J'ai voulu revoir les lieux où j'ai vécu. Je suis venu à pied jusqu'ici. Le jour, je restais caché dans les champs. Avant-hier un paysan m'a découvert, m'a reconnu. Je l'ai tué. Quelle importance cela a-t-il maintenant? Et quelle importance ont donc les phrases que je forme en ce moment? Mais je veux jusqu'à la fin me comporter comme une créature libre, et jusqu'à la fin rester semblable à moi-même.

J'ai pu rentrer chez moi sans encombre. C'est le dernier lieu, je pense, où Rahrs songera à me chercher. A travers les baies vitrées, j'aperçois la ville. Sur l'océan, on voit bouger les feux des navires. Et dans le ciel, les machines volantes font un réseau lumineux. La Khrarbine n'est plus surmontée d'une flamme verte, mais d'une flamme rouge. C'est l'insigne de Rahrs, et de sa frêle toute-puissance. Mon sixième sens — qui ne va plus servir, qui aura été tué dans l'œuf lui aussi — me montre les mouvements subtils de l'espace.

Je me suis plu à prendre dans ma main mes plaques *d'urkalk* et à revivre mes poèmes-sensation. Celui où éclate mon amour pour Hulmine m'a causé une douceur amère. « Moi aussi, je vous aime... », m'a-t-elle dit. Je n'entendrai plus jamais ces mots. Plus jamais.

J'ai relu quelques pages de Lormeknor. Comme nous le faisons le soir, Hulmine et moi, pendant les jours trop brefs que nous avons ensemble vécus ici. J'ai été accroché par cette phrase : « Il faut détruire impitoyablement tout ce qui ne tend plus à un essor. »

Je vais détruire Rhama.

Et ma résolution était prise quand je me suis mis en route pour Brechor. La planète sera détruite avant que l'aube ne paraisse. Il n'y aura point d'aube. Il n'y aura plus d'aube. Il n'y aura qu'un grand *kermelnec*.

Je descends en moi-même. Je me cherche éperdument en ces moments ultimes. Que suis-je? Que suis-je, moi, Morar, Morar le Nécorbien, Morar le Rhaméen? Que suis-je? Une parcelle de vie. Un brin de substance animée. Un mortel. J'ai quarante-deux ans. Je pouvais espérer vivre jusqu'à cent vingt ans. Et peut-être même au-delà si nous avions trouvé le moyen de nous prolonger encore. Mais, cela n'est rien. Ce n'est pas le temps que nous passons ici-bas qui compte. C'est ce que nous en faisons. Le *krikal* n'en fait rien. Il se contente de vivre. Et ainsi font la plupart des créatures. Mais dans presque toutes, pourtant, il y a un appel, une effusion, un désir qui dépassent l'instant. Inconsciemment ou consciemment, elles rêvent de la porte *alkurkine*.

Ce rêve, Rahrs l'a tué.

J'avais rêvé, moi, de conduire notre espèce plus haut. De la préparer à des tâches plus subtiles. De lui montrer un dieu au bout de ses efforts. Longtemps, et depuis l'aube des temps historiques, les Rhaméens ne travaillèrent que sur la matière brute, tirant de celle-ci des ressources sans cesse plus prodigieuses. Mais nous commençons à travailler sur la vie elle-même, sur ce qui vit, sur l'être. Et sur la pensée, sur ses ressorts et ses possibilités infinies. Des jeux délicats d'interpénétration semblaient pouvoir s'établir. Nous aurions senti sur le vif, nous, êtres vivants, notre unité profonde et la communauté de notre destin. La puissance *kurkneckienne* aurait pu être entre nos mains une arme extraordinairement souple et efficace et grâce à laquelle nous aurions pu nous élever vers des régions de l'esprit sans cesse plus lumineuses et plus riches. Rahrs en a fait un corset de platine.

Que Rhama soit donc détruite! Je ne tuerai pas les Rhaméens. Ils sont déjà morts. Que Rhama retourne dans la cuve des chaos et des recommencements.

Je suis sûr que la vie, partout, à travers les espaces infinis, essaie de se frayer un chemin vers la délivrance, comme la graine du *rhimalmé* d'où sort une tige qui monte irrésistiblement vers la lumière à travers les ténèbres du sol. Je suis sûr qu'un jour, quelque part, elle trouvera la vraie voie, et s'épanouira comme un poème divin, prenant conscience de toutes choses, et transformant toutes choses en substance divine.

Te retrouver ai-je alors, Hulmine? Te retrouver ai-je derrière la porte *alkurkine*, que la vie aura enfin ouverte? Te retrouverai-je telle que je te voyais avec mon sixième sens? Plus belle encore, car je te verrai avec tout mon être ? J'en suis sûr. Et c'est sans crainte que je vais entrer dans le grand sommeil.

Il y a en moi une ivresse. Il me semble que le temps cesse de s'écouler à la même cadence. Je suis comme le Lurkar de la légende, qui va dormir pendant mille ans avant d'entrer dans le beau jardin fleuri. Hulmine, très chère Hulmine, mes dernières pensées sont pour toi.

Mais, assez de paroles. L'aube va paraître. Dans mon laboratoire, le *dragorek* intégral est prêt. Je vais ranger toutes mes affaires comme si je partais pour un long voyage. Les étoiles luisent dans le ciel. Je les contemple pour la dernière fois. Mars surgit à l'horizon. La Terre brille doucement au-dessus de la flamme rouge de la Khrarbine. Je leur crie : « Bonne chance! » Et si je pouvais lancer un avertissement à la vie éparse dans l'infini, je lui dirais : « O vie, sois hardie, et sois prudente! Cet univers est étrange et compliqué. Espèces vivantes, jouez avec le feu, mais n'oubliez jamais qu'il brûle ou qu'il endort. Gardez-vous des catastrophes. Mais gardez-vous plus encore de vous enfoncer dans une ornière. »

Je suis étonnamment calme, bien qu'ivre de mes pensées. Mes pensées, taisez-vous. Je vais faire sauter la planète.
Adieu, Hulmine.

ÉPILOGUE

Ainsi se terminait le « journal » de Morar. Et la planète sauta-Comment en douter?

Grif et Devraigne m'ont confié qu'en déchiffrant cette confession, ils se demandèrent tout d'abord s'il ne s'agissait pas d'une œuvre d'imagination composée par quelque romancier rhaméen. Mais ce doute ne devait pas longtemps subsister dans leur esprit. Il leur apparut, en effet, très vite que de nombreux documents trouvés dans le coffre se rapportaient aux événements relatés par Morar, notamment les films d'« actualités » sur les entreprises de réchauffement dans les zones glacées, sur les monstres étranges désignés sous le nom de *rhamssriss*, sur l'inauguration de Morahrs, sur les principales séances de la Khrarbine, sur le bombardement de Brechor et sur la destruction de Crekbor. Une foule de petits cylindres correspondant à ce que sont nos journaux mentionnent ces mêmes événements. Il n'en existe pas, toutefois, et cela s'explique, pour la toute dernière période durant laquelle Morar n'habita point chez lui.

Le mot « effarant » dont usèrent mes amis lorsque, pour la première fois, ils me parlèrent de ce message, ne me semble point excessif. Effarant, oui, et même effrayant. Je pense que nul ne saurait lire, sans éprouver quelque effroi, les dernières pages de la confession de Morar. Et l'on comprendra aisément pourquoi Grif et Devraigne estimèrent qu'il était urgent d'en faire connaître le contenu aux Terriens.

Il y a seulement un siècle, nous n'aurions pas pleinement « réalisé » l'importance d'un tel message. Mais aujourd'hui, alors que notre propre planète commence, elle aussi, à entrer dans < <. l'ère des fantasmagories », nous en mesurons toute la portée.

Les hommes de science, qui vont se jeter avec une légitime avidité sur le contenu du coffre rhaméen, nous diront ce qu'était le mystérieux *dragorek*. Je ne doute pas, pour ma part, qu'il ne s'agisse de la puissance libérée par la désintégration atomique dont nous savons nous-mêmes quels peuvent être les monstrueux effets. Morar parle dans son journal du *dragorek* intégral. Je présume qu'il était finalement parvenu à trouver le moyen de dissocier les atomes, non seulement de certains corps comme l'uranium ou le plutonium, mais de n'importe quel corps, et qu'il lui a suffi d'introduire F « étincelle désintégrante » dans un caillou quelconque pour faire sauter Rhama.

Tel est le monstrueux péril qui est désormais suspendu au-dessus de nos propres têtes. Sans parler du péril *kurkneckien* — je suis bien obligé d'utiliser ce mot, faute de mieux — car rien ne nous dit que les

hommes, un jour, n'utiliseront pas ces mystérieux phénomènes, d'ordre mental sans nul doute, dont nous ne savons rien encore, et dont Morar parle si abondamment dans la seconde partie de son journal.

Aussi bien les dernières années du monde rhaméen, telles qu'elles nous apparaissent à travers les documents déjà déchiffrés, éclairent-elles pour nous d'une façon fulgurante les risques engendrés par nos propres découvertes.

Certes, *l'homme* rhaméen était très différent de l'homme terrestre. Mais ne différait-il pas de nous surtout par son *avance* sur nous, et ne retrouve-t-on pas en lui les mêmes données fondamentales, les mêmes passions, le même appétit de dominer et de savoir qu'en nous-mêmes? Morar était un être infiniment étrange, parfois effrayant, mais nullement incompréhensible. Et pourrait-on douter qu'à maints égards il ait été supérieur même aux plus savants d'entre nous? Il semble que tout au moins quelques Rhaméens avaient découvert des lois de l'esprit que nous ne connaissons pas encore, qu'ils étaient capables de poursuivre simultanément de délicates méditations sur les sujets les plus divers, et que leurs connaissances en biologie dépassaient de loin les nôtres. Mais ils n'avaient vaincu ni la mort, ni les obstacles peut-être insurmontables derrière lesquels se cachent les secrets des causes premières et des fins dernières. Les mystères du temps et de l'espace leur donnaient la même angoisse qu'à nous-mêmes. Et ni leurs loisirs, ni l'étonnant confort de leur vie, ni la possibilité de se déplacer à des vitesses énormes ne les rendaient apparemment plus heureux que nous ne le sommes.

Je pense parfois que Morar devait être ce que nous nommons un « névrosé ». C'était en tout cas un « inquiet ». Mais l'espèce en est assez répandue sur notre propre planète où, comme sur Rhama dans ses dernières années, trop d'hommes ne trouvent à la vie aucun sens, et sont en proie à la neurasthénie.

Or, si Morar était un inquiet, un névrosé, et peut-être même, à la fin, un fou, il est toutefois certain que son esprit s'appliquait passionnément à résoudre les problèmes de la destinée. Il y avait en lui un poète. Peut-être même un grand poète. Les mystérieuses plaques *d'urkalk* dont il parle étaient probablement dans son coffre, mais le temps, sans nul doute, les a détruites, et c'est dommage. Il y avait aussi en lui un savant, et un philosophe. Ses pensées philosophiques, ses vues métaphysiques sont, hélas! bien souvent, presque aussi obscures que ses notations scientifiques, et j'ai dû, en raison de cette obscurité, tout autant que pour alléger le texte, y pratiquer de nombreuses coupures. Il semble toutefois que Morar croyait à l'unité de la vie, à son ascension illimitée vers des formes plus pures, et qu'il lui appartenait à elle-même d'accomplir cette ascension jusqu'à ce qu'elle ait tout élucidé et transformé l'univers en

substance divine. Ce que Morar nomme la « porte alkurkine » n'est donc rien d'autre que la porte du royaume de Dieu, l'entrée du jardin paradisiaque. Cette doctrine ne nous est pas absolument étrangère, bien qu'elle semble avoir revêtu sur Rhama des formes plus précises et plus « réalistes » que sur notre planète. C'est évidemment un panthéisme. Mais alors que le panthéisme des Terriens demeure vague et passif et se fie au jeu des forces aveugles pour réaliser le divin, celui de Morar est éminemment actif et pourrait être qualifié de « panthéisme constructeur ». Il ne m'appartient guère de discuter sur sa valeur métaphysique. Mais il soulève des questions auxquelles nous aurions tort de ne pas essayer de répondre.

Il est dommage que nous ne possédions pas aussi des documents sur Rahrs, qui semble avoir été, lui aussi, un personnage extraordinaire et effrayant. Le drame qui s'est déroulé entre les deux Rhaméens vers la fin de leur vie, et qu'une complication sentimentale devait rendre si pathétique, nous intéresse au plus haut degré. Quel sera notre sort, à nous? Finirons-nous dans une catastrophe planétaire — et un temps viendra peut-être où il suffira d'un insensé pour détruire la terre entière? Deviendrons-nous des sortes de termites sans âmes? Ou bien réussirons-nous à nous faufiler à travers les deux grands périls qui menacent toutes les espèces vivantes : le désordre extrême, qui mène à la destruction, et l'extrême automatisme, qui mène à une mort pire peut-être que la mort?

Jamais encore le problème de l'avenir de notre espèce ne s'est posé avec autant de pressante acuité. Et il est grand temps que nous l'examinions d'un peu près. Tournons un instant nos regards vers ces espaces infinis qui effrayaient Pascal. Tout près de nous, entre Jupiter et Mars, errent des astéroïdes dont les plus gros ont reçu, eux aussi, des noms de divinités : Vesta, Pallas, Eros, Iris, Junon, Cérès. Mais ce sont les débris d'un astre mort. Ce sont les débris de Rhama. Méditons sur le sort des Rhaméens. Craignons qu'il ne soit le nôtre.

Morar, dans les tout derniers instants de sa vie, lorsqu'il lançait son cri angoissé aux planètes sœurs, ne se doutait certainement pas que ce cri serait un jour recueilli par des êtres pensants.

Ce cri, essayons de le comprendre.

Ne laissons pas, nous, s'éteindre le flambeau que la vie nous a confié.